

LE MINISTRE
DE
WAKEFIELD,
HISTOIRE
SUPPOSÉE ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

Sperate miseri, cavete felices.

TOME SECOND.



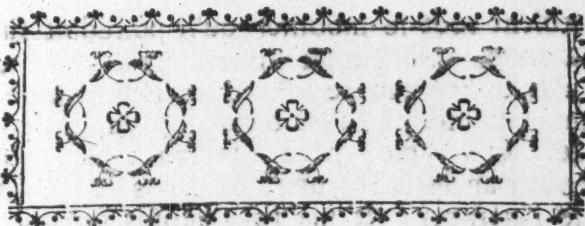
A LONDRES.

Et se trouve à PARIS,

Chez **PISSOT**, Libraire, quai de Conti.
DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXVIII.





LE MINISTRE DE WAKEFIELD.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE *d'un Vagabon Philosophe, qui court après la nouveauté & qui perd le contentement.*

près le souper, Madame Arnold offrit poliment à mon fils d'envoyer deux de ses gens chercher son bagage. Il la remercia d'abord de son offre. Mais comme elle insista, il fut obligé de lui avouer qu'un bâton & un sac de voyage étoient

II. Part.

2 LE MINISTRE

étoient tout le mobilier qu'il possédoit sur la terre. Oui, mon fils, m'écriai-je, tu m'as quitté pauvre, & tu reviens pauvre; mais du moins tu as beaucoup vu le monde. Oui, mon pere, repondit-il, mais courir après la fortune, n'est pas le moyen de l'attraper; & ma foi, depuis quelques temps j'ai abandonné ma poursuite. Je crois, dit Madame *Arnold*, que le récit de vos aventures seroit amusant. J'en ai entendu souvent raconter la première partie par ma nièce; mais si vous vouliez nous favoriser du reste, la compagnie vous auroit beaucoup d'obligation. „ Madame, re- „ prit mon fils, je puis vous assurer que le „ plaisir que vous aurez à entendre mon „ histoire ne sera pas à moitié aussi grand „ que ma vanité à la raconter. Cependant „ je ne puis vous promettre d'aventures; „ car j'ai plus vu que fait. Le premier „ malheur de ma vie que vous connoissez „ fut grand: mais s'il m'affligea, il ne m'a- „ battit point. Personne n'eut jamais une „ plus heureuse disposition à se flatter d'e- „ spérances que moi. Moins je trouvai la „ fortune favorable alors, plus j'espérai „ qu'elle me récompenseroit dans un autre „ temps; & comme j'étois au plus bas de „ sa roue, une nouvelle révolution ne pou- „ voit que m'élever. Je me mis donc en „ route pour Londres par un beau jour, „ sans inquiétude pour le lendemain, mais „ joyeux

„ joyeux comme les oiseaux qui chantoient
„ sur mon chemin. Je prenois courage en
„ réfléchissant que Londres étoit la vraie
„ place où les talens de toute espèce pou-
„ voient étre connus & récompensés.

„ En arrivant à la Ville, mon premier
„ soint fut de remettre votre lettre de re-
„ commandation à notre cousin que je
„ trouvai n'être pas en beaucoup meilleure
„ situation que moi. Mon premier plan,
„ comme vous vous le rappellez, étoit
„ d'être précepteur dans une école, & je
„ lui demandai son avis là-dessus. Notre
„ cousin reçut ma proposition avec un rire
„ sardonique: oui, ma foi, dit-il, voilà
„ une jolie carrière à laquelle on vous a
„ destiné. J'ai été moi-même Précepteur
„ dans une pension, & je veux étre pendu
„ si je n'eusse pas mieux aimé vivre sous
„ la garde d'un Geolier à Newgate. (a)
„ Je me levois de bonne heure & me cou-
„ chois tard. Le maître me regardoit avec
„ hauteur, la maîtresse me haïssoit parce
„ que je n'étois pas beau garçon; les en-
„ fans me faisoient enrager à la maison,
„ & je n'avois pas la liberté de sortir pour
„ aller chercher des civilités déhors. Mais
„ êtes-vous sûr que vous foyez propre
„ pour

(a) C'est une prison de Londres, comme le grand
Châtelet à Paris.

4 LE MINISTRE

„ pour entrer dans une école ? Voyons
„ un peu. Savez-vous mettre la main à
„ tout ? Non.... En ce cas vous n'êtes
„ pas bon pour une pension. Savez - vous
„ accommoder les cheveux des enfans ?
„ Non.... En ce cas vous n'êtes pas bon
„ pour une pension. Avez-vous eu la peti-
„ te vérole ? Non.... En ce cas vous
„ n'êtes pas bon pour une pension. Pou-
„ vez-vous coucher trois dans un lit ?
„ Non.... En ce cas vous n'êtes pas bon
„ pour une pension. Avez-vous bon ap-
„ petit ? Oui.... En ce cas vous n'è-
„ tes pas bon pour une pension. Non,
„ mon cher cousin , si vous voulez une
„ profession jolie & aisée, mettez - vous en
„ apprentissage pour sept ans chez un Cou-
„ telier pour tourner sa roue , mais fuyez
„ une pension. Cependant , continua-t-il ,
„ je vois que vous êtes un garçon qui avez
„ des sentimens & de la science; voudriez-
„ vous à mon exemple devenir Auteur ?
„ Vous avez lu sans doute dans vos livres
„ que des gens de génie sont morts de faim
„ à ce métier ; mais aujourd'hui je vous
„ ferai voir quarante fots dans la Ville qui
„ en vivent , & qui s'y enrichissent. Ce
„ sont tous d'honnêtes lourdauts qui vont
„ tout doucement & tout uniment leur
„ chemin; qui écrivent sur l'Histoire , la
„ Politique , & qu'on loue; qui , s'ils a-
„ voient été faits Savetiers , auroient tou-
„ , te

DE WAKEFIELD. 5

„ te leur vie raccommode des souliers sans
„ qu'ils en eussent jamais fait.

„ Voyant que le métier de Présepteur
„ dans une pension n'étoit pas fort honora-
„ ble, je me résolus d'accepter la propo-
„ sition de mon cousin, & ayant le plus
„ grand respect pour la littérature, je sa-
„ luai avec vénération la fameuse Grub-
„ street. (a) Plein d'idées brillantes, je
„ m'imaginois que j'allois marcher sur les
„ pas des Dryden & des Otways. Dans
„ le fait, je considérai la Déesse de ce pays
„ comme une mère par excellence; car
„ quoique le commerce du monde puisse
„ former le bon sens, la pauvreté que la
„ Déesse distribue à ses suivans élève le
„ génie. Plein de ces réflexions, je me
„ mis à l'œuvre, & considérant qu'il re-
„ stoit les meilleures choses du monde à
„ dire du côté faux, je résolus de faire un
„ livre qui fut tout-à-fait neuf. J'habillai
„ donc trois paradoxes avec vraisemblan-
„ ce. Mes propositions étoient fausses
„ sans doutes, mais elles étoient neuves.
„ Les diamans réels de la vérité sont une
„ marchandise qu'on a si souvent importée,
„ que

(a) Grubstreet est une rue de Londres dans un
pauvre quartier, où les logemens & les auberges étant
à meilleur marché, on suppose que tous les pauvres
Auteurs demeurent.

6 LE MINISTRE

„ que je n'avois de ressource que dans l'im-
„ portation de quelque chose de brillant
„ qui, vu à une certaine distance, leur
„ ressemblât. Quelle importance, quand
„ j'y pense, étoit perchée sur ma plume
„ pendant que j'écrivois ! Je ne doutois
„ point que tout le monde littéraire ne
„ s'élevât contre mon système, mais j'é-
„ tois préparé à tenir tête au monde lit-
„ téraire. Semblable au Pore-épic qui se
„ roule sur lui-même, présentant ses pi-
„ quans pour défense, j'avois ma plume
„ aiguisee contre tout assaillant.

Bien, mon enfant, m'écriai-je, & quel sujet traitas-tu ? J'espère que tu n'oublias pas l'importance de la matière du second mariage des Ecclésiastiques. Mais je t'interromps. Continue. Tu publias donc tes paradoxes ; & que dirent les gens de lettres à tes paradoxes ?

„ Hélas, répondit mon fils ! le monde
„ littéraire ne dit rien à mes paradoxes.
„ Rien du tout. Chacun d'eux étoit oc-
„ cupé à se louer lui & ses amis, ou à cri-
„ tiquer ses ennemis ; & malheureusement
„ je n'avois ni amis ni ennemis. J'éprou-
„ vai la plus cruelle de toutes les mortifi-
„ cations, le mépris.

„ Étant un jour dans un Caffé à réfléchir
„ sur le sort de mes paradoxes, un petit
„ homme entra dans la salle, se plaça à
„ une table devant moi, & après quelques

„ in-

„ instans de conversation, s'étant apperçu
 „ que j'étois lettré, il tira de sa poche
 „ un paquet de Prospectus, me priant de
 „ soucrire pour une nouvelle Edition qu'il
 „ alloit donner de Properce avec des notes.
 „ Sa demande produisit nécessairement ma
 „ réponse qui fut que je n'avois point d'ar-
 „ gent; & cet aveu de ma part le conduisit
 „ à s'informer quelle étoit la nature de
 „ mes espérances. Voyant par ma répon-
 „ se qu'elles n'étoient pas plus grandes que
 „ ma bourse n'étoit pleine: Je vois bien,
 „ me dit-il, que vous ne connoissez pas la
 „ ville; je vais vous donner quelques in-
 „ structions là-dessus. Regardez ces Pro-
 „ spectus. Par leur moyen, j'ai subsisté
 „ fort à mon aise pendant douze années.
 „ Dès l'instant qu'un Seigneur revient de
 „ ses voyages; qu'un riche Créole arrive
 „ de la Jamaïque, ou une riche douairière
 „ de sa Province, je leur propose de sou-
 „ scrire. J'assiège d'abord leur cœur par
 „ des flatteries, & quand par ce moyen
 „ la brèche est faite, je l'attaque avec
 „ mes Prospectus. S'ils souscrivent sans
 „ difficulté d'abord, alors je renouvelle
 „ mes sollicitations pour la permission de
 „ leur dédier l'ouvrage. Si je l'obtiens,
 „ je leur demande celle de faire graver
 „ leurs armes en tête de l'Epître dédica-
 „ toire. Ainsi, continua-t-il, je vis aux
 „ dépens de la vanité, & je m'en moque.

A 3

„ Mais

8 L E M I N I S T R E

„ Mais entre nous, je commence à être
„ trop connu, je serois bien aise que vous
„ vous prétassiez à m'obliger.. Un Sei-
„ gneur de distinction vient de revenir
„ justement d'Italie. Son portier connaît
„ ma figure ; mais comme il ne connaît
„ point la vôtre, si vous voulez vous char-
„ ger d'aller porter cette pièce de Vers,
„ je suis sûr que vous réussirez, & nous
„ partagerons le profit.

„ Dieu me bénisse, m'écriai-je, Georges,
est-ce là l'emploi de nos Poëtes à présent ?
Des gens d'un talent supérieur s'abaissent
à ces indignités ! Peuvent-ils déshonorer si
honteusement la profession en faisant un
vil trafic de louanges pour du pain ?

„ Oh non mon père, me répondit-il, un
„ vrai Poëte ne s'abaisse jamais si bas ;
„ car où il y a du génie, il y a de l'or-
„ gueil. Les hommes que je vous dépeins
„ sont les mendians de la rime. Un vé-
„ ritable Poëte, en même temps qu'il mé-
„ prisé toutes les difficultés pour acquérir
„ de la gloire, est poltron pour souffrir
„ le mépris ; & il n'y a que les gens indi-
„ gnes d'être protégés qui se soumettent à
„ demander de la protection.

„ Ayant le cœur trop haut pour m'a-
„ vir à ces indignités, & la fortune trop
„ basse pour hazarder un second effort
„ pour la gloire, je fus obligé de pren-
„ dre un parti mitoyen, & d'écrire pour
„ avoir

„ avoir du pain. Mais je n'avois pas les
 „ qualités nécessaires pour une profession
 „ où l'adresse seule assure le succès. Je
 „ ne pouvois réprimer ma passion secrète
 „ pour la louange; ensorte que j'employoïs
 „ à faire des efforts pour écrire bien, ce
 „ qui tient peu de place, un temps qui
 „ auroit été plus utilement employé à
 „ écrire médiocrement, mais beaucoup.
 „ Mes petits ouvrages ne se remarquerent
 „ pas au milieu de la foule des écrits
 „ périodiques. Le Public avoit des occu-
 „ pations trop importantes, pour s'amuser
 „ à remarquer l'aisance & l'agréable sim-
 „ plicité de mon style; & l'harmonie de
 „ mes périodes fut ensévelie dans l'oublie.
 „ Mes essais moururent avec les Essais
 „ sur la liberté, les Contes Orientaux,
 „ & les Remèdes pour la morsure des
 „ chiens enragés; pendant que l'*ami de*
 „ *lui-même*, l'*ami de la vérité*, l'*ami de la*
 „ *liberté*, l'*ami de l'humanité*, (a) écri-
 „ voient mieux que moi parce qu'ils écri-
 „ voient plus vite.
 „ Je commençai donc à n'avoir pour
 „ compagnie que des auteurs négligés,
 „ comme moi, que se louoient, se plai-
 „ gnoient

(a) Ce sont des noms imposans que tous les Ecrivains politiques, qui insèrent des lettres dans les pa-
piers publics, prennent ordinairement.

10 LE MINISTRE

„ gnoient & se méprisoient les uns les autres. La satisfaction que nous causoient „ les écrits de tout Auteur que le Public „ estimoit, étoit en raison inverse de „ leur mérite. L'esprit des autres ne pou- „ voit plus me plaire. Le malheur de „ mes paradoxes avoit entièrement tari „ cette source de contentement pour moi. „ Je ne pouvois ni lire, ni écrire d'une fa- „ çon qui me plût; car la supériorité dans „ un autre étoit l'objet de mon aversion, „ & écrire étoit mon métier.

„ Au milieu de ces sombres réflexions, „ étant un jour assis sur un banc dans le „ Parc S. James, un jeune homme de bon- „ ne famille que j'avois connu à l'Univer- „ sité m'aborda: nous nous saluâmes l'un „ l'autre en hésitant, lui presque honteux „ d'être connu de quelqu'un aussi mal mis „ que je l'étois, & moi craignant d'être „ méprisé. Mes craintes s'évanouirent bien- „ tôt; car je trouvai qu'au fond *Edward* „ *Tornbill* étoit un bon garçon.

Que dis-tu, *Georges*, m'écriai-je en l'in- terrompant: *Tornbill*, tu le nommes! Ce ne peut être certainement que notre Sei- gneur. Ah! s'écria Madame *Arnold*, est- ce que vous êtes si voisin de M. *Tornbill*? Il a été long-temps ami de notre famille, & nous attendons dans peu une visite de lui.

„ Le premier soin de mon ami, conti- „ nua mon fils, fut de changer ma déco-

„ ration par un bel habit qu'il me donna;
„ ensuite je fus admis à sa table sur le
„ pied d'un demi ami, d'un demi-favori.
„ Mon emploi étoit de l'accompagner aux
„ ventes publiques, de l'entretenir gai
„ pendant qu'on faisoit son portrait, de
„ prendre la gauche dans son carosse quand
„ il n'y avoit point d'autre compagnie,
„ & de l'aider à faire la débauche quand
„ il étoit en humeur libertine. Outre
„ cela j'avois cent autres petites occupa-
„ tions dans la famille. J'avois beaucoup
„ de petites choses à faire sans qu'on me
„ l'ordonnât; d'être muni d'un tirebou-
„ chon pour le lui présenter, de tenir en
„ son nom les enfans de ses domestiques,
„ de chanter quand on me le demandoit,
„ d'être toujours gai, toujours humble,
„ & content si je le pouvois.

„ Je n'étois cependant pas sans rival
„ dans ce poste honorable. Un Capitai-
„ ne de marine, que la nature sembloit
„ avoir formé pour une pareille place, me
„ disputoit l'affection de mon Protecteur.
„ Sa mère avoit été blanchisseuse d'un
„ homme de qualité, & par ce moyen il
„ avoit acquis de bonne heure du goût pour
„ les intrigues amoureuses & la généalo-
„ gie. Comme cet homme faisoit l'uni-
„ que occupation de sa vie de s'introduire
„ dans la connoissance de Seigneurs, quoi-
„ que plusieurs l'eussent éconduit, à cause

„ de sa stupidité, d'autres permettoient ses
„ assiduités, parce qu'ils étoient aussi fous
„ que lui. La flatterie étant sa profession,
„ il la pratiquoit avec une aisance incon-
„ cevable, & en même temps que chaque
„ jour le désir d'être flatté croissoit chez
„ mon Patron, la connoissance que j'acqué-
„ rois chaque jour de ses défauts me dé-
„ goûtoit de le louer. J'étois donc sur le
„ point d'abandonner tout-à-fait le champ
„ de bataille au Capitaine, quand il se pré-
„ senta une occasion où mon ami préten-
„ du eut besoin de mon secours. Il ne s'a-
„ gissoit de rien moins que de me battre
„ pour lui contre un Gentilhomme avec
„ la sœur duquel on prétendoit qu'il en
„ avoit mal agi. J'acceptai sans difficulté
„ la commission, & quoi que je voie que
„ ma conduite vous déplaïse, je crus que
„ je devois cela à l'amitié de ne pas le re-
„ fuser. Je me battis donc, je désarmai
„ mon adversaire, & j'eus bien-tôt après
„ la satisfaction de découvrir que la Da-
„ me insultée n'étoit qu'une femme du
„ monde, & celui contre qui je m'étois
„ battu un escroc qui vivoit avec elle. Les
„ assurances de la reconnaissance la plus
„ vive me furent prodiguées pour le ser-
„ vice que je venois de rendre; mais
„ comme mon Patron devoit quitter la
„ ville dans peu de jours, il ne trouva
„ d'autres moyens de m'être utile, que de
„ me

me recommander à son oncle. Sir *William Tornbill*, & à un autre grand Seigneur qui avoit une place dans le Gouvernement. Quand il fut parti, je n'eus rien de plus pressé que d'aller porter ma lettre de recommandation à son oncle. C'étoit un homme qui passoit pour posséder toutes les vertus, & qui cependant étoit juste. Ses gens me reçurent de l'air le plus honnête; car on voit toujours dans la réception des domestiques le caractère du Maître. On m'introduisit dans une grande salle où Sir *William Tornbill* vint bientôt me trouver. Je lui présentai ma lettre qu'il lut, & après avoir réfléchi pendant quelques minutes: quels sont, Monsieur, me dit-il, les services que vous avez rendus à mon parent pour mériter qu'il vous recommande si chaudement? mais je crois, Monsieur, deviner votre mérite auprès de lui. Vous vous ferez battu pour lui, & vous attendez que je vous récompense pour avoir été l'instrument de ses vices. Je souhaite de tout mon cœur que le refus que vous éprouvez de moi puisse être pour vous une punition de votre faute; mais plutôt je souhaite qu'il puisse vous conduire au repentir.... Je souffris avec patience la rudesse de ce traitement, parce que je sentois qu'il étoit juste. Ma seule res-
sour-

„ source fut donc alors dans ma lettre
„ pour l'homme en place. Comme les
„ portes des Grands sont presque toujours
„ assiégées par une troupe de gens prêts
„ à les importuner de demandes ridicules,
„ il me fut assez difficile d'être admis à
„ lui parler. Cependant après avoir dé-
„ pensé la moitié de ma fortune, qui n'é-
„ toit pas considérable, à faire des pré-
„ sents aux valets, on m'introduisit dans
„ une salle spacieuse pour attendre que
„ l'on eût porté ma lettre à Monseigneur.
„ J'eus le temps, avant que la réponse
„ vînt, de considérer l'appartement où
„ j'étois. Tout étoit grand & de bon
„ goût. Les peintures, la dorure, les
„ meubles, me pétrissoient d'admiration,
„ & m'inspireroient les idées les plus gran-
„ des du maître. Ah! me disois-je à moi-
„ même, combien doit être grand celui
„ qui posséde toutes ces choses; qui a
„ dans sa tête les affaires de l'Etat, &
„ dans sa maison la moitié des richesses
„ du Royaume! Certainement la profon-
„ deur de son génie doit être immense.
„ Pendant ces sublimes réflexions, j'en-
„ tendis quelqu'un s'avancer péniblement.
„ Ah, me dis-je, voilà le grand homme
„ lui-même. Non, ce n'étoit qu'une fil-
„ le de chambre. Bientôt après j'enten-
„ dis de nouveau marcher; ceci doit être
„ lui. Non, ce n'étoit que le valet de
„ cham-

„ ré de tous les affronts que j'éprouvois,
„ j'étois déterminé à me précipiter, & il
„ ne me manquoit qu'un précipice pour
„ m'y jeter la tête la première. Je me
„ considérois comme un de ces meubles de
„ rebut que la nature avoit jetté dans son
„ garde-meuble, pour y périr dans l'oubli
„ & dans l'obscurité. Il me restoit cepen-
„ dant une demi-guinée, & je pensois que
„ la fortune ne pourroit pas m'en priver.
„ Mais pour m'en assurer, je résolus d'al-
„ ler à l'instant même la dépenser pendant
„ que je l'avois, & de m'en remettre en-
„ suite au hasard pour le reste. Comme je
„ marchois dans cette résolution, le bu-
„ reau d'adresse de M. Cripse qui se trou-
„ voit sur mon chemin, sembla m'inviter
„ à y entrer. Dans ce bureau, M. Cripse
„ offre obligeamment à tous les sujets de
„ Sa Majesté une récompense de trente-
„ livres par an, pour laquelle ils donnent
„ en échange leur liberté & la permission
„ qu'on les transporte en Amérique com-
„ me esclaves. Je me trouvai heureux
„ de trouver une place où je pouvois
„ noyer mes craintes dans le désespoir.
„ J'entrai donc dans sa caverne; car on
„ peut l'appeler ainsi, étant obscure, hu-
„ mide & sale. Là, je trouvai un nom-
„ bre de malheureux, tous dans un état
„ semblable au mien, attendant l'arrivée
„ de M. Cripse, & présentant un tableau
„ frap-

„ frappant de l'impatience Angloise. Leurs
„ ames hautaines brouillées avec la fortu-
„ ne, déchargeoient ses injustices sur leurs
„ propres cœurs. M. *Cripse* descendit en-
„ fin, & tous les murmures cesserent. Il
„ daigna me regarder avec une distinction
„ particulière, & il fut le premier homme
„ qui depuis un mois m'eût parlé avec un
„ air souriant. Après quelques questions,
„ il trouva que j'étois propre pour tout
„ au monde. Après avoir réfléchi un peu
„ sur les moyens de m'occuper, il se frap-
„ pa le front, comme s'il venoit de pen-
„ ser qu'il étoit question alors d'une am-
„ bassade que le Synode de Pensilvanie de-
„ voit envoyer aux Indiens Chiachas, &
„ il m'assure qu'il s'employeroit pour me
„ procurer la place de Secrétaire de cette
„ ambassade. Je savois en moi-même que
„ mon homme mentoit, & cependant sa
„ promesse me fit plaisir, par la raison
„ qu'elle étoit magnifique. Je partageai
„ donc ma demi-guinée, une moitié alla
„ tenir compagnie à ses trente mille livres
„ sterlings de fortune, & avec l'autre, je
„ résolu d'entrer dans la premiere taverne
„ pour me rendre plus heureux que lui.

„ Comme je sortois avec cette resolution,
„ je rencontrais à la porte un Capitaine
„ de Vaisseau que j'avois connu au-
„ trefois légèrement, & il consentit de
„ me tenir compagnie à vider une jatte
„ de

„ de Punch. Comme je n'ai jamais déguisé
„ ma situation, il m'assura que j'étois au
„ bord de ma ruine, en écoutant les pro-
„ messes du maître du Bureau d'adresse;
„ qu'il n'avoit d'autre dessein que de me
„ vendre pour les plantations. Mais,
„ continua-t-il, je crois que vous pour-
„ riez, sans aller si loin, trouver moyen
„ de gagner aisément votre vie. Croyez-
„ moi: je fais voile demain pour Amster-
„ dam. Que ne venez-vous à bord com-
„ me passager? Tout ce que vous avez à
„ faire en débarquant, est d'enseigner
„ l'Anglois aux Hollandais, & je vous as-
„ sure que vous ne manquerez pas d'Eco-
„ liers & d'argent. Je suppose, ajoute-t-il,
„ que vous entendez l'Anglois, ou bien
„ le diable s'en seroit mêlée. Je l'assurai
„ que pour cela il pouvoit en être sûr;
„ mais je lui témoignai quelque doute de
„ savoir si les Hollandais étoient curieux
„ d'apprendre l'Anglois. Il m'assura avec
„ un sérinment qu'ils aimoient la langue An-
„ gloise à la folie, & sur sa parole, je
„ m'embarquai le lendemain pour aller en-
„ seigner l'Anglois en Hollande. Le vent
„ fut bon: notre voyage fut court, & a-
„ près avoir payé mon passage avec la moi-
„ tié de mes effets, je me trouvai comme un
„ étranger tombé des nues dans une des
„ principales Villes d'Hollande. Dans mon
„ état, je ne voulois pas laisser passer de
„ temps

„ temps sans enseigner. Je m'adressai donc „ à deux ou trois des gens qui passoient, „ dont l'apparence me parut promettre da- „ vantage : mais il étoit impossible que „ nous nous entendissions l'un l'autre. Cé „ ne fut qu'alors que je songeai que pour „ apprendre l'Anglois à des Hollandais, il „ falloit d'abord qu'ils m'apprirent le Hol- „ landois. Je fus surpris moi-même com- „ ment j'avois pu manquer de faire une „ réflexion si simple; mais il est certain que „ je ne l'avois pas faite.

„ Ce projet ainsi évanoui, j'eus quelque „ envie de me rembarquer tout de suite „ pour retourner en Angleterre: mais m'é- „ tant rencontré en compagnie avec un „ étudiant Irlandois, notre conversation „ tourna sur des sujets de littérature; car „ je vous observerai en passant que j'ou- „ bliais toujours ma misère quand je trou- „ vois occasion de m'entrenir de ces ma- „ tières. Il m'apprit que dans l'Université „ où il étudioit, il n'y avoit pas deux „ hommes qui entendissent le Grec: cela „ me surprit. Je pris à l'instant la résolu- „ tion d'aller à Louvain, & d'y gagner ma „ vie à enseigner le Grec. Je fus encou- „ ragé dans mon projet par mon camarade „ qui me fit entendre que je pouvois faire „ ma fortune à ce métier.

„ Je me mis en route le lendemain ma- „ tin, plein d'espérance: chaque jour
II. Part. B , , voyoit

„ voyoit diminuer le fardeau de mes nippes comme le panier de pain d'Esope ;
„ car je les donnois en paiement pour mon logement à mesure que je voyageois.
„ Quand j'arrivai à Louvain, je ne voulus point aller faire ma cour aux Professeurs inférieurs, mais je pris le parti d'aller tout droit offrir mes talents au Principal lui-même. J'y allai, je fus admis à lui parler, & je lui offris mes services comme maître en langue Grecque, dont j'avois appris qu'on manquoit dans son Université. Le Principal parut d'abord douter de mes talents ; mais j'offris de l'en convaincre sur le champ en traduisant devant lui en latin une page de tel Auteur Grec qu'il voudroit choisir. Comme il vit que cela étoit sérieux, il me parla en ces termes : vous voyez, jeune homme, que je n'ai jamais appris le Grec, & je ne vois pas que j'en aie jamais eu besoin. J'ai eu le bonnet & la robe de Docteur sans Grec. J'ai dix mille florins par an sans Grec. Je bois & je mange bien sans Grec, Enfin, je ne fais point le Grec, & je ne crois pas qu'il serve à rien.

„ J'étois alors trop loin de chez moi pour songer à retourner, ainsi je résolu d'avancer. Je savois un peu de musique ; j'avois une voix passable ; & de ce que avoit fait autrefois mon amusement , „ j'en

„ j'en fis un moyen de me procurer ma
„ subsistance. Je traversai la partie de la
„ Flandre où les paysans sont assez pau-
„ vres pour être joyeux; car j'ai toujours
„ remarqué qu'ils étoient gais en propor-
„ tion qu'il étoient plus malheureux.
„ Quand j'approchois de la maison d'un
„ paysan à la chute du jour, je jouois un
„ de mes airs le plus gais, & cela me pro-
„ curoit non seulement un logement pour
„ la nuit, mais de quoi vivre pour le len-
„ demain. J'essayai une fois ou deux de
„ jouer pour des gens comme il faut; mais
„ ils trouvoient que je jouois horrible-
„ ment, & ne me donnerent jamais la
„ moindre bagatelle: cela me paroissoit
„ d'autant plus extraordinaire, que quand
„ je jouois autrefois en compagnie pour
„ mon seul plaisir, mon exécution ne
„ manquoit jamais de ravir l'assemblée,
„ sur-tout les Dames; mais comme c'étoit
„ alors ma seule ressource pour vivre, on
„ la trouvoit misérable; ce qui prouve
„ combien le monde est disposé à estimer
„ bas les talens par lesquels un homme ga-
„ gne sa vie.

„ J'arrivai de cette manière à Paris sans
„ autre dessein que de voir la Ville, &
„ de m'en retourner. Le peuple de Paris
„ aime beaucoup mieux les étrangers qui
„ ont de l'argent que ceux qui ont de l'e-
„ sprit. Comme je n'avois ni l'un ni l'autre,

„ tre, vous pouvez bien imaginer que
„ je ne fus pas fort bien accueilli. A-
„ près m'être promené dans la ville qua-
„ tré ou cinq jours, & avoir vu les meil-
„ leures maisons par les dehors, je me pré-
„ parois à quitter cette ville où l'hospita-
„ lité est vénale, quand, passant dans une
„ des principales rues, je rencontrais notre
„ cousin à qui vous m'aviez recommandé.
„ Sa rencontre me fit beaucoup de plaisir,
„ & la mienne, je crois, ne lui fit pas de
„ peine. Il s'informa des motifs qui m'a-
„ voient amené à Paris; & m'apprit que
„ son occupation actuelle en cette ville
„ étoit de ramasser des tableaux, des mé-
„ dailles, des gravures, & des antiques
„ de toute espèce, pour un particulier
„ de Londres, qui venoit d'acquérir tout
„ d'un coup une grande fortune & du goût.
„ Je fus d'autant plus surpris de voir mon
„ cousin choisi pour cet emploi, que lui-
„ même m'avoit assuré plusieurs fois qu'il
„ ne s'entendoit point du tout dans ces
„ matières. Sur ce que je lui demandai
„ comment il avoit fait pour devenir con-
„ noisseur en si peu de temps, il m'assura
„ qu'il n'y avoit rien de plus aisé; que
„ tout le secret consistoit en deux règles:
„ l'une de faire toujours l'observation que
„ le tableau auroit pu être meilleur si le
„ Peintre avoit pris plus de peine; l'autre
„ de louer les ouvrages de Pietro Peru-
„ gino.

„ gino. Mais, me dit-il, comme je vous
„ ai appris autrefois à être Auteur à Lon-
„ dres, je veux vous apprendre l'art d'a-
„ cheter des tableaux à Paris.

„ J'acceptai de bon cœur sa proposition,
„ parce que c'étoit un moyen de vivre,
„ & que tout ce que je cherchois étoit de
„ vivre. J'allai donc chez lui, je me mis
„ mieux par son secours, & je l'accompa-
„ gnie aux ventes de tableaux où l'on
„ attendoit des Anglois pour acheteurs.
„ Je ne fus pas peu surpris de le voir con-
„ nu des gens du plus beau monde, qui
„ s'en rapportoient à son jugement sur
„ chaque tableau & chaque medaille com-
„ me à un guide infaillible & au modèle
„ du goût. Il tiroit bon parti de ma pré-
„ sence dans ces occasions; car quand on
„ lui demandoit son avis, il me tiroit gra-
„ vement à l'écart, il me demandoit le
„ mien, levoit les épaules, regardoit avec
„ finesse, retournoit & assuroit la com-
„ pagnie qu'il ne pouvoit donner son opi-
„ nion sur une affaire de cette importan-
„ ce. Cependant il se trouvoit des occa-
„ sions où il falloit montrer plus d'impu-
„ dence. Je me ressouviens de l'avoir vu,
„ après avoir dit que la peinture d'un ta-
„ bleau n'étoit pas assez moëlleuse, pren-
„ dre d'un air assuré une brosse & du ver-
„ nis brun qui se trouvoient là par hasard,
„ en frotter tranquillement la pièce devant

„ la Compagnie , & demander ensuite si
„ les teintes n'avoient pas gagné par l'opé-
„ ration.

„ Quand il eut fini sa commission à Pa-
„ ris , il m'y laissa fortement recommandé
„ à plusieurs personnes de distinction , com-
„ me un homme fort propre à servir de
„ Gouverneur à un jeune homme dans ses
„ voyages , & je fus quelque temps après
„ employé en cette qualité par un Anglois
„ qui avoit amené son pupille à Paris ,
„ pour l'envoyer de-là faire son tour de
„ l'Europe. Je fus donc choisi gouverneur
„ du jeune homme , sous la condition qu'il
„ se gouverneroit toujours à sa fantaisie.
„ Mon pupille , en effet , entendoit bien
„ mieux que moi l'art de ménager l'argent.
„ Il étoit l'héritier d'un bien de deux cens
„ mille livres sterlings , qu'un oncle mort
„ dans les Indes orientales lui avoit laissé ;
„ & ses tuteurs , pour le mettre en état de
„ gouverner sa fortune , l'avoient mis ap-
„ prentif chez un Procureur: aussi l'avari-
„ ce étoit sa passion dominante. Toutes
„ ses informations en route rouloient sur
„ les moyens d'épargner l'argent , de voya-
„ ger à moins de frais , & de favoîr ou il
„ pourroit acheter quelques marchandises
„ sur lesquelles il y eut du bénéfice à fai-
„ re en les revendant à Londres. Il avoit
„ assez de goût pour voir les curiosités qui
„ se trouvoient sur le chemin , qu'on pou-
„ voit

„ voit voir pour rien ; mais s'il falloit
 „ payer quelque chose pour les voir, il as-
 „ suroit ordinairement qu'il avoit entendu
 „ dire que cela ne valoit pas la peine d'être
 „ vu. Il ne payoit jamais un mémoire
 „ sans faire l'observation combien la dé-
 „ pense étoit prodigieuse en voyageant,
 „ & cependant il n'avoit pas encore vingt-
 „ un ans. Quand nous fûmes à Livourne,
 „ en nous promenant sur le port, il s'in-
 „ forma combien coûtoit le passage de là
 „ en Angleterre par mer. Ayant su que
 „ ce n'étoit qu'une bagatelle en comparai-
 „ son de la dépense du voyage par terre,
 „ il ne put résister à la tentation. Il me
 „ paya donc la petite portion d'appointe-
 „ ments qui m'étoit dûe, me quitta, &
 „ s'embarqua pour Londres avec un seul
 „ domestique.

„ Je me trouvai donc encore une fois
 „ abandonné au milieu du monde sans res-
 „ source ; mais j'y étois alors accoutumé.
 „ Mon talent pour la musique ne pouvoit
 „ me servir à rien dans un pays où le
 „ moindre paysan étoit meilleur musicien
 „ que moi ; mais j'avois acquis alors un
 „ autre talent, qui pouvoit me servir aussi-
 „ bien : c'étoit de l'habileté à disputer.
 „ Dans toutes les Universités étrangères &
 „ dans les Couvents, il y a de certains jours
 „ où l'on soutient des Thèses philosophi-
 „ ques contre tout venant, & si le disputant

„ montre quelque adresse, il reçoit un petit présent en argent, un dîner & un lit pour la nuit. Ce fut ainsi que je fis ma route d'Italie en Angleterre, allant de ville en ville, examinant les hommes de plus près; & je puis dire que j'ai vu les deux côtés du tableau. Mes marques cependant ne furent pas en grand nombre. J'ai vu que les Monarchies étoient le meilleur gouvernement pour les pauvres, & les Républiques pour les riches. J'ai vu que dans tout pays, la richesse étoit un nom qui remplace celui de liberté, & qu'il n'y a pas d'homme si ami de la liberté qui ne voulut soumettre la volonté de quelques individus à la sienne.

„ A mon arrivée en Angleterre, mon dessein étoit d'abord de vous présenter mes respects, ensuite de m'engager comme volontaire pour la première expédition qui se rencontreroit; mais dans ma route, ma résolution changea par la rencontre d'une ancienne connoissance que je retrouvai, qui étoit membre d'une troupe de Comédiens qui alloient faire une campagne pendant l'Eté dans la Province. La troupe ne parut pas éloignée de m'admettre: tous les Acteurs cependant m'avertirent de l'importance de mon entreprise; que le Public étoit un monstre à plusieurs têtes,

„ tes, & qu'il en falloit avoir une bonne
 „ pour lui plaire; que ce n'étoit pas l'af-
 „ faire d'un jour que d'apprendre à jouer,
 „ & que sans quelques mouvemens d'épau-
 „ les que la tradition conservoit, & dont
 „ on usoit sur le Théâtre, seulement de-
 „ puis cent ans, je ne pourrois jamais pré-
 „ tendre à plaire. Une autre difficulté fut
 „ de me fixer des rôles, parce que presque
 „ tous étoient retenus. On me promena
 „ donc de rôles en rôles pendant quelque
 „ temps, jusqu'à ce qu'enfin on se fût dé-
 „ cidé pour celui d'*Horatio* que la présen-
 „ ce de la Compagnie m'a heureusement
 „ empêché de jouer.

CHAPITRE II.

*L'Amitié ne suffisit pas long-temps entre
 les vieux: elle ne dure qu'autant
 qu'ils y trouvent leur satisfaction
 réciproque.*

Le récit de l'histoire de mon fils étoit trop long pour avoir été fait en une fois. La première partie avoit été racontée le soir, & la seconde s'achevoit après le dîner du lendemain, quand la vue de

l'équipage de M. *Tornbill* à la porte, parut suspendre la satisfaction générale. Le Sommelier, qui étoit alors devenu mon ami, me dit à l'oreille que le Chevalier avoit déjà fait quelques ouvertures de mariage avec Mademoiselle *Wilmot*, & que l'oncle & la tante de la Demoiselle, sembloient fort approuver la proposition. M. *Tornbill* en entrant paru se reculer en nous appercevant moi & mon fils; mais j'imputai son mouvement plutôt à la surprise qu'au mécontentement de nous voir. Cependant, quand nous nous avançâmes pour le saluer, il nous rendit nos compliments avec l'air de la plus grande candeur, & après quelques minutes sa présence ne parut plus qu'augmenter la gaieté générale.

Après le thé, il me tira à l'écart pour me demander des nouvelles de ma fille. Sur ce que je lui appris que mes recherches avoient été vaines, il parut extrêmement surpris, ajoutant que depuis mon départ, il avoit été souvent chez moi pour consoler le reste de ma famille, & qu'il l'avoit laissée en fort bonne santé. Il me demanda ensuite si j'avois fait part de mon infortune à Mademoiselle *Wilmot* & à mon fils: lui ayant répondu que je ne l'avois pas encore fait, il loua beaucoup ma prudence & ma modération, & me conseilla très-fort de leur en faire un secret; „ car après tout, „ dit-il, cela ne peut servir qu'à divulguer „ son

„ son deshonneur, & Miss *Olivia* peut
„ n'être pas si coupable qu'on l'imagine.
„ Nous fûmes alors interrompus par un
„ domestique qui vint avertir le Chevalier
„ qu'on le souhaitoit pour danser des con-
„ tredanses. Il me quitta donc, & je de-
„ meurai tout-à-fait pénétré de la part
„ qu'il paroîssoit prendre à mes chagrins.
„ Ses assiduités auprès de Mademoiselle
„ *Wilmot* étoient cependant trop remarqua-
„ bles pour qu'on pût s'y méprendre; ce-
„ pendant elle ne paroîssoit pas en être
„ fort satisfaite, & sembloit les souffrir
„ plutôt par complaisance pour les volon-
„ tés de sa tante que par goût; j'avois
„ même la satisfaction de la voir lancer à
„ la dérobée sur mon malheureux fils des
„ regards tendres, qui ne pouvoient avoir
„ leur cause ni dans la fortune, ni dans
„ les assiduités de celui-ci. La tranquilli-
„ té apparente de M. *Tornbill* ne laissoit
„ pas cependant de me surprendre. Il y
„ avoit alors une semaine que nous restions
„ dans cette maison sur les instances réité-
„ rées de M. *Arnold*: mais plus la ten-
„ dressé de Mademoiselle *Wilmot* pour
„ mon fils sembloit augmenter, plus l'ami-
„ tié de M. *Tornbill* pour lui sembloit aussi
„ s'accroître."

Il nous avoit déjà donné autrefois les as-
surances les plus obligeantes de s'employer
de tout son pouvoir pour nous être utile;
mais

mais alors sa générosité ne se borna plus à des promesses. La matinée du jour où je devois partir, M. *Tornbill* me vint trouver avec l'air de la satisfaction la plus réelle, pour m'apprendre ce qu'il avoit fait en faveur de son ami *George* : c'étoit de lui avoir procuré une place d'Enseigne dans un régiment qui alloit dans les Indes, qui ne coûteroit que cent livres sterlings, ayant par son crédit obtenu la diminution des deux cens autres. „ Ce service, continua „ le Chevalier, „ est une bagatelle dont je „ ne veux d'autre récompense que le plaisir „ d'avoir servi mon ami, & pour les „ cent livres sterlings, si vous n'êtes pas „ en état de les payer, je vous les avancerai, & vous me les rendrez à votre commodité. Nous manquâmes d'expressions mon fils & moi pour exprimer notre ressentiement d'une si grande faveur; „ je lui donnai mon billet pour la somme, „ & je lui témoignai autant de reconnoissance que si j'eusse dû jamais ne la lui rendre. ”

George devoit partir le lendemain pour Londres afin d'aller s'assurer de sa commission, suivant l'avis de son généreux Patron, qui pensoit qu'il falloit user de la plus grande diligence, de peur que dans l'intervalle quelqu'un ne vint faire des propositions plus avantageuses. Le lendemain matin donc, notre jeune Officier fut prêt à

à partir de fort bonne heure, & il sembloit le feul d'entre nous que ce départ n'affligeât pas. Ni les dangers & les fatigues auxquels il alloit s'exposer, ni la séparation d'avec ses amis, ni sa maîtresse (car alors Mademoiselle *Wilmot* l'aimoit visiblement) qu'il alloit quitter, n'abattoient son esprit. Après qu'il eut pris congé du reste de la Compagnie, je lui donnai ce que j'avois, ma bénédiction : „ Actuellement, mon enfant, m'écriai-je, tu vas combattre pour ton pays. Ressouviens-toi avec quel courage ton brave Aïeul a combattu pour la Personne sacrée du Roi, dans un temps où la fidélité au Souverain étoit une vertu chez les Anglois. Vas, mon enfant, ressemble lui en tout, excepté dans ses malheurs, si c'en fût un que de mourir avec Mylord *Falkland*. Vas, mon fils, si tu péris dans un combat, éloigné, abandonné, sans être pleuré de ta famille qui t'aime; souviens-toi que les larmes les plus prieuses, sont celles que le Ciel répand sur le corps sans sépulture d'un brave guerrier. ”

Le lendemain matin, je pris congé de la famille honnête qui avoit eu la complaisance de me retenir si longtemps, sans oublier de renouveler les témoignages de ma reconnaissance à M. *Tornbill* pour son dernier service. Je les laissai tous dans le bonheur que

que l'abondance peut procurer, & je pris le chemin de mon logis, désespérant de jamais retrouver ma fille, mais poussant au Ciel des soupirs qui lui demandoient son pardon. J'étois à la distance d'environ dix milles de chez moi, ayant loué un cheval pour m'y porter parce que j'étois encore foible, & je me consolais par l'espérance de revoir bientôt ce que j'avois de plus cher au monde: mais la nuit venant, je m'arrêtai à une petite hôtellerie sur le bord du chemin, & je demandai à l'hôte sa compagnie pour boire une bouteille de vin. Nous nous assîmes au feu de sa cuisine qui étoit la meilleure chambre de la maison, & nous parlâmes politique & nouvelles du pays. Entr'autres choses, nous parlâmes du jeune Chevalier *Tornbill*, que l'hôte m'assura étre aussi détesté, qu'un oncle qu'il avoit, & qui venoit quelquefois dans le pays, étoit chéri. Il me dit qu'il fai-
soit toute son étude de débaucher les filles de ceux qui l'admettoient chez eux, & qu'après en avoir joui quinze jours ou trois semaines, il les quittoit sans leur donner la moindre récompense, abandonnées & sans ressource. Comme notre conversa-
tion en étoit là, la femme de l'hôte, qui étoit sortie pour aller chercher de la monnoie, rentra, & voyant que son mari jouissoit d'un plaisir qu'elle ne partageoit pas, elle lui demanda d'un ton de mau-
vai-

vaise humeur ce qu'il faisoit ; à quoi il répondit ironiquement en buvant à sa santé : „ Monsieur Symmond , lui dit-elle , „ vous me traitez fort mal , & je ne le „ souffrirai pas plus long-temps. Vous me „ laissez les trois quarts de l'ouvrage à „ faire , & l'autre quart ne se fait pas , „ tandis que vous ne faites autre chose que „ gobeletter tout le jour à tout venant , „ pendant que moi , il ne me faudroit „ qu'une cuillerée de vin pour me guérir „ d'une fièvre , & je n'en tâte jamais une „ goutte. ” Je m'apperçus de ce qu'elle vouloit dire ; à l'instant je lui versai un verre qu'elle reçut en me faisant une révérence , & buvant à ma santé. „ Monsieur , reprit- „ elle ensuite , ce n'est pas par rapport au „ vin que je suis fâchée , mais peut-on „ être de bonne humeur quand tout va „ de travers dans une maison. S'il faut „ tourmenter les pratiques ou les hôtes „ pour avoir de l'argent , toute cette be- „ sogné est sur mon dos , & lui mange- „ roit plutôt ce verre que de se bouger „ pour le faire. Nous avons actuelle- „ ment là haut une jeune femme qui est „ venue loger ici , & je ne crois pas qu'elle „ ait d'argent avec toute sa belle poli- „ tesse. Je fais bien que son argent est „ bien long à venir , & je voudrois qu'on „ l'y fît penser. „ Que signifie , reprit „ l'hôte , l'y faire penser ? si son argent „ est

„ est lent à venir, il est sûr..... Je n'en
„ fais rien, reprit la femme; mais ce que
„ je fais, c'est que voilà quinze jours
„ qu'elle est ici, & nous n'avons pas enco-
„ re vu comment son argent est fait....
„ Eh bien, ma femme, dit l'hôte, nous
„ l'aurons en gros.... En gros, reprit l'hô-
„ tesse, je souhaite que nous l'ayons de
„ quelque façon que ce soit, & je suis résolu
„ que ce sera ce soir, ou bien je la
„ fais décamper armes & bagage.... Consi-
„ dérez ma femme, dit l'hôte, que c'est
„ une femme de quelque chose, & qu'elle
„ mérite plus d'égards..... Ah, pour
„ cela, repliqua l'hotesse, femme de quel-
„ que chose ou de rien, noble ou rotu-
„ rière, elle décampera, elle décampera.
„ Les gens comme il faut peuvent être de
„ fort honnêtes gens quand ils achètent &
„ paient bien; mais pour moi, j'e n'en
„ ai jamais vu grand profit venir à la mai-
„ son." En achevant ces mots, elle cou-
„ rut par un petit escalier étroit qui mon-
„ toit de la cuisine à une chambre au des-
„ sus, & je m'apperçus bientôt, par l'élévation
„ de sa voix & par l'aigreur de ses
„ reproches, qu'il n'y avoit pas d'argent.
Je pouvois entendre très-distinctement ce
qu'elle disoit. „, Sors d'ici tout à l'heu-
„ re, décampe à l'instant, malheureuse,
„ ou je te donnerai une touche dont tu te
„ sentiras plus de trois mois. Comment,
„ af-

„ affronteuse , venir se loger dans une
„ honnête maison sans sou ni maille pour
„ payer ? Descends , te dis - je ? Oh ,
„ ma chère Dame , crioit la femme , ayez
„ pitié de moi , ayez pitié pour une nuit
„ d'une pauvre créature malheureuse ; la
„ mort vous délivrera bientôt de moi . ” Je
reconnus à l'instant la voix de ma pauvre
infortunée *Olivia*. Je volai à son secours , je
l'arrachai des mains de l'hôtesse qui la traî-
noit par les cheveux le long de l'escalier ,
& je pris dans mes bras la chère malheu-
reuse perdue . „ Sois la bien venue , sois
„ mille fois la bien venue , ma chère , mon
„ trésor , dans les bras de ton pauvre vieux
„ père . Quoique les vicieux t'abandon-
„ nent , il y a encore quelqu'un dans le
„ monde qui ne t'oubliera jamais . Quand
„ tu serois coupable de mille crimes , il te
„ les pardonnera tous . . . ” Oh mon cher !
(pendant quelques minutes , elle n'en put
pas dire davantage) „ mon cher papa , les
„ Anges pouvoient-ils être plus doux ?
„ Comment puis-je mériter tant de bon-
„ tés ? Le traître , je le déteste , je me dé-
„ teste moi-même d'être un sujet de honte
„ à tant de bontés . Vous ne pouvez me
„ pardonner ; non , je fais que vous ne
„ pouvez me pardonner . . . Si , mon en-
„fant , je te pardonne de tout mon cœur :
„ sois seulement repentante , & nous ferons
„ tous heureux ; nous verrous encore des
II. Part. C „ jours

„ jours agréables, ma chère *Olivia*.... Ah
„ jamais, jamais, mon cher père, le reste
„ de ma malheureuse vie ne sera qu'infra-
„ mie dehors, & honte à la maison. Mais,
„ papa, vous paroissez plus pâle qu'à l'or-
„ dinnaire. Pourrois-je en être la cause ?
„ sûrement vous avez trop de sagesse pour
„ vous punir vous-même de mes folies....
„ Notre sagesse, *jeune enfant*, répliquai-
„ je!.... Ah! mon cher père, pourquoi
„ un nom si froid, s'écria ma fille, voilà
„ la première fois que vous m'avez appel-
„ lée ainsi.... Je te demande pardon, re-
„ pris-je, ma chère, mais je voulois te di-
„ re que la sagesse n'est qu'une foible dé-
„ fense contre le chagrin, quoiqu'à la fin,
„ elle soit sûre. ”

L'hôtesse revint alors pour savoir si nous ne voulions pas avoir une chambre plus beille: j'y consentis, & on nous mena dans une où nous pouvions nous entretenir plus librement. Après avoir parlé tendre-
se, jusqu'à ce que nous fussions plus tran-
quilles, je ne pus m'empêcher de lui de-
mander compte des gradations par lesquel-
les elle étoit parvenue à sa malheureuse
situation présente. „ Ce perfide, me dit-
„ elle, depuis le premier jour que je l'ai
„ vu, m'a fait des propositions honnêtes,
„ quoique secrètes.

„ C'est un perfide effectivement, m'é-
„ criai-je. Cependant je suis surpris qu'un
„ hom-

„ homme d'autant de bon sens, qui pa-
„ roissoit avoir autant d'honneur que M.
„ Burchell, puisse étre coupable d'une tel-
„ le bassesse de propos délibéré, & de s'è-
„ tre introduit dans une maison pour la
„ déshonorer.

„ Mon cher papa , répondit ma fille ,
„ vous êtes dans une étrange méprise. M.
„ Burchell n'a jamais cherché à me sé-
„ duire : au contraire il a saisi toutes les
„ occasions de m'avertir en particulier des
„ artifices de M. Tornbill , que je recon-
„ nois à présent être pire qu'il ne me le
„ représentoit.... M. Tornbill , m'écriai-
„ je en l'interrompant, se peut-il faire?
„ Oui , mon cher père , reprit - elle , c'est
„ M. Tornbill qui ma séduite , qui a em-
„ ployé les deux Dames , comme il les
„ appelloit ; mais qui dans le fait n'étoient
„ que deux femmes de mauvaise vie , sans
„ éducation & sans pitié , pour nous atti-
„ rer à Londres. Leurs artifices , vous
„ vous le rappellez , auroient réussi sans
„ la lettre de M. Burchell , qui leur fai-
„ soit les reproches que nous nous sommes
„ tous appliqués à nous- mêmes : comment
„ il a pu réussir à détruire leur projet , c'est
„ ce que j'ignore encore ; mais il a toujours
„ été le plus zélé & le plus sincère de nos
„ amis.

„ Tu me surprends, ma chère, m'écriai-je; mais je vois à présent que mes

38 LE MINISTRE

„ premiers soupçons de la basseſſe de M.
„ Tornbill n'étoient que trop bien fon-
„ dés: il peut triompher impunément; car
„ il est riche & nous sommes pauvres.
„ Mais, dis-moi mon enfant, il falloit
„ sûrement que la tentation fût bien con-
„ fidérable pour te faire ainsi oublier les
„ impressions d'une aussi bonne éducation
„ que celle que tu as reçue, & les heu-
„ reuses dispositions que tu avois à la
„ vertu.

„ En vérité, reprit-elle, mon cher pè-
„ re, il doit son triomphe au désir que
„ j'ai eu de le rendre heureux plutôt que
„ moi-même. Je savois que la cérémo-
„ nie de notre mariage, ayant été faite
„ secrètement par un Prêtre pâpiste, n'é-
„ toit nullement valable, & que je n'a-
„ vois que son honneur pour sûreté....
„ Quoi, interrompis-je, vous êtes ef-
„ festivement mariés par un Prêtre qui
„ est dans les Ordres?....Oui, mon pè-
„ re, nous le sommes, répondit ma fille,
„ quoique nous ayons juré l'un & l'autre
„ de cacher son nom....Eh bien donc,
„ mon enfant, viens encore une fois dans
„ mes bras, & tu y seras encore mille fois
„ mieux venue qu'auparavant; car, actuel-
„ lement tu es sa femme, sa femme légi-
„ time aux yeux de la Religion, & toutes
„ les loix humaines, quand elles seroient
„ écrîtes sur des tables de diamant, ne
„ peu-

„ peuvent affoiblir la sainteté de ce lien
„ sacré.

„ Hélas! papa, reprit-elle, vous ne sa-
„ vez pas toutes ses infamies. Il a déjà été
„ marié par le même Prêtre à six ou huit
„ autres femmes qu'il a séduites & aban-
„ données comme moi.

„ Est-ce ainsi, m'écriai-je? En ce cas,
„ il faut faire pendre le Prêtre, & il faut
„ que tu rendes plainte demain contre
„ lui.... Mais mon père, répondit-elle,
„ cela sera-t-il honnête, puisque j'ai juré
„ le secret? Ma chère, repris-je, si
„ tu as fait une telle promesse, je ne puis
„ ni ne veux t'empêcher d'y manquer.
„ Quand cela pourroit même être utile au
„ public, tu ne dois pas faire de plainte
„ contre lui. Dans toutes les institutions
„ humaines, on permet un petit mal pour
„ produire un plus grand bien; comme en
„ politique, on peut abandonner une Pro-
„ vince pour assurer un Royaume; en Mé-
„ decine, on peut couper un membre pour
„ sauver le reste du corps; mais en ma-
„ tière de Religion, la loi est écrite & est
„ inflexible de ne *jamais* faire mal: &
„ cette loi, mon enfant, est juste. Car
„ autrement, si nous faisons un petit mal
„ pour procurer un plus grand bien, alors
„ un mal certain se trouve commis dans
„ l'attente d'un avantage incertain. Et
„ quand même l'avantage suivoit certai-

C 3 , ne.

„ nement , cependant l'intervalle qu'on
„ convient être criminel , entre la mauvai-
„ se action & le bien qu'on en attend ,
„ peut être celui dans lequel nous serons
„ appellés pour rendre compte de ce que
„ nous aurons fait , & où le livre des a-
„ ctions humaines peut se fermer pour
„ nous pour toujours : mais , ma chère ,
„ je t'ai interrompue.... Continue....

„ Le lendemain même du jour que je
„ fus sa femme , continua-t-elle , je vis
„ le peu de fond que j'avois à faire sur sa
„ sincérité. Cette matinée même , il me
„ présenta à deux femmes qu'il avoit sé-
„ duites , ainsi que moi ; mais qui vi-
„ voient contentes dans la prostitution.
„ Je l'aimois trop pour pouvoir souffrir
„ tranquillement ces rivales , & je m'ef-
„ forçai d'oublier l'idée de ma honte dans
„ le tumulte des plaisirs. Dans cette vue ,
„ je me parois , je dansois , je chantois ,
„ mais je n'en étois pas plus heureuse. Les
„ hommes qui venoient nous voir me par-
„ loient à tous momens du pouvoir de mes
„ charmes , & ces discours seuls contri-
„ buoient à augmenter ma mélancolie ,
„ d'autant plus que j'avois perdu leur pou-
„ voir. Ainsi chaque jour augmenta mes
„ rêveries & son insolence , jusqu'à ce
„ qu'enfin le monstre eût l'infamie de
„ m'offrir à un Baronnet de sa connoissan-
„ ce. Ai-je besoin de vous décrire à quel
„ point

„ point son ingratitudo me déchira le
„ cœur? Ma réponse à proposition fut la
„ fureur: je demandai à m'en aller. Com-
„ me je partois, il m'offrit une bourse,
„ mais je la lui jettai au visage avec indi-
„ gnation, & le quittai dans un accès de
„ de rage qui, pour quelque temps, m'ôta
„ le sentiment de la misère de ma situa-
„ tion; mais quand je vins à regarder
„ autour de moi, je ne me vis que comme
„ un objet vil, abject, coupable, sans
„ un ami dans le monde auquel je pus re-
„ courir.

„ Justement dans cet intervalle, un car-
„ rosse de voiture passant près de moi,
„ j'y pris une place sans autre intention
„ que de m'éloigner d'un scélérat que je
„ méprisois & que je détestois. J'ai des-
„ cendu ici, où depuis que j'y suis, mes
„ chagrins & la dureté de cette femme
„ ont été ma seule compagnie. Le souve-
„ nir des jours de plaisir que j'ai passés
„ avec ma chère mère & ma sœur ne sert
„ qu'à redoubler ma peine: leurs chagrins
„ sont grands, mais les miens le sont enco-
„ re plus, puisqu'ils naissent du crime &
„ de la honte.

„ Prends patience, m'écriai-je, mon
„ enfant, & j'espère que les choses iront
„ mieux. Repose-toi cette nuit, & de-
„ main je te remenerai au logis à ta mère,
„ & au reste de la famille dont tu feras

„ reçue avec tendresse. Ta pauvre mère,
„ tu lui a fendu le cœur, mais elle t'ai-
„ me encore, ma fille, & elle te pardon-
„ nera.

CHAPITRE III.

On pardonne aisément à quelqu'un qu'on aime.

Le lendemain matin je pris ma fille en croupe, & me mis en route pour retourner au logis. Chemin faisant, je m'efforçois de calmer par toutes sortes de raisons ses craintes & ses douleurs, & de l'armer de résolution pour soutenir la présence d'une mère offensée. Je prenois occasion de la vue d'un beau paysage qui se présentoit à nos yeux, pour lui faire remarquer combien le Ciel avoit été meilleur envers nous, que nous ne sommes les uns envers les autres, & que les malheurs de la façon même de la Nature étoient en fort petit nombre. Je l'assurois qu'elle ne trouveroit point de changement dans ma tendresse pour elle, & que pendant le reste de mes jours, elle pouvoit compter sur mes conseils & mes instructions. Je l'armois contre la censure du monde; je lui faisois voir que les

les livres étoient une compagnie douce & irréprochable pour les malheureux, & que s'ils ne pouvoient pas nous procurer les plaisirs de la vie, ils nous apprennoient du moins à la supporter.

Je devois mettre le cheval de louage que je montois à une hôtellerie sur le chemin à environ cinq milles de ma maison, & comme j'étois bien-aise de préparer ma famille pour la réception de ma fille, je résolus de la laisser cette nuit dans l'hôtellerie, & de revenir le lendemain matin avec sa sœur Sophie la chercher. Il étoit nuit avant que nous fussions arrivés à l'hôtellerie; cependant après lui avoir fait fournir une chambre décente, & lui avoir fait préparer les rafraîchissemens convenables, je l'embrassai & pris le chemin de la maison. Mon cœur sentoit un nouveau plaisir à mesure que j'en approchois, semblable à un oiseau que quelque bruit a fait fuir de son nid; mes désirs devançoiient mes pas & voltigeoient autour de ma petite famille. Je songeais à toutes les choses tendres que j'allois dire, & je prevenois la bienvenue que j'allois recevoir. Je sentois déjà les tendres embrassemens de ma femme, & je souriois à la joie que mes petits témoigneroient de me revoir. Comme je marchois doucement, la nuit s'avangoit. Les Laboureurs étoient retirés pour prendre leur repos; on ne voyoit plus de lumières dans

les chaumières; on n'entendoit plus d'autre bruit que celui du Coq, qui chantoit, ou des chiens qui aboyoient. J'approchai de ma petite retraite avec un plaisir inexplicable, & avant que je fusse à cent pas de la maison, mon chien accourut pour me caresser.

Il étoit alors près de minuit quand je vins pour frapper à ma porte, tout étoit calme & tranquille. Mon cœur étoit dilaté par la joie quand je fus surpris de voir la maison qui étoit en flammes, & le feu qui sortoit par toutes les ouvertures. Je jettai un cri terrible & convulsif, & je tombai sur le pavé sans sentiment. Le bruit que je fis éveilla mon fils qui, voyant le feu, éveilla à l'instant sa mère & ses sœurs. Tous coururent dehors nuds, la tête perdue par la frayeur, & leurs cris me rappelèrent à la vie; mais ce ne fut que pour me présenter de nouveaux objets de frayeur; car pendant ce temps, les flammes avoient gagné le toit de la maison qui s'enfonçoit partie par partie, pendant que ma famille debout, dans une agonie qui ne lui permettoit pas de parler, regardoit comme si elle se fut amusée de la clarté. Je tournai mes yeux tour à tour sur eux & sur la maison, & je regardai autour de moi pour voir mes petits; mais ils n'y étoient pas.
„ Oh malheureux que je suis! où sont,
„ m'écriai-je, mes petits? Ils sont
„ brû-

„ brûlés dans les flammes , repondit ma
„ femme d'un air calme , & je mourrai a-
„ vec eux. ” Au même instant , j'en-
tendis en-dedans le cri des enfans que le feu
venoit d'éveiller . Rien n'auroit pu m'ar-
ter . Où sont , où sont mes enfans , m'é-
criai-je , en me jettant au travers des flam-
mes & brisant la porte de la chambre où
ils étoient , où sont mes petits . „ Ici ,
„ Papa , ici , crierent-ils tous ensemble . ”
Les flammes prenoient déjà au lit où ils
couchoient . Je les saisis tous deux dans
mes bras , & je les emportai le plus prom-
ptement que je pus au travers des flammes .
A peine fus-je sorti que le plancher de la
chambre s'enfonça . „ A présent , m'écriai-
„ je , serrant mes enfans dans mes bras ,
„ que le feu consume la maison ; que tout
„ ce que je posséde soit brûlé : les voici .
„ J'ai sauvé mon trésor . Voici , ma chère ,
„ voici nos trésors , & nous pourrons en-
„ core être heureux . ” Nous baîsâmes mil-
le fois nos petits ; ils nous passoient leurs
bras autour du col , & sembloient partager
nos transports , tandis que ma femme rioit
& pleuroit tour à tour .

Je demeurai alors tranquille spectateur
des flammes , & après quelques momens ,
je commençai à sentir de la douleur à mon
bras qui étoit grillé considérablement jus-
qu'à l'épaule . J'étois par-là hors d'état
d'aider mon fils , soit pour tâcher de sauver

„ quel-

quelques effets, soit pour empêcher les flammes de gagner nos grains. Pendant ce temps, l'alarme se répandit chez nos voisins qui accoururent pour nous secourir; mais tout ce qu'ils purent faire fut d'être comme nous tranquilles spectateurs des flammes. Mes effets, parmi lesquels étoient des billets de banque que je conservois pour la dot de mes filles, furent entièrement consumés, à l'exception d'une boîte & de quelques papiers qui étoient dans la cuisine; & deux ou trois autres bagatelles que mon fils sauva dans le commencement. Les voisins contribuerent autant qu'ils purent à soulager notre malheur. Ils nous apportèrent des habits, & nous fournirent des ustensiles de cuisine dans une petite chaumière qui étoit à quelque distance de notre maison, en sorte qu'au jour nous eûmes du moins une misérable retraite. Mon honnête voisin *Flamborough* & ses enfans ne furent pas les moins empêtrés à nous fournir ce qui nous étoit nécessaire, & à nous donner toutes les consolations qu'un bon cœur & une bienfaisance naturelle pouvoient leur suggérer.

Quand les craintes de ma famille furent un peu appaisées, la curiosité de savoir la cause de ma longue absence prit la place. Les ayant donc instruits de chaque particularité, je commençai à les préparer à la réception de notre pauvre égaré; & quoi-

quoique nous n'eussions rien que de la misère à partager avec elle, je les exhortai à l'admettre avec bienveillance à ce qui nous restoit. Cette tâche auroit été plus difficile sans le malheur que nous venions d'éprouver, qui avoit abaissé l'orgueil de ma femme, & qui avoit émoussé son affliction pour la fuite de sa fille par d'autres plus sensibles. N'étant pas en état d'aller moi-même chercher ma pauvre fille, parce que mon bras étoit devenu plus douloureux, j'envoyai mon fils & ma fille qui furent bientôt de retour, soutenant la malheureuse pécheresse, qui n'osoit pas regarder sa mère, que toutes mes instances ne pouvoient pas engager à se reconcilier avec sa fille; car les femmes sont plus impitoyables pour les fautes des autres femmes, que les hommes. „ Mademoiselle, „ disoit la mère, vous venez ici dans un „ bien pauvre endroit après tant de braverie. Ma fille *Sophie* & moi ne sommes „ pas en état d'amuser beaucoup quelqu'un „ qui est accoutumé à ne voir que des „ gens de condition. Oui, Mademoiselle „ *Olivia*, votre pauvre père & moi „ avons bien souffert à votre sujet: Dieu „ veuille vous pardonner. ” Pendant cet accueil, la malheureuse victime étoit débout pâle & tremblante, incapable de pleurer & de répondre; mais je ne pus voir sans rien dire sa détresse; c'est pourquoi

pre-

prenant un air de sévérité qui se faisoit toujours obéir à l'instant : „ femme , dis- „ je à la mienne , faites une fois pour tou- „ tes attention à ce que je vous dis. Je „ vous ai ici ramené une pauvre malheu- „ reuse égarée : son retour à son devoir de- „ mande le retour de notre tendresse pour „ elle. Voilà les malheurs réels de la vie „ qui fondent sur nous ; ne les augmentons „ point par des divisions de famille. Si „ nous vivons ensemble en bonne intelli- „ gence , nous pourrons encore trouver le „ contentement , parce que nous sommes „ assez entre nous pour fermer notre por- „ te aux censeurs , & pour nous soutenir „ l'un l'autre. Le Ciel promet le pardon „ à ceux qui se repentent ; imitons son „ exemple. Les Anges se réjouissent plus „ pour un pécheur qui se repent , que „ pour un grand nombre de justes qui n'ont „ jamais sorti du sentier de la justice ; & „ cela est raisonnable. Car le seul effort „ par lequel nous nous arrêtons court dans „ la descente glissante qui conduit à la „ perdition , est en soi un acte qui exige „ qu'on déploie plus de force , qu'une mar- „ che tranquille dans un chemin égal & „ uni.

CHAPITRE IV.

Il n'y a que les méchans qui puissent être long-temps & tout-à-fait malheureux.

Il nous fallut quelque assiduité pour rendre notre nouvelle habitation aussi commode qu'il étoit possible, & en peu de temps tout devint aussi serein qu'auparavant. Comme mon bras m'empêchoit d'aider mon fils dans nos occupations ordinaires, je faisois à ma famille des lectures de livres que nous avions sauvés en petit nombre, & sur-tout de ceux qui, en amusant l'imagination, contribuoient à tranquilliser le cœur. Nos honnêtes voisins venoient tous les jours nous voir & nous témoigner la plus tendre sensibilité; ils fixèrent même entre eux un temps où ils devoient tous se réunir pour nous aider à rétablir ma première maison. L'honnête fermier *William* n'étoit pas des derniers à nous faire visite, & il nous offrit cordialement son amitié. Il auroit même de bon cœur renouvelé ses propositions pour ma fille, mais elle les rejetta de manière à lui ôter toute espérance. Son chagrin sembloit devoir continuer, & elle étoit la seule personne

sonne de notre petite société qui, dans une semaine, ne recouvrât pas sa gaieté ordinaire. Elle avoit alors perdu cette innocence qui n'a à rougir de rien, qui lui enseignoit autrefois à se respecter elle-même en même-temps qu'elle se plaisoit à plaire. L'inquiétude possédoit à présent fortement son esprit; sa beauté commença à diminuer en même-temps que son tempéramment à s'affoiblir, & la négligence dont elle étoit pour sa personne contribuoit encore davantage à cette diminution. Toutes les tendres épithètes que l'on donnoit à sa sœur arrachoient un soupir de son cœur & des larmes de ses yeux; & comme un vice, quoique déraciné, en fait presque toujours croître d'autres à sa place; de même sa faute, quoiqu'expiée par le repentir, laissait derrière elle la jalouſie & l'envie. Je m'efforçois par mille moyens de diminuer ses chagrins, & j'oubliais même mon mal par l'intérêt que je prenois au sien; recueillant des passages amusans, des histoires qu'une bonne mémoire & beaucoup de lecture me rappelloient.

„ Notre
„ bonheur, lui disois-je, ma chère, dé-
„ pend d'un Etre qui peut le faire naître
„ par mille moyens que nous ne pouvons
„ prévoir, & qui se mocque de toute no-
„ tre prudence. S'il te faut un exemple
„ pour prouver cette vérité, je te vais
„ raconter, mon enfant, une histoire qui
„ nous

„ nous est rapportée par un Historien grave, quoiqu'il soit quelquefois un peu romanesque.

„ *Matilde* fut mariée fort jeune à un Seigneur Napolitain de la première distinction, & se trouva veuve & mère à l'âge de quinze ans. Un jour qu'elle careffoit son fils encore enfant à une fenêtre de son appartement qui donnoit sur la rivière de Vulture, l'enfant s'élança subitement hors de ses bras dans la rivière & disparut à l'instant. La mère saisie d'effroi, se jeta à l'eau pour sauver son enfant; mais bien loin d'avoir pu le secourir, elle échappa elle-même avec beaucoup de peine au danger d'être noyée, & fut jettée sur le bord opposé, au moment justement où quelques soldats François pilloient le pays, & ils la firent prisonnière.

„ Comme la guerre se faisoit alors entre les François & les Italiens avec la dernière inhumanité, les François qui l'avoient prise alloient commettre sur elle les deux extrêmes que suggèrent la passion effrénée & la cruauté. Un jeune Officier cependant s'opposa à cette basse résolution, & quoiqu'ils fussent obligés de faire une retraite très-précipitée, il la mit en croupe derrière lui, & la ramena saine & sauve dans la ville de sa naissance. La beauté de la Dame avoit

Il. Part.

D , , , d'a-

52 LE MINISTRE

„ d'abord charmé ses yeux ; son mérite
„ charma bientôt son cœur. Ils se mariè-
„ rent ; il s'éleva aux postes les plus im-
„ portans ; ils vécurent long-temps en-
„ semble, & furent heureux ; mais le bon-
„ heur d'un Militaire ne peut jamais être
„ permanent. Après quelques années, les
„ troupes qu'il commandoit ayant été re-
„ poussées, il fut obligé de se sauver dans
„ la ville où il avoit vécu avec sa femme.
„ La place fut assiégée, & fut enfin prise.
„ On trouve dans peu d'histoire des exem-
„ ples d'une inhumanité semblable à celle
„ que les François & les Italiens exerceoient
„ dans ce temps les uns envers les autres.
„ Les Vainqueurs résolurent de faire mou-
„ rir tous les prisonniers François, mais
„ sur-tout l'époux de l'infortunée *Matil-*
„ *de*, parce que c'étoit lui qui avoit été
„ la principale cause de la longue défense
„ de la place. Leurs résolutions étoient
„ ordinairement exécutées aussi-tôt qu'el-
„ les étoient prises. L'officier prisonnier
„ fut amené, & l'exécuteur avec la hache
„ prête, pendant que les spectateurs, dans
„ un silence terrible, attendoient le coup
„ fatal, qui n'étoit suspendu que jusqu'à
„ ce que le Général qui présidoit, eût don-
„ né le signal. Ce fut dans cet intervalle
„ d'attente & d'inquiétude cruelle, que
„ *Matilde* vint pour dire le dernier adieu
„ à son mari & à son libératuer, déploy-
„ tant

„ rant sa malheureuse situation, & la eruau-
„ té du destin qui l'avoit sauvée de la
„ mort dans la rivière de Vulturne, pour
„ la rendre témoin de malheurs plus ter-
„ ribles. Le Général, qui étoit un jeune
„ homme, fut frappé de sa beauté & de
„ ses infortunes; mais son émotion au-
„ gmenta quand il lui entendit parler de
„ ses premiers malheurs. Le Général étoit
„ son fils, l'enfant pour lequel elle avoit
„ couru tant de dangers. Il la reconnut
„ tout - à - coup pour sa mère, & tomba à
„ ses pieds. On suppose aisément le reste.
„ Le prisonnier fut mis en liberté; & tout
„ le bonheur que l'amour, l'amitié & le
„ devoir respectueux peuvent procurer, se
„ trouva réuni dans ces trois personnes."

C'étoit ainsi que je tâchois d'amuser &
de distraire ma fille; mais elle ne me prê-
toit qu'une attention partagée: car ses pro-
pres malheurs occupoient toute la pitié
qu'elle avoit autrefois pour ceux des au-
tres, & rien ne lui causoit de soulagement.
En compagnie, elle craignoit le mépris,
& dans la solitude elle ne trouvoit qu'affli-
ction. Elle étoit dans cet état malheu-
reux quand nous reçumes des avis cer-
tains que M. *Tornhill* alloit épouser Miss
Wilmot, pour laquelle j'avois toujours
soupçonné qu'il avoit un goût réel, quoi-
que devant moi il faisit toutes les occa-
sions de marquer du mépris pour sa per-
D 2 ne

ne & pour sa fortune. Cette nouvelle ne servit qu'à redoubler l'affliction de la pauvre *Olivia*. Une infidélité si marquée étoit au dessus de ce que ses forces pouvoient soutenir. Je résolus cependant de m'informer plus exactement, & de prévenir, s'il étoit possible, l'exécution de son dessein, en envoyant mon fils chez M. *Wilmot* l'oncle, avec des instructions pour savoir la vérité du bruit qui courroit, & pour remettre à Mademoiselle *Wilmot* une lettre qui l'instruisoit de la façon dont M. *Tornbill* s'étoit comporté envers nous. Mon fils y alla en conséquence de mes ordres, & revint trois jours après, m'assurant que le bruit étoit véritable; mais qu'il lui avoit été impossible de remettre ma lettre à Mademoiselle *Wilmot*, parce qu'elle étoit allée avec M. *Tornbill* faire des visites dans le pays aux environs; qu'il l'avoit laissée pour lui être rendue. Ils devoient être mariés, nous dit-il, dans peu de jours, ayant paru ensemble à l'Eglise le Dimanche précédent en grande pompe, la future accompagnée de six jeunes Demoiselles en blanc, & le futur d'autant de jeunes gens. L'approche de leur mariage remplissoit tout le pays de joie, & ils se promenoient ordinairement ensemble dans le plus bel équipage qu'on eût vu dans le lieu depuis bien des années. Tous les parens des deux familles étoient là, & par-

particulièrement l'oncle du Chevalier Sir *William Tornbill* qui avoit une si belle réputation. Il ajoutoit qu'on ne voyoit que fêtes & réjouissances; que tout le pays fairoit l'éloge de la beauté de la Demoiselle, & de la bonne mine du Monsieur; qu'ils étoient tous deux extrêmement l'un de l'autre, & il finit par dire qu'il ne pouvoit s'empêcher de regarder M. *Tornbill*, comme l'homme le plus heureux du monde.

„ Eh bien repris-je, qu'il le soit, s'il le „ peut. Mais, mon fils, regarde ce lit de „ paille, ce toît entr'ouvert, ces murail- „ les qui tombent en ruine, & ce plancher „ humide; mon corps ainsi estropié par le „ feu, & mes enfans pleurans autour de „ moi en me demandant du pain. Tu „ vois tout cela ici, & cependant ici, oui „ mon fils, ici, tu vois un homme qui ne „ voudroit pas changer son état pour tout „ ce prétendu bonheur. O mes enfans, „ si vous pouviez apprendre à vous en- „ tretenir avec votre propre cœur, & „ connoître quelle bonne compagnie vous „ pouvez avoir avec lui, vous ne fe- „ riez guères attention à la pompe & à „ l'éclat des méchans. Presque tous les „ hommes s'accordent à appeler la vie un „ passage, & eux-mêmes des voyageurs. „ La comparaison peut être encore ren- „ due plus utile en observant que les bons „ sont joyeux & sereins dans la route com-

„ me des voyageurs qui regagnent leur
„ demeure, & que les méchans au contraire
„ n'ont que des intervalles de bonheur com-
„ me des gens qui vont en exil.

Ma compassion pour ma pauvre fille qui, accablée par ce nouveau coup, s'évanouit, interrompit la suite de mon discours ; je dis à sa mère de la soutenir, & au bout de quelque temps, elle revint à elle. Depuis ce temps elle parut plus calme, & j'imaginais qu'elle avoit pris enfin son parti ; mais les apparences me trompèrent. Sa tranquillité n'étoit qu'une langueur occasionnée par un chagrin excessif. Un secours de provisions que mes Paroissiens m'envoyoient charitalement, sembla répandre la joie dans le reste de ma famille, & je n'étois pas fâché de les voir gais & contens. Il auroit été injuste de réprimé leur satisfaction pour les forcer à partager une mélancolie opiniâtre, ou de les accabler du fardeau d'une tristesse qu'ils n'éprouvoient pas. La petite histoire alla donc encore une fois à la ronde ; on demanda la chanson, & la joie voulut bien encore une fois visiter notre petite habitation.



CHA-

CHAPITRE V.

Nouveaux malheurs.

Le lendemain, le Soleil à son lever étoit extraordinairement chaud pour la saison; ce qui fit que nous résolûmes de déjeûner sur le banc de Chevrefeuille. Là, ma fille Cadette, à ma prière, joignit sa voix au concert que faisoient les oiseaux autour de nous. C'étoit en ce lieu que ma pauvre *Olivia* avoit vu pour la première fois son séducteur, & chaque objet servoit à lui rappeller sa tristesse: mais la mélancolie qu'excitent des objets agréables, ou qui est inspirée par l'harmonie, soulage le cœur au lieu de l'aigrir. Sa mère sentit aussi à cette occasion un serrement de cœur mêlé de joie; elle pleura & aimâ sa fille aussi tendrement qu'auparavant. , , Al-
,, lons, ma chère *Olivia*, donne-nous ce
,, petit air mélancolique que ton père ai-
,, moit si fort; ta sœur *Sophie* a déjà chan-
,, té: allons, mon enfant, tu feras plaisir
,, à ton père. Elle obéit, & chanta d'u-
,, ne manière si touchante que j'étois tout
,, ému.

CHANSON.

„ Quand une jeune personne se laisse fé-
„ duire, & qu'elle reconnoît trop tard que
„ les hommes sont trompeurs, quel char-
„ me peut adoucir sa mélancolie? quelle
„ ressource lui reste-t-il pour expier sa
„ faute?

„ Sa seule ressource pour réparer son er-
„ reur, pour cacher sa honte, pour faire
„ repentir l'amant de son infidélité, &
„ pour lui déchirer le cœur, est de
„ mourir.

Comme elle finissoit ce dernier couplet
auquel une interruption que son affliction
causa dans sa voix, donnoit une douceur
particulière, la vue de l'équipage de M.
Tornbill que nous apperçûmes à quelque
distance, nous allarma tous; mais sur-tout
elle augmenta la douleur de ma fille aînée
qui, pour fuir son séducteur, rentra dans
la maison avec sa sœur. Il fut bientôt
près de nous, & s'avancant vers la place
où nous étions assis, il s'informa de ma
santé avec son air de familiarité ordinaire.
„ Monsieur, lui répondis-je, l'air
„ d'assurance que vous avez à présent ne
„ sert qu'à aggraver la basseesse de vo-
„ tre caractère, & il a été un temps
„ où j'aurois châtié votre insolence pour
„ oser ainsi paroître devant moi; mais
„ à présent l'âge a refroidi mes passions,

„ &

„ & mon caractère m'apprend à les reprendre.

„ Je vous avoue, mon cher Monsieur, reprit-il, que je suis surpris de votre réception, & que je n'entends pas ce qu'elle signifie. J'espère que vous ne pensez pas qu'il y ait eu rien de criminel dans la petite promenade que votre fille a faite avec moi dernièrement.

„ Va, m'écriai-je, tu es un misérable, un misérable coquin, & un impudent menteur; mais votre bassesse vous met à l'abri de ma colère. Cependant, Monsieur, je descends d'une famille qui n'auroit pas souffert un pareil affront. Ainsi donc, vil séducteur, pour satisfaire un instant ta passion, tu as rendu une pauvre créature malheureuse pour la vie, & tu as déshonoré une famille qui n'auroit pour bien que l'honneur.

„ Si vous êtes déterminés, vous & elle, à être malheureux, reprit-il, je ne saurais qu'y faire; mais vous pouvez encore être heureux, & quelqu'idée que vous vous soyez formée de moi, vous me trouverez toujours disposé à contribuer à votre bonheur. Nous pouvons facilement la marier à un autre, & ce qu'il y a de mieux, elle peut en outre confesser son amant; car je vous proteste que j'aurai toujours pour elle la plus parfaite considération.

Cette proposition honteuse réveilla toutes mes passions; car, quoique l'esprit puisse quelquefois supporter avec calme de grandes injures, de petites basfesses peuvent l'irriter jusqu'à la fureur. „ Fuis de „ mes yeux, reptile, m'écriai-je, & ne „ continue pas à m'insulter par ta présence. Si mon brave *George* étoit à la maison, il ne souffriroit pas cela; mais je „ suis vieux, estropié & accablé de tous „ côtés.

„ Je vois, répondit-il, que vous voullez m'obliger à vous parler plus durablement que je n'avois intention de faire; „ mais, comme je vous ai fait voir ce que vous pouviez attendre de mon amitié, il ne sera pas hors de propos de vous mettre devant les yeux quelles peuvent être pour vous les conséquences de mon ressentiment. Mon Procureur, „ auquel j'ai transporté votre dernier billet, en exige le paiement, & je ne sais comment prévenir le cours de la Justice, „ sinon en payant moi-même la somme; „ mais, comme j'ai fait dernièrement quelques dépenses pour mon mariage, je ne suis pas fort en état à présent. D'un autre côté mon Intendant parle de pour suivre pour les fermages; c'est un homme qui fait ce qui est de son devoir; car pour moi je ne me mêle jamais de ces sortes d'affaires: cependant je veux bien „ en-

„ encore vous obliger, & même je desire
„ que vous & votre fille foyez présens à
„ mon mariage avec Mademoiselle *Wil-*
„ *mot*, qui sera célébré bientôt. C'est
„ même aussi le desir de ma charmante *Ara-*
„ *bella Wilmot*, que vous ne voudrez pas,
„ je crois, refuser.

„ M. *Tornbill*, répondis-je, entendez
„ bien une fois pour toutes ce que je vais
„ vous dire. Quant à votre mariage, je
„ ne consentirai jamais que vous épou-
„ siez personne autre que ma fille, & quand
„ votre amitié pourroit m'élever jusqu'au
„ trône, ou votre inimitié me plonger
„ dans le tombeau, cependant je mépri-
„ ferois l'une & l'autre. Vous m'avez
„ trompé d'une manière horrible, irrépa-
„ rable: mon cœur se reposoit sur votre
„ honnêteté, & je n'ai trouvé en vous
„ que basseſſe. N'attendez donc plus d'a-
„ mitié de ma part. Allez, & possédez
„ ce que la fortune vous a donné: la
„ beauté, les richesses, la santé & le
„ plaisir. Allez, & laissez-moi abandon-
„ né à la misère, à la honte, à la mala-
„ die, & à l'affliction. Humilié comme
„ je suis, mon cœur soutiendra toujours
„ sa dignité, & quoique je vous pardon-
„ ne, je vous mépriserai toujours.

„ Si cela est ainsi, dit-il, comptez que
„ vous ressentirez les effets de votre in-
„ solence, & que nous verrons dans peu
„ le

„ lequel est méprisable de nous deux. A
„ ces mots , il partit brusquement . ”

Ma femme & mon fils qui étoient présens à la conversation , sembloient pénétrés d'effroi. Mes filles , quand elles virent qu'il étoit parti , vinrent pour savoir le résultat de notre conférence , & elles ne furent pas moins allarmées que les autres quand elles l'eurent appris.

Nous vîmes bientôt que ce n'étoit pas en vain qu'il avoit menacé ; car dès le lendemain même , son homme d'affaires vint pour me demander mes fermages , que la suite d'accidens que j'ai cidevant rapportés , me mettoit hors d'état de payer. La conséquence de mon impuissance de faire , fut que le soir mes bestiaux furent faisis , & le lendemain vendus pour la moitié de leur valeur. Alors ma femme & mes enfans me conjurerent d'accepter toutes sortes de propositions , plutôt que de nous exposer à une ruine certaine. Ils me supplierent même de recevoir encore une fois les visites de M. Tornbill , & employèrent toute leur petite éloquence pour me peindre les extrémités que j'allois souffrir ; l'horreur d'une prison dans une saison aussi rigoureuse , & le danger que ma santé pourroit courir par l'accident qui m'étoit arrivé du feu ; mais je demeurai inflexible.

„ Pourquoi , mes chers trésors , m'écri-
„ ai-je , pourquoi tâchez-vous ainsi de me
„ per-

„ persuader une chose qui n'est pas juste?
„ Mon devoir m'a appris à lui pardonner,
„ mais ma conscience ne me permet pas de
„ l'approuver. Voulez-vous que je pa-
„ roisse applaudir aux yeux du monde, à
„ une chose que mon cœur condamne in-
„ térieurement? Voulez-vous que je flat-
„ te honteusement un infâme séducteur,
„ & pour éviter la prison, que je me sou-
„ mette aux tourmens d'une conscience
„ bourrée? Non: jamais. S'il faut que
„ nous soyons arrachés de cette retraite,
„ soyons toujours justes, & par-tout où
„ l'on nous jettera, nous pourrons tou-
„ jours nous retirer dans un appartement
„ agréable, dans notre propre conscience,
„ & descendre dans nos cœurs avec intré-
„ pidité & avec plaisir.

Cette soirée se passa dans cette conver-
sation. Le lendemain matin, comme il a-
voit tombé beaucoup de neige la nuit,
mon fils étoit occupé à la netoyer pour
ouvrir un passage devant notre porte. Il
n'avoit pas été long-temps à l'ouvrage,
qu'il rentra en courant, tout pâle, pour
nous dire que deux hommes, qu'il con-
noissoit pour des Officiers de justice, ve-
noient du côté de la maison.

Ils entrerent justement comme il parloit,
& s'approchant du lit où j'étois couché, a-
près m'avoir d'abord rendu compte de leur
état & de l'affaire qui les amenoit, ils me

firent leur prisonnier, m'ordonnant de me préparer à les suivre à la prison du Comté qui étoit à onze milles de distance.

„ Mes amis, leur dis-je, vous êtes venus par un temps bien rude pour me prendre & me mener en prison; & ce qu'il y a encore de plus malheureux, c'est que j'ai un bras qui a été brûlé dernièrement considérablement, dont la douleur me cause une fièvre lente, que je manque d'habits pour me couvrir, & que je suis trop vieux & trop foible à présent pour pouvoir marcher loin dans une neige si épaisse; mais s'il faut que cela soit, j'essayerai à vous obéir. ”

Je me tournai ensuite du côté de ma femme & de mes enfans, & je leur dis de ramasser le peu d'effets qui nous restoient, & de se préparer à quitter la maison. Je les priai de se dépêcher, & chargeai mon fils de secourir sa sœur aînée, à qui le reproche de sa conscience, (se regardant comme la cause de tous ces malheurs,) avoit fait perdre connoissance. J'encourageai ma femme qui, pâle & tremblante, serroit dans ses bras nos petits effrayés qui se colloient contre son sein en silence, n'osant pas regarder les étrangers. En même temps, ma fille cadette préparoit les choses pour le départ, & comme je lui répétrois plusieurs fois de se hâter, dans une heure de temps nous fûmes prêts à partir.

CHA.

CHAPITRE VI.

Il n'y a point de situation, si misérable qu'elle paroisse, qui ne présente quelque consolation.

Nous nous mêmes en devoir de quitter notre paisible voisinage, & nous marchions lentement. Ma fille aînée étant affoiblie par une fièvre lente qui, depuis quelques jours commençoit à miner sa constitution, un des Officiers, qui avoit un cheval, eut la complaisance de la prendre derrière lui; car ces gens-là même ne peuvent pas toujours se dépouiller des sentiments d'humanité. Mon fils menoit un des petits par la main, ma femme l'autre, & moi je m'appuyois sur ma cadette qui versoit des pleurs, non pas sur ses maux, mais sur les miens.

Nous étions à deux milles de ma maison quand nous vîmes une troupe d'environ cinquante de mes plus pauvres Paroissiens, qui courroient après nous en pouillant de grands cris. Ils faisaient aussi-tôt, avec des imprécations horribles, les deux Officiers de Justice, jurant qu'ils ne souffriroient jamais qu'on emmenât leur Curé en prison, tant qu'il leur resteroit une goutte de

de sang dans les veines ; qu'ils le défendroient jusqu'à la mort , & ils alloient les maltrai ter. Les conséquences auroient pu devenir fatales , si je n'eusse sur le champ interposé mon autorité , & retiré avec bien de la peine les Officiers des mains de cette multitude furieuse. Mes enfans , qui regardoient ma délivrance comme certaine , paroissoient être transporté de joie , & avoient peine à en retenir les expressions ; mais ils furent bientôt détrompés quand ils m'entendirent adresser ces paroles à ces pauvres bonnes gens , qui étoient venus , à ce qu'ils imaginoient , pour me rendre service.

„ Quoi , mes amis , leur criai - je , est -
„ ce ainsi que vous m'aimiez ? Est - ce ain -
„ si que vous pratiquez les instructions que
„ je vous ai données en chaire. Résister
„ ainsi à la Justice , est vous ruiner vous
„ & moi. Quel est votre chef ? montrez -
„ moi celui qui vous a ainsi séduits. Aus -
„ si sur comme il vit , il éprouvera mon
„ ressentiment. Hélas , mon cher trou -
„ peau aveuglé , retournez à vos obliga -
„ tions envers Dieu , envers votre pays
„ & envers moi. Je vous reverrai peut -
„ être un jour plus à mon aise que je ne
„ suis à présent , & en état de vous ren -
„ dre la vie plus heureuse ; mais au moins
„ que j'aie la consolation , quand je vous
„ parquerai pour l'immortalité , qu'aucune
„ de mes brebis ne me manque. Ils

Ils semblerent alors tous repentis, & fondant en larmes, ils vinrent l'un après l'autre me dire adieu. Je leur serrai à chacun tendrement la main, & leur donnant ma bénédiction, je continuai mon chemin sans trouver d'autre interruption. Nous arrivâmes quelques heures avant la nuit à la ville capitale du Comté, ou plutôt au village; car il n'étoit composé que de quelques méchantes maisons, ayant perdu toute son ancienne opulence, & ne conservant d'autres marques de sa supériorité que sa prison.

En y entrant, nous descendîmes à une hôtellerie où nous prîmes les rafraîchissemens que nous pûmes nous procurer, & où je soupai avec ma famille, avec ma bonne humeur ordinaire. Quand je les vis tous pourvus convenablement pour la nuit, je suivis les Officiers du Shériff à la prison: c'étoit un bâtiment qui avoit été autrefois construit pour des usages militaires. Il consistoit en une vaste chambre, munie de fortes grilles, pavée de pierres, qui étoit commune aux prisonniers pour crimes & pour dettes à certaines heures du jour. Outre cela, chaque prisonnier avoit une chambre particulière, où on l'enfermoit pendant la nuit.

Je m'attendois en y entrant à ne trouver que des gémissemens & les différens cris de la misère; mais c'étoit tout le contrai-
- II. Part. E re.

re. Les prisonniers sembloient tous s'occuper d'une feule chose; d'étouffer toutes réflexions dans la joie & dans les clamours. On m'avoit instruit de la bienvenue qu'il falloit payer dans ces occasions. J'y satisfis aussi-tôt qu'on me la demanda, quoique le peu d'argent que j'avois fût bien près de sa fin. Ce que je donnai fut aussitôt employé à envoyer chercher des liqueurs, & la prison fut bientôt remplie de ris, de cris & de juremens.

„ Comment , me dis - je à moi - même , „ me , des hommes si méchans seront - ils „ joyeux , & moi je serai triste ? Je n'ai „ de commun avec eux que l'emprisonne- „ ment , & je crois avoir plus de raison „ qu'eux pour être content.

Je tâchois pendant ces réflexions de m'égayer , mais la gaieté ne fut jamais produite par effort; car tout effort est par lui-même pénible. Comme j'étois donc assis d'un air pensif dans un coin de la prison , un de mes compagnons d'infortune monta , & s'assleyant auprès de moi , entra en conversation. C'a toujours été mon usage de ne jamais éviter la conversation de qui que ce soit qui a semblé désirer la mienne; car , s'il se trouvoit un honnête homme , je pouvois profiter par son entretien; si c'étoit un méchant , il pouvoit profiter par le mien. Je trouvai que celui-ci étoit un homme qui avoit des connoissances , & un bon sens

sens naturel, quoiqu'il n'eût point de lettres, mais il avoit une parfaite connoissance du monde, comme on l'appelle, ou pluôt de la nature humaine du mauvais côté. Il me demanda si j'avois pris soin de me pourvoir d'un lit, ce qui étoit une circonstance à laquelle je n'avois point du tout pensé.

„ Cela est malheureux, me dit-il, car „ on ne vous fournit ici autre chose que „ de la paille, & votre chambre est gran- „ de & froide: cependant, comme vous „ me paroissez quelqu'un comme il faut, „ & que je l'ai été moi-même dans mon „ temps, une partie de mes couvertures est „ à votre service de tout mon cœur.

Je le remerciai, en lui témoignant ma surprise, de trouver tant d'humanité dans une prison au milieu de la misère: „ ajouta-t-il, pour lui faire voir que j'étois fa- „ vant, que l'ancien Sage de la Grece „ sembloit bien connoître la valeur de la „ compagnie dans l'affliction, quand il a- „ voit dit: *Ton coſmon aire, eidos ton etai-* „ *ron*; & en effet, continuai-je, qu'est ce „ que l'Univers, s'il ne vous donne pas de „ société?

„ Vous parlez de l'Univers, dit mon „ compagnon de prison, *le monde est dans* „ *son déclin*, & cependant la Cosmogonie ou „ la création du monde a embarrassé les Phi- „ losophes de tous les siècles. Quelle foule

„ d'opinions bizarres n'ont-ils pas adoptés sur
„ la création du monde ? *Sanchoniaton*, *Ma-*
„ *nethon*, *Beroe* & *Ocellus Lucanus*, ont
„ tous tenté en vain de l'expliquer. Le der-
„ nier emploie ces expressions : *Anarchon ara-*
„ *Kai ateletaion topa*, ce qui signifie : je
„ vous demande pardon, Monsieur, m'é-
„ criai-je, de vous interrompre en si beau
„ champ ; mais je crois avoir déjà entendu
„ tout cela. N'ai-je pas eu le plaisir de
„ vous voir une fois à la foire de Wel-
„ bridge, & votre nom n'est-il pas *Ephraïm*
„ *Jenkinson*. Toute sa réponse à ma que-
„ stion fut un soupir. Vous devez vous
„ rappeller, lui dis-je, un Docteur Prime-
„ rose, de qui vous avez acheté un che-
„ val.

Il me reconnut alors tout - à - coup ; car
l'obscurité de la place & l'approche de la
nuit l'avoient empêché de reconnoître mes
traits d'abord. „ Oui, Monsieur, reprit
„ M. *Jenkinson*, je vous remets parfaite-
„ tement bien. J'ai acheté de vous un
„ cheval que j'ai oublié de vous payer.
„ Votre voisin *Flamborough* est le seul ac-
„ cusateur que je craigne aux sessions pro-
„ chaines ; car il est dans l'intention de
„ me poursuivre comme faux - monnoyeur.
„ Je suis sincèrement fâché, Monsieur,
„ de vous avoir trompé ainsi que d'au-
„ tres ; car vous voyez, continua-t-il,
„ en me montrant ses fers, ce que j'y ai
„ gagné.

„ Eh,

„ Eh bien, Monsieur, lui répondis-je!
„ la bonté que vous avez eu de m'offrir
„ vos services, quand vous n'aviez pas
„ de retour à espérer, sera reconnue par
„ les efforts que je ferai pour engager M.
„ *Flamborough* à adoucir ou à retirer son
„ accusation, & j'enverrai mon fils lui
„ parler à ce sujet à la première occasion.
„ Je ne doute pas qu'il ne m'accorde ce
„ que je lui demanderai, & quant à moi,
„ vous n'avez aucune inquiétude à avoir
„ de mon accusation.

„ Cela étant, reprit-il, toute la recon-
„ noissance que je suis en état de vous té-
„ moigner, vous pouvez l'attendre de moi.
„ Je vous donnerai plus de la moitié de
„ mes couvertures pour cette nuit, &
„ j'aurai soin de me montrer votre ami
„ dans la prison où je suis considéré.

Je le remerciai, & je ne pus m'empêcher
de lui témoigner ma surprise de lui voir à
présent un air si jeune, pendant que lors-
que je l'avois vu auparavant, il paroifsoit
au moins avoir soixante ans. „ Monsieur,
„ me répondit-il, vous connoissez peu
„ le monde. J'avois alors une fausse che-
„ velure, & j'avois appris l'art de con-
„ trefaire les âges depuis dix-sept ans jus-
„ qu'à soixante. Ah! Monsieur, si j'avois
„ employé à apprendre un commerce la
„ moitié de la peine j'ai prise pour appren-
„ dre à être un coquin, je pourrois être

„ bien riche aujourd'hui; mais, quoiqu'un
„ coquin, je puis encore vous être utile,
„ & peut-être d'une manière dont vous
„ vous y attendez le moins.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée des domestiques du Geolier, qui venoient pour faire la revue des prisonniers, & pour les renfermer pour la nuit. Un d'eux, avec une botte de paille sous son bras pour mon lit, me mena par un passage long & étroit dans une chambre pavée comme la chambre commune, où je fis mon lit dans un coin avec ma paille & les couvertures que M. Jenkinson m'avoit données. Cela fait, mon conducteur, qui étoit assez honnête, me souhaita le bonsoir. Après avoir fait ma méditation ordinaire, & avoir remercié l'Etre suprême qui me châtooit, je me couchai & dormis du sommeil le plus tranquille jusqu'au lendemain.

CHAPITRE VII.

Réforme dans la prison. Les Loix, pour être complètes, devroient récompenser aussi bien que punir.

Le lendemain matin, je fus éveillé de bonne heure par ma famille qui fendoit

doit en pleurs autour de mon lit. Je les réprimandai doucement de leur affliction, les assurant que je n'avois jamais dormi plus tranquillement. Je m'informai ensuite de ma fille aînée que je ne voyois pas avec eux. Ils m'apprirent que le trouble & la fatigue de la veille avoient augmenté sa fièvre, & qu'on avoit jugé à propos de laisser à la maison. Mon premier soin fut ensuite d'envoyer mon fils chercher une chambre ou deux pour loger ma famille, aussi près de la prison qu'il pourroit les trouver. Il y alla, mais il ne put trouver qu'une chambre qu'on louoit bon marché pour loger sa mère & ses sœurs, & le Geolier eut l'humanité de consentir que lui & ses deux frères couchassent dans la prison avec moi. On leur fit donc un lit dans le coin de ma chambre. Je voulois cependant savoir auparavant si mes petits enfans n'auroient pas de répugnance à coucher dans un endroit qui avoit paru les effrayer en y entrant.

„ Eh bien, mes enfans, leur dis-je!
„ comment trouvez-vous votre lit ? Je
„ pense que vous n'aurez pas peur de cou-
„ cher dans cette chambre, quelqu'ob-
„ scure qu'elle paroisse.

„ Non, papa, dit *Dick*, je n'ai point peur
„ de coucher par-tout où vous êtes.

„ Et moi, dit Bill, qui n'avoit encore
„ que quatre ans, j'aime mieux l'endroit

„ où est mon papa , que tout autre.

„ Après cela , je réglai les emplois de la famille. Ma fille fut destinée à soigner sa sœur , dont la santé déclinoit : ma femme devoit rester auprès de moi , & mes petits me lire : „ & pour vous , mon fils , con-
 „ tinuai-je , c'est le travail de vos mains
 „ qui doit nous soutenir tous. Votre
 „ salaire , comme journalier , sera suffi-
 „ sant avec de la frugalité pour nous pro-
 „ curer le nécessaire. Vous avez actuel-
 „ lement 16 ans , vous avez de la force ,
 „ & le Ciel a eu ses vues en vous la don-
 „ nant : son intention a été qu'elle vous
 „ servit à sauver de la famine vos père &
 „ mère & votre famille malheureuse. Pré-
 „ parez-vous donc cet après-midi à cher-
 „ cher de l'ouvrage pour demain , & ap-
 „ portez-nous chaque soir l'argent que vous
 „ aurez gagné dans la journée.

„ Après avoir ainsi tout réglé , je descen-
 „ dis dans la chambre commune de la prison ,
 „ où il y avoit plus d'air que dans la mien-
 „ ne ; mais je n'y fus pas long-temps , que
 „ les imprécations , les obscénités & les bla-
 „ sphémes que j'entendois de tout côté me
 „ chassèrent à mon réduit. Là , je méditai
 „ quelque temps sur l'étrange aveuglement
 „ de ces misérables qui , voyant tout le
 „ monde armé contr' eux pour leur perte ,
 „ travailloient à se faire un ennemi redou-
 „ table dans l'éternité.

Leur

Leur insensibilité excita ma compassion, & effaça pour un temps de mon esprit ma propre misère. Il me parut même qu'il étoit du devoir de mon état de les retirer de leur folie. Je me déterminai donc à retourner encore une fois, & en dépit de leurs mépris, de leur donner mes avis & de les vaincre par ma persévérance. Me mêlant dont de nouveau avec eux, je fis part de mon dessein à M. Jenkinson qui en rit, mais qui le communiqua aux prisonniers. La proposition fut reçue avec beaucoup de joie, parce qu'elle promettoit une nouvelle matière à amusement à des gens qui n'avoient d'autre ressource, pour être gais, que celle qu'ils pouvoient tirer du ridicule & de la débauche.

Je leur lus donc une partie de l'Office d'une voix haute, mais sans affectation, & je trouvai que cela mettoit mon auditoire en belle humeur. Des propos obscènes dits à l'oreille, des gémissements d'une contrition burlesque, des mouvements d'yeux ridicules & une toux affectée les faisoient rire de tout leur cœur. Je continuai cependant à lire avec ma gravité ordinaire, convaincu que ce que je faisois pouvoit en convertir quelques-uns; mais qu'il ne pouvoit point être souillé par le mépris des autres.

Après avoir lu les prières, je commençai une exhortation où je m'étois proposé de

E 5 les

les amuser d'abord plutôt que de les réprimander. Je commençai par leur faire remarquer qu'il n'y avoit que la vue de leur utilité qui pût m'engager à la démarche que je faisois ; que j'étois leur compagnon de captivité , & que mes sermons ne me rapportoient rien à présent. J'étois fâché , leur dis-je , de les voir si impies , parce qu'ils ne gagnoient rien à l'être , & qu'ils pouvoient par-là perdre beaucoup.

„ Car , soyez sûrs mes amis , car vous êtes „ mes amis , quoique le monde rejette vo- „ tre amitié , soyez sûrs , dis-je , que quoi- „ que vous fassiez dix mille juremens dans „ un jour , cela ne met pas un sol dans vo- „ tré bourse. Que signifie donc d'appeler „ à tout moment le diable , de rechercher „ son amitié , puisque vous voyez com- „ bien il vous traite mal ? Il ne vous a „ rien donné ici , vous le voyez , que „ plein la bouche de juremens , & il vous „ laisse le ventre vuide , & sur ce que je „ fais de lui , il ne vous donnera rien de „ bon par la suite.

„ Si un homme n'en use pas bien avec „ nous , nous cherchons naturellement d'au- „ tres connaissances. Ne vaudroit-il donc „ pas bien la peine d'essayer comment vous „ vous accommoderiez avec un autre maî- „ tre qui vous fait au moins de belles pro- „ messes pour vous engager à venir à lui ? „ Sûrement , mes amis , de tous les fous , „ ce-

„ celui-là seroit le plus grand , qui , après
„ avoir volé une maison , iroit se mettre
„ sous la protection des Archers ; & ce-
„ pendant êtes-vous plus sages ? Vous re-
„ cherchez tous l'appui de celui qui vous
„ a déjà trompés , & vous vous fiez à un
„ être plus méchant qu'aucun archer. Car ,
„ ceux-ci cherchent seulement à vous at-
„ traper pour vous faire prendre ensuite ;
„ mais l'autre non-seulement vous attrape
„ & vous fait pendre ; mais ce qu'il y a
„ de pis , il ne vous lâche pas même après
„ que vous êtes pendus.

Quand j'eus fini , je reçus des compli-
mens de mon auditoire , dont quelques-uns
vinrent me prendre la main , & en me la
secouant , jurèrent que j'étois un honnête
homme , & qu'ils vouloient faire plus am-
ple connoissance avec moi. Je leur pro-
mis donc de recommencer le service le leu-
demain , & je commençai à concevoir quel-
que espérance d'introduire une réforme
dans la prison ; car j'ai toujours pensé qu'il
n'y avoit point d'homme si abandonné
dont on dût désespérer , le cœur étant tou-
jours ouvert aux traits du reproche , quand
l'archer fait ajuster & frapper l'endroit
convenable. Quand je me fus ainsi satis-
fait l'esprit , je retournai à ma chambre ,
où ma femme avoit préparé un repas fru-
gal. J'y trouvai aussi M. Jenkinson qui me
demanda la permission de joindre son dîner

au nôtre pour avoir le plaisir, comme sa politesse le lui fit appeler, de ma conversation. Il n'avoit pas encore vu ma famille; car, comme elle venoit à ma chambre par une porte qui communiquoit dans le passage étroit dont j'ai déjà parlé, elle n'étoit pas obligée de passer par la chambre commune de la prison. *Jenkinson*, à la première vue de ma fille cadette, parut donc frappé de sa beauté, qu'un air pensif contribuoit encore à relever, & mes petits n'attirèrent pas moins son attention.

„ Hélas! Docteur, me dit-il, ces en-
„ fans sont trop beaux & trop bien élevés
„ pour une demeure comme celle-ci!

„ Ah! repris-je, M. *Jenkinson*, le Ciel
„ soit loué de ce que mes enfans sont de
„ bonnes mœurs; s'ils sont vertueux,
„ qu'importe le reste.

„ Je crois, réprit-il, que cela doit vous
„ donner bien de la consolation, de voir
„ ainsi votre petite famille autour de
„ vous.

„ De la consolation, répliquai-je! Ah!
„ oui, M. *Jenkinson*, c'en est effecti-
„ vement une grande pour moi, & je ne vou-
„ drois pas pour rien au monde être séparé
„ d'eux, car il peuvent me rendre un
„ cachot un palais. Il n'y a qu'un moyen
„ dans le monde de troubler mon bon-
„ heur, c'est de leur faire quelque tort.

„ En ce cas, Monsieur, je crains bien
„ d'ê-

„ d'être coupable envers vous ; car je
„ crois voir ici (en regardant mon fils
„ Moïse) quelqu'un à qui j'ai fait tort, &
„ à qui j'en demande pardon.

Mon fils se rappella aussi-tôt sa voix
& ses traits, quoiqu'il ne l'eût vu auparavant que déguisé, & lui prenant la main,
il lui pardonna en souriant : „ cependant,
„ dit-il, je ne puis concevoir ce que vous
„ avez vu dans ma figure qui vous ait engagé à me regarder comme propre à
„ faire une dupe.

„ Mon cher Monsieur, reprit l'autre,
„ ce n'a pas été votre figure, mais vos
„ bas blancs, & le ruban noir qui nouoit
„ vos cheveux, qui m'ont engagé à m'adresser à vous ; mais que cela ne vous
„ humilie point : j'en ai trompé de plus
„ fins que vous dans mon temps, & cependant avec toutes mes finesles, les sots
„ m'ont attrapé à la fin.

„ Je crois, dit mon fils, que le récit
„ d'une vie telle que la vôtre seroit instructif & amusant.

„ Ni l'un ni l'autre, reprit M. Jenkin-Jon. Les relations qui ne décrivent que les tromperies & les vices de l'humanité retardent notre avancement dans le monde, en nous rendant trop soupçonneux dans la vie. Le Voyageur qui se défie de tous ceux qu'il rencontre, & qui retourne en arrière à la vue de tout hom-

„ me

„ me qui lui paroît un voleur, arrive ra-
„ rement à temps où il a affaire.

„ Pour moi, je pense d'après ma pro-
„ pre expérience, qu'un homme fin est
„ le plus fôt des hommes. Dès mon en-
„ fance, j'ai passé pour rusé. Je n'avois
„ que sept ans, que les femmes disoient
„ que j'étois un petit homme tout formé.
„ A quatorze ans je connoissois le mon-
„ de, je me mettois en petit maître, &
„ j'aimois les femmes. A vingt ans,
„ quoique je fusse droit dans mes actions,
„ j'avois la réputation d'être si fin, que
„ personne ne vouloit avoir affaire à moi.
„ Je fus donc obligé à la fin de devenir
„ escroc pour ma propre défense, & j'ai
„ vécu depuis, la tête pleine de projets
„ pour attraper, & le cœur plein de frayeur
„ d'être découvert.

„ J'avois coutume de tire de l'honnête
„ simplicité de votre voisin le bon homme
„ *Flamborough*, & d'une manière ou d'une
„ autre, je l'attrapois ordinairement une
„ fois l'année. Cependant, ce bon hom-
„ me simple & sans défiance, a fait son
„ chemin, & est devenu riche, pendant
„ que moi je continuois à faire des tours,
„ à finasser, & je suis resté dans la pau-
„ vreté, sans avoir la consolation de l'hon-
„ nêteté.

„ Cependant, continua-t-il, contezmoi
„ votre histoire, & ce qui vous a amené
„ ici.

„ ici. Peut-être, quoique je n'aie pas été
 „ assez habile pour éviter la prison moi-
 „ même, le serai-je assez pour en tirer
 „ mes amis.

Pour satisfaire sa curiosité, je l'instruisis de toute la suite d'accidens qui m'avoit plongé dans le malheur où je me trouvois, & de l'impuissance absolue où j'étois de m'en retirer.

Quand il eut entendu mon histoire, il réfléchit pendant quelques instans, & se frappant le front, comme s'il venoit d'imaginer quelque chose d'important, il nous quitta, en disant qu'il essayeroit ce qu'on pourroit faire.

CHAPITRE VIII.

Continuation du même sujet.

Le lendemain matin, je communiquai à ma femme & à mes enfans le plan que je méditois de réformer les prisonniers. Ils le désapprouverent beaucoup, m'objētant qu'il n'étoit ni possible, ni convenable, & ajoutant que mes efforts ne contribueroient point à leur réformation, & probablement décréditeroient ma profession.

„ Pardonnez-moi, leur dis-je; ces gens,
 „ quoi-

„ quoique déchus, sont encore des hom-
„ mes, & c'est un titre pour que je les ai-
„ me. Les bons avis rejettés, retournent
„ enrichir celui qui les a donnés, & quoi-
„ que les instructions que je leur donne
„ puissent peut-être ne les pas corriger,
„ elles me rendront certainement meilleur
„ moi-même. Si ces malheureux, mes en-
„ fans, étoient des Princes, il y auroit
„ des milliers d'hommes qui s'empresse-
„ roient à leur offrir leur ministère; mais,
„ à mon avis, une ame, quoiqu'ensevelie
„ dans un cachot, est aussi précieuse qu'u-
„ ne qui est assise sur un trône. Oui, mes
„ enfans, si je puis les réformer, je le fe-
„ rai. Peut-être tous ne me mépriseront-
„ ils pas. Peut-être pourrai je en retirer
„ un de l'abyme, & ce sera beaucoup de
„ gagné. Car y a-t-il sur la terre des dia-
„ mâns aussi précieux que l'ame d'un hom-
„ me!

En disant ces mots, je les quittai, &
descendis à la chambre commune, où je
trouva les prisonniers fort joyeux en m'at-
tendant, & chacun d'eux préparé à faire
au Docteur quelque tour de prison. Ainsi,
quand j'allai pour commencer, l'un tour-
noit ma perruque de travers, comme par
accident, & me demandoit pardon. Un
autre, à quelque distance, avoit une adres-
se particulière pour faire jaillir sa salive
d'entre ses dents, & il en inondoit mon
li-

livre. Un troisième crioit *Amen*, avec un ton si affecté, que cela divertissoit beaucoup les autres. Un quatrième avoit subtilement tiré mes lunettes de ma poche; mais il y en avoit un qui fit un tour qui réjouit beaucoup plus que les autres. Ayant observé de quelle manière j'avois placé mes livres sur la table devant moi, il en ôta fort adroitemment un, auquel il substitua un livre de plaisanteries obscènes qui étoit à lui. Cependant, je fis semblant de ne pas m'apercevoir de tout ce que pouvoit faire cette troupe d'êtres malfaisans; mais je continuai tranquillement, intimement persuadé que ce qui leur paroissoit ridicule dans mon entreprise, ne feroit rire que la première ou la seconde fois, pendant que ce qu'elle avoit de sérieux, feroit un bien durable. Mon dessein réussit, & en moins de six jours, quelques uns furent convertis, & tous furent attentifs.

Ce fut alors que je m'applaudis de ma persévérance & de mon habileté, d'avoir ainsi donné de la sensibilité à des misérables qui avoient perdu tous sentimens moraux, & je songeai alors à leur rendre des services temporels en rendant leur condition moins malheureuse. Leur temps jusques-là avoit été partagé entre la faim & les excès, des débauches crapuleuses & des repentirs cuisans. Leur unique occupation étoit de se quereller, de jouer aux cartes & de fai-

re des fouloirs de pipes. Cette dernière espèce d'occupation frivole me donna l'idée d'employer ceux qui voudroient travailler à faire des chevilles pour les Fabricans de Tabac, & pour les Cordonniers. Le bois nécessaire s'achetoit à frais communs, & quand il étoit travaillé, l'ouvrage étoit vendu par mes soins; en sorte, que chacun gagnoit quelque chose chaque jour, une bagatelle à la vérité, mais assez pour le soutenir.

Je ne m'en tins pas là; j'établis des amendes pour punir le déreglement & des récompenses pour l'industrie. Ainsi, en moins de quinze jours, je formai deux espèces de société humaine, & j'eus la satisfaction de me considérer comme un Législateur, qui avoit retiré des hommes de leur férocité primitive, & leur avoit enseigné l'amitié & l'obéissance.

Et il seroit grandement à souhaiter que le pouvoir législatif voulut ainsi diriger les loix plutôt vers la reformation que vers le châtiment, qu'il voulût bien se persuader que le moyen de déraciner les crimes, n'est pas de rendre les punitions communes, mais formidables. Au lieu de nos prisons actuelles, qui reçoivent ou qui rendent les hommes criminels, qui renferment des malheureux pour avoir commis un crime, & qui les rendent à la société, quand ils en sortent vivans, propres à commettre mil-
le

le crimes, il seroit à souhaiter que nous eussions, comme dans les autres pays de l'Europe, des lieux particuliers destinés à la pénitence & à la solitude, où les accusés pussent avoir auprès d'eux des gens qui leur inspirassent le repentir, s'ils étoient coupables, & de nouveaux efforts de vertu, s'ils étoient innocens; & c'est par ce moyen, & non par l'augmentation des châtimens que l'on peut réformer un Etat. Je ne puis même m'empêcher de révoquer en doute la validité du droit que les sociétés humaines se sont attribué de punir de mort des crimes légers. Dans les cas de meurtre, ce droit est évident; parce que c'est un droit qui dérive de celui de la défense personnelle, de priver de la vie celui qui n'a point respecté celle d'un autre. Toute la nature s'arme contre les meurtriers; il n'est pas de même de celui qui vole mon bien. La loi naturelle ne me donne pas le droit de tuer un voleur, d'autant que par cette loi, le cheval qu'il me dérobe est autant à lui qu'à moi. Si j'ai donc quelque droit, il ne peut dériver que d'un contrat fait entre nous, que celui qui privera un autre de son cheval, sera tué; mais d'abord, ce contrat est nul, parce qu'un homme n'a pas plus le droit de donner, qu'un autre de recevoir sa vie qui ne lui appartient pas. En second lieu, ce contrat est injuste; il n'y a pas de proportion,

tion, & il seroit cassé même dans une Cour ordinaire de justice, comme contenant une punition immense pour une commodité, qui n'est qu'une bagatelle, puisqu'il est incontestablement plus utile que deux hommes vivent, qu'il ne l'est qu'un autre aillé à cheval: mais un contrat, qui seroit nul entre deux hommes, l'est également entre cent mille; car de même que dix millions de cercles ne peuvent jamais faire un quarré, de même la voix d'un millard d'hommes ne peut rendre valable ce qui est essentiellement nul: c'est là le langage de la raison & de la droite nature. Les Sauvages, qui se conduisent presque par la seule loi naturelle, respectent bien davantage que nous, la vie les uns des autres. Ils ne répandent le sang que pour venger une première cruauté par la peine du Talion.

Nos ancêtres les Saxons, quelque cruels qu'ils fussent en temps de guerre, n'avoient que peu d'exécutions en temps de paix. Et dans tous les Gouvernemens naissans qui ont encore l'empreinte de la nature, il n'y a presque pas de crime qui soit puni de mort.

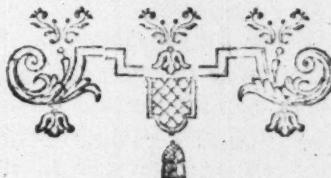
C'est parmi les citoyens d'un Etat qui rafine, que les loix pénales, qui sont entre les mains des riches, sont imposées sur les pauvres. Le Gouvernement en vieillissant, semble acquérir l'humeur chagrine &

& dure de la vieillesse; & comme si les richesses devenoient plus précieuses en proportion qu'elles augmentent, comme si nos craintes croissoient à mesure que nos trésors s'accroissent, nos possessions sont palissadées chaque jour par de nouveaux Edits, & on les entoure de gibets pour effrayer ceux qui voudroient les envahir.

Est-ce la quantité prodigieuse de loix pénales, ou la licence de notre peuple, qui fait que ce pays produit plus de condamnés dans une année que la moitié de l'Europe entière? Peut-être est-ce l'effet de tous deux; car l'une produit nécessairement l'autre: quand des loix pénales imposent sans distinction des punitions égales pour des faits que les circonstances rendent différens, le peuple, qui ne voit point de distinction dans le châtiment, s'accoutume à n'en point voir dans les crimes, & c'est cependant cette distinction qui est le rempart de la moralité des actions. Par-là, il arrive que la multitude des loix produit de nouveaux crimes, & que de nouveaux crimes exigent de nouvelles loix.

Il feroit donc à souhaiter que l'autorité, au lieu d'inventer de nouvelles loix pour punir les crimes, au lieu de ferrer les liens de la société, jusqu'à produire des mouvements convulsifs qui les rompent, au lieu de faire mourir les coupables comme inutiles, avant que d'avoir éprouvé de quelle

utilité ils peuvent être, au lieu de changer la correction en vengeance, il seroit, dis-je, à souhaiter que l'autorité essayât de mettre en usage des moyens de prévenir les crimes, & de faire des loix qui protégeraient le peuple plutôt que de le tyraniser. Nous verrions alors que ces créatures, dont l'âme semble des scories, n'avoient besoin que d'être affinées : nous verrions que ces malheureux que nous condamnons à présent à de longs & cruels supplices, de peur que le luxe ne souffre un moment de douleur, pouvoient, s'ils étoient traités convenablement, servir à fortifier l'Etat dans des temps de danger ; que comme leurs visages sont semblables aux nôtres, leurs cœurs ressemblent aussi aux nôtres ; qu'il y a peu de cœurs assez corrompus pour que la persévérance ne puisse pas les corriger ; qu'un homme peut voir son dernier crime sans souffrir la mort pour l'avoir commis, & qu'il faudroit peu de sang pour cimenter notre sûreté.



CHA-

CHAPITRE IX.

Le bonheur & la misère sont plutôt l'effet de la prudence que de la vertu dans cette vie ; les biens & les maux temporels étant regardés en eux-mêmes par le Ciel comme de pures bagatelles qui ne méritent pas qu'il se mêle de leur distribution.

Il y avoit déjà plus de quinze jours que j'étois dans la prison, sans que ma chère *Olivia* vint me rendre visite, & j'avois une grande envie de la voir. Ayant fait part à ma femme de mon désir, le lendemain matin, la pauvre fille entra dans ma chambre appuyée sur le bras de sa sœur. Le changement que je remarquai en elle me frappa : les graces qui brilloient auparavant dans sa personne étoient effacées ; la main de la mort sembloit avoir défiguré ses traits pour m'allarmer : ses tempes étoient creusées, son front tendu, & une fatale pâleur étoit répandue sur ses joues.

„ Je suis charmé de te voir, ma chère, „ m'écriai-je, mais pourquoi cet abbatement ? J'espère que tu as trop d'amitié pour moi pour laisser mener par le

„ chagrin une vie que je prisé à l'égal de
„ la mienne. Prends courage, ma fille,
„ & nous pourrons encore voir des jours
„ heureux.

„ Vous avez toujours été bon envers
„ moi, reprit-elle, mon cher père, & ce
„ qui augmente ma peine, c'est de voir
„ que je ne pourrai jamais partager ce bon-
„ heur que vous me promettez. Je crains
„ que le bonheur ne soit plus fait pour
„ moi ici bas, & j'aspire à me voir sortie
„ d'un lieu où je n'ai trouvé que des mal-
„ heurs. Je désirerois, mon cher papa,
„ que vous voulussiez faire une soumission
„ à M. Tornbill ; vous pourriez par là
„ l'appaiser, & ce seroit une consolation
„ pour moi en mourant de vous voir libre.

„ Jamais, repris-je, ma fille, jamais
„ rien ne pourra m'amener à reconnoître
„ ma fille pour une prostituée; car, quoi-
„ que le monde puisse regarder ta faute
„ avec mépris, moi je ne la regarde que
„ comme une marque de ta crédulité, &
„ non de la corruption de ton cœur. Ma
„ chère, je ne suis point du tout malheu-
„ reux dans cet endroit, quelqu'affreux
„ qu'il puisse paroître, & fois sûre que
„ tant que j'aurai le bonheur de te possé-
„ der, il n'aura jamais mon consentement
„ pour te rendre plus malheureuse: je ne
„ permettrai pas qu'il en épouse une autre.
„ Après que ma fille fut sortie, mon com-
„ pa-

pagnon de prison, qui avoit été présent à notre conversation, me fit des représentations assez sensées sur mon opinion à refuser une soumission qui pouvoit me procurer ma liberté; il m'observa que le reste de ma famille ne devoit point être sacrifié à un seul enfant, à celle sur-tout qui étoit la seule qui m'eût donné des sujets de mécontentement. „ En outre, ajouta-t-il, je ne fais s'il est juste de s'opposer „ ainsi à l'union de l'homme & de la femme, comme vous faites à présent; en „ refusant votre consentement à une union „ que vous ne pouvez empêcher, mais „ que vous pouvez rendre malheureuse.

„ Monsieur, lui répondis-je, vous ne „ connoissez pas l'homme que nous oppri- „ me. Je suis très-convaincu que toutes „ les soumissions que je pourrois lui faire „ ne me procureroient pas seulement une „ heure de liberté. On m'a dit que dans „ cette même chambre où je suis, un de „ ses débiteurs qu'il détenoit, est mort de „ besoin l'année dernière; mais, quand „ ma soumission & mon consentement à son „ mariage pourroient me faire sortir d'ici, „ & me loger dans le plus beau de ses app- „ partemens, il n'auroit ni l'un ni l'autre, „ parce que quelque chose semble me dire „ que ce seroit approuver un adultère. „ Tant que ma fille vivra, il ne pourra „ contracter aucun mariage valable à mes

F 5 „ yeux.

„ yeux. Si elle n'étoit plus au monde, je
„ serois à la vérité le plus vil des hommes,
„ si par ressentiment je tâchois de séparer
„ ceux qui désirent s'unir. Quelque mal-
„ honnête-homme qu'il soit, je désirerois
„ alors qu'il se mariât, pour prévenir les
„ suites de sa débauche future; mais au-
„ jourd'hui ne serois-je pas le plus cruel
„ des pères de signer un contrat qui met-
„ troit ma fille au tombeau, uniquement
„ pour sortir moi-même de prison, &
„ pour m'éviter ainsi une angoisse, d'en
„ causer à mon enfant mille plus cruelles?

Il convint de la justice de ma réponse
mais il ne put s'empêcher de m'observer
que la vie de ma fille paroissoit trop près
de sa fin, pour que j'eusse encore long-temps
à rester dans la prison. „ Cependant, con-
„ tinua-t-il, quoique vous refusiez de faire
„ des soumissions au neveu, j'espère que
„ vous n'aurez point de répugnance à expo-
„ ser votre cas à l'oncle, qui passa pour
„ le plus honnête-homme & le plus ju-
„ ste du Royaume. Je voudrois que vous
„ lui envoyassiez par la poste, une lettre
„ qui lui donnât avis des mauvais traite-
„ mens que son neveu vous fait effuyer,
„ & je gagerois ma vie que vous aurez de
„ lui une réponse dans trois jours. " Je le
remerciai de l'idée qu'il me donnoit, & je
me mis à l'instant en devoir d'écrire; mais
malheureusement, je n'avois pas de pa-
pier,

pier, parce que tout notre argent avoit été employé le matin en provisions : il m'en fournit obligeamment.

Les trois jours suivans, je fus dans un état d'inquiétude, de savoir comment ma lettre seroit reçue ; mais dans cet intervalle, ma femme me sollicitoit fréquemment de me soumettre à toutes sortes de conditions, plutôt que de demeurer où j'étois, & à chaque moment, on m'apprenoit que la santé de ma fille déclinoit : le troisième & le quatrième jour arriverent sans que je reçusse de réponse à ma lettre. Il n'y avoit pas d'apparence que les plaintes d'un étranger contre un neveu bien aimé pussent réussir, ainsi mon espérance s'évanouit bientôt comme les autres. La force d'esprit ne m'abandonnoit cependant pas, quoique la captivité & le mauvais air commençassent à altérer considérablement ma santé, & que mon bras empirât ; mais mes enfans étoient autour de moi, & pendant que j'étois couché sur ma paille me lisoient tour à tour, ou écoutoient mes instructions & pleuroient ; mais la santé de ma fille s'affoiblissoit plus vite que la mienne. Chaque nouvelle que je recevois d'elle augmentoit mes craintes & ma tristesse. Le cinquième jour après que j'eus écrit à Sir *William Tornbill*, je fus allarmé par la nouvelle qu'elle avoit perdu la parole. Ce fut alors que la prison me devint

vint douloureuse. Mon ame desiroit de s'échapper pour être auprès du lit de ma fille, pour la consoler, la fortifier, pour recevoir ses dernières paroles & lui enseigner le chemin du Ciel. On vint me dire ensuite qu'elle étoit expirante, & cependant j'étois privé de la foible consolation de pleurer sur elle. Mon compagnon de prison vint ensuite m'apporter la dernière nouvelle, en m'exhortant à la patience : elle étoit morte. Le lendemain matin, il revint, & il me trouva avec mes deux petits, qui faisoient alors ma seule compagnie, & qui employoient tous leurs efforts innocents pour me consoler. Ils me conjuroient de lire à présent pour moi-même & de ne pas pleurer, parce que j'étois trop vieux pour pleurer. „ Ma sœur, s'écria l'aîné, n'est-elle pas un ange à présent, mon papa ? Pourquoi donc vous affligez-vous pour elle ! Je voudrois être un ange aussi pour être dehors de ce vilain endroit, pourvu que mon papa fût avec moi. Oui, ajouta le plus jeune, le Ciel où est ma sœur est un plus bel endroit que celui-ci. Il n'y a là que de bonnes gens, & les gens d'ici sont bien méchants. ”

M. Jenkinsoñ interrompit leur babil innocent, en m'observant qu'à présent que ma fille n'étoit plus, je devois penser sérieusement au reste de ma famille, & essayer

fayer de sauver ma propre vie, qui dépériffoit chaque jour par le besoin & par le mauvais air. Il ajouta qu'il étoit de mon devoir de sacrifier à présent tout orgueil & tout ressentiement au bien de ceux qui avoient besoin de moi pour les soutenir, & que j'étois actuellement obligé par rang & par justice d'essayer de me réconcilier avec mon Seigneur.

„ Dieu soit loué, répondis-je, je n'ai „ à présent ni orgueil, ni ressentiement. Je „ me détesterois moi-même si je croyois „ qu'il y eût ou vengeance ou orgueil ca- „ chés dans mon cœur. Au contraire, „ comme mon oppresseur a été autrefois „ mon Paroissien, j'espère le présenter un „ jour avec une ame sans tache au Tribu- „ nal éternel. Non, Monsieur, je n'ai „ point de ressentiement à présent, & quoi- „ qu'il m'ait ôté ce que j'estimois plus que „ tous ses trésors, quoi qu'il m'ait déchiré „ le cœur; car je suis malade à mourir, „ bien malade, mon camarade: cependant, „ tous ses torts ne m'inspireront jamais de „ désirs de vengeance. Je consens actuel- „ lement à approuver son mariage; & si „ cette soumission peut lui faire plaisir, „ faites-lui savoir que si je l'ai offendé, je „ lui en demande pardon." M. *Jenkinson* „ prit une plume & de l'encre, & écrivit ma „ soumission presque dans les mêmes termes „ que j'avois employés, & je la signai. J'en- „ voyai

voyai mon fils porter la lettre à M. *Tornbill* qui étoit alors à son château. Il y alla, & au bout d'environ six heures, il revint rapporter une réponse verbale. Il avoit eu de la peine, à ce qu'il nous dit, à pouvoir parler au Seigneur, parce que les domestiques étoient insolents & soupçonneux; mais il l'avoit vu par hasard, comme il sortoit pour quelques affaires concernant son mariage qui devoit se faire dans trois jours. Il continua, en nous disant qu'il s'étoit approché de la manière la plus soumise, & qu'il avoit donné la lettre; que M. *Tornbill*, après l'avoir lue, lui avoit fait réponse que la soumission venoit à présent trop tard, & étoit inutile; qu'il avoit appris que je m'étois adressé à son oncle, mais que ma lettre avoit été honorée du mépris qu'elle méritoit: qu'au reste, toutes les propositions qu'on auroit à faire par la suite devoient être adressées à son Procureur, & non pas à lui. Il observa néanmoins que, comme il avoit très-bonne opinion de la prudence des deux jeunes Demoiselles, leur intercession lui auroit été plus agréable.

„ Eh bien, Monsieur, dis-je à mon compagnon, vous voyez à présent le caractère de l'homme qui nous opprime; il peut être tout à la fois plaisant & cruel: mais qu'il fasse ce qu'il lui plaira; „ je ferai bientôt libre en dépit de tous „ ses

„ fes verroux pour me renfermer. J'avance vers ce jour qui me paroît plus brillant à mesure que j'en approche. Cette attente soulage mes afflictions, & quoique je laisse après moi une famille orpheline & sans secours, cependant, ils ne seront pas entièrement abandonnés : Il se trouvera peut-être quelqu'ami qui les assistera pour l'amour de leur pauvre père, & quelqu'autre qui les secourera charitalement pour l'amour de leur père céleste. ”

Justement comme je parlois, ma femme, que je n'avois pas encore vue ce jour-là, entra avec l'air de la consternation, & faisant des efforts pour parler sans le pouvoir. „ Pourquoi, mon amour, m'écriai-je, pourquoi veux-tu ajouter à mon affliction par la tienne? Oui, quoique notre maître cruel ne veuille point se laisser flétrir à nos soumissions ; quoiqu'il m'ait condamné à périr dans ce séjour de la misère, & quoique nous ayons perdu un enfant bien aimé, tu trouveras encore de la consolation dans nos autres enfans, quand je ne ferai plus. Nous avons effectivement perdu, reprit-elle, un enfant bien aimé. Ma *Sophie*, ma chère *Sophie* est perdue, arrachée de nous, enlevée par des scélérats.

„ Comment, Madame, s'écria mon compagnon de prison, Miss *Sophie* enlevée

„ vée par des scélérats! Cela ne peut pas
„ être, sûrement.

Elle ne put répondre que par un regard fixe & un torrent de larmes; mais la femme d'un des prisonniers qui étoit présente, & qui étoit entrée avec elle, nous fit un récit plus détaillé. Elle nous dit que ma femme, ma fille & elle, faisant un tour de promenade sur le grand chemin, un peu au-delà du village, une chaise de poste à quatre chevaux vint droit à eux, & s'arrêta à l'instant, après quoi un homme bien mis, mais qui n'étoit pas M. Tornbill, étoit descendu de la chaise, avoit saisi ma fille par le milieu du corps, & l'ayant fait entrer de force dans la chaise, avoit ordonné au postillon de marcher, ensorte qu'ils avoient été hors de vue en un moment.

„ A présent, m'écriai-je, la somme de
„ ma misère est complète. Rien ne peut
„ plus ajouter au malheur de ma situation.
„ Quoi! pas une de resté. Ne m'en avoir
„ pas laissé une! le monstre! l'enfant que
„ je chérisssois le plus! Elle avoit la beau-
„ té d'un ange; & presque la sagesse d'un
„ ange..... Mais, soutenez cette femme;
„ ne la laissé pas tomber.... Ne m'en a-
„ voir pas laissé une! Hélas, mon a-
„ mi, dit ma femme, vous paroissez avoir
„ plus besoin de consolation que moi. Nos
„ malheurs sont grands, mais je les sup-
„ por-

„ porterois, & même de plus grands, si
„ je vous voyojs à votre aise. Ils peu-
„ vent m'ôter mes enfans, & tout ce que
„ je posséde au monde, pourvu qu'ils vous
„ laissent à moi.

Mon fils tâchoit de modérer notre douleur. Il nous priaît de prendre de la consolation, en nous disant qu'il espéroit que nous aurions encore occasion de nous réjouir. „ Mon enfant, m'écriai-je, par-
„ cours des yeux l'Univers, & vois si je
„ puis encore espérer quelque consolation.
„ Non luit-il un seul rayon d'espérance!
„ La seule qui nous reste, n'est-elle pas
„ au delà du tombeau? ” Mon cher père, reprit-il, j'espère qu'il y a encore quelque chose qui pourra vous donner un intervalle de consolation: car j'ai une let-
tre de mon frère Georges..... Que dis-tu, mon fils, de ton frère? fait-il notre misère. J'espère, mon enfant, qu'il est exempt des malheurs que le reste de sa famille éprouve..... Oui, mon père, répondit-il, il est parfaitement gai, joyeux & heureux. Sa lettre ne contient que de bonnes nou-
velles; il est le favori de son Colonel, qui lui a promis de lui faire avoir la première Lieutenance qui viendroit à vaquer.

„ Et es-tu sûr de tout ce que tu dis,
„ reprit ma femme? Et-tu sûr qu'il ne
„ soit point arrivé de mal à mon en-
„ fant? Rien du tout certainement,
II. Part. G , „ ré-

„ répondit mon fils, vous allez voir sa
„ lettre qui vous fera le plus grand plaisir ;
„ & si quelque chose peut vous consoler, je suis sûr qu'elle le fera.... Mais,
„ es-tu sûr, répéta-t-elle encore, que
„ cette lettre vienne de lui, & qu'il soit
„ réellement aussi heureux que tu dis ?

„ Oui, Madame, répondit-il, elle est
„ certainement de lui, & il sera un jour
„ l'honneur & le soutien de la famille....
„ Je remercie donc la Providence, s'écria-
„ t-elle, de ce que la dernière lettre que
„ je lui ai écrite ne lui est pas parvenue ;
„ Oui, mon cher, continua-t-elle, en se
„ tournant vers moi, je vous avouerai à
„ présent que, quoique le Ciel nous traite
„ avec rigueur à d'autres égards, il nous
„ a été favorable dans cette occasion-ci.
„ Dans la dernière lettre que j'ai écrite à
„ mon fils, & que j'ai écrite dans l'amer-
„ tume de mon cœur, j'ai exigé de lui,
„ sur le respect qu'il me doit, & sur son
„ honneur, de faire rendre justice à son
„ père & à sa sœur, & de nous venger :
„ mais grâces à celui qui dirige tout, la
„ lettre n'a pas été rendue, & je suis tran-
„ quille.... Femme, m'écriai-je, vous
„ avez fait-là une très-mauvaise action,
„ & dans un autre temps, mes reproches
„ auroient été plus sévères. Oh ! à quel
„ terrible précipice vous êtes - vous livrée ?
„ Il vous auroit ensevelie, vous & votre
„ fils,

„ fils, dans une ruine éternelle. Il faut
„ reconnoître que la Providence nous a
„ été plus favorable que nous ne l'avions
„ mérité. Elle a réservé ce fils pour être
„ le père & le protecteur de mes enfans
„ quand je ne serai plus.... Que j'ai été
„ injuste de me plaindre de ce que j'étois
„ privé de toute consolation, quand j'ap-
„ prends qu'il est heureux, & qu'il igno-
„ re nos afflictions, qu'il me reste encore
„ ce fils pour soutenir sa mère dans son
„ veuvage, & pour protéger ses frères
„ & ses sœurs! Mais je n'y pense pas de
„ dire ses sœurs; il n'en a plus à présent;
„ elles sont toutes perdues, elles m'ont
„ toutes été enlevées, & je suis ruiné....
„ Mon père, dit mon fils en m'interrom-
„ pant, permettez-moi de vous lire sa
„ lettre; je fais qu'elle vous fera plaisir.
„ Je lui en donnai la permission, & il lut
„ la lettre qui suit:

„MON TRE'S-HONORE' PE'RE,

„ Je détourne pour quelques instans ma
„ vue des plaisirs qui m'environnent, pour
„ la fixer sur des objets qui lui sont enco-
„ re plus agréables; le petit coin du feu
„ de la maison paternelle. Mon imagina-
„ tion me représente le groupe innocent
„ de mes frères & sœurs, prêtant une o-
„ reille attentive à chaque ligne de la pré-

„ sente. Je vois avec plaisir ces visages
„ qui n'ont jamais éprouvé les difformités
„ que produit le luxe ou le besoin ; mais
„ quelqu'heureux que vous soyez à la mai-
„ son, je suis sûr que ce sera une augmen-
„ tation à votre félicité, d'apprendre que
„ je suis parfaitement content de mon é-
„ tat, & le plus heureux des hommes.

„ Notre Régiment a reçu un contreor-
„ dre, & ne sortira pas du Royaume. Le
„ Colonel, qui me regarde comme son a-
„ mi, me mène dans toutes les compa-
„ gnie qu'il fréquente, & après une pre-
„ mière visite, j'ai la satisfaction de voir
„ que, quand j'en fais une seconde, je
„ suis reçu avec considération. J'ai dansé
„ l'autre jour avec *Mylady G****, & si je
„ pouvois oublier la personne que vous fa-
„ vez, je serois peut-être dans le cas de
„ réussir auprès de cette Dame : mais c'est
„ mon destin de me ressouvenir des autres,
„ tandis que je suis moi-même oublié par
„ la plupart de mes amis absents, au nom-
„ bre desquels je crains, mon très-hono-
„ ré père, que je ne doive vous compter ;
„ car j'ai attendu long-temps sans effet le
„ plaisir d'une lettre de la maison. *Olivia*
„ & *Sophie* avoient aussi promis de m'écri-
„ re, mais elles semblent m'avoir oublié :
„ dites-leur de ma part, que ce sont deux
„ petites friponnes, & que je suis en ce
„ moment dans la plus grande colère con-
„ tre

„ tre elles. Cependant , je ne fais com-
 „ ment il se fait que , quoique je veuille
 „ gronder un peu , mon cœur cède à de
 „ plus douces émotions. Dites-leur donc ,
 „ mon cher père , que malgré tout , je les
 „ aime le plus tendrement , & soyez assu-
 „ ré que je deimeure à jamais ,

Votre respectueux fils.

„ Quelles graces n'avons-nous pas à
 „ renare dans tous nos malheurs , m'é-
 „ criai-je , de ce qu'au moins un de notre
 „ famille est exempt de ce que nous souf-
 „ frons ! Que le Ciel le conserve & conti-
 „ nue son bonheur , pour qu'il soit le sup-
 „ port de sa mère & le père de ces deux
 „ enfans ; ce qui est tout le patrimoine
 „ que je puis lui laisser à présent . Puisse-
 „ t-il préserver leur innocence des tenta-
 „ tions que la misère inspire , & être leur
 „ guide dans le chemin de l'honneur ! A
 „ peine avoisje achevé ces mots , que j'en-
 „ tendis un bruit semblable à un tumulte
 „ qui venoit de la prison d'en-bas . Ce
 „ bruit cessa peu de temps après , & j'en-
 „ tendis dans le passage qui conduisoit à
 „ ma chambre le bruit des fers qui rai-
 „ sonnoient . Le Geolier entra , tenant
 „ un homme blessé , tout sanguin , char-
 „ gé de fers les plus pesans . Je regardois
 „ le malheureux avec compassion à mesu-

„ re qu'il approchoit , mais je fus saisi
„ d'horreur quand je reconnus que c'é-
„ toit mon fils.... Georges , mon enfant ,
„ est-ce toi que je vois dans cet état ,
„ blessé , chargé de fers ? Est-ce là le bon-
„ heur dont tu jouis ? Est-ce là la ma-
„ nière dont tu reviens me voir ? Oh !
„ cette vue me déchire le cœur & me
„ fera mourir .

„ Où est votre courage , mon père ,
„ répondit mon fils , d'une voix ferme ! je
„ dois souffrir : j'ai encouru la mort , & je
„ la verrai sans crainte . Ma dernière con-
„ solation est que je n'ai point commis de
„ meutre , quoique je ne puissé atten-
„ dre de grâce .

J'essayai de contenir pendant quelques minutes la douleur qui me troubloit ; mais je sentis que mes efforts me coûteroient la vie „ Oh ! mon enfant , mon cœur
„ saigne de te voir en cet état , & je ne
„ puis retenir mes larmes . Au moment
„ que je t'e croyois heureux , que je priois
„ le Ciel pour la continuation de ton bon-
„ heur ; te voir dans cet état , enchaîné ,
„ blessé ! Cependant la mort est un bon-
„ heur pour un jeune homme ; mais moi
„ je suis vieux , je suis un vieux homme ,
„ & j'ai vécu pour voir ce jour , pour
„ voir tous mes enfans tomber autour de
„ moi avant le temps , tandis que je reste ,
„ & survis à leur destruction . Puissent

„ tou-

„ toutes les malédictions qui ont jamais
„ écrasé une ame tomber sur le meurtrier
„ de mes enfans! Puisse-t-il vivre, ainsi
„ que moi, pour voir!

„ Arrêtez, mon père, reprit mon fils,
„ ou vous me forcerez à rougir pour vous.
„ Comment pouvez-vous, oubliant vo-
„ tre âge, votre saint ministère, entre-
„ prendre ainsi sur la justice du Ciel, &
„ lui adresser des imprécations qui tom-
„ beroient bientôt sur votre tête chenuc
„ pour l'écraser? Non mon père, songez
„ actuellement à me préparer à cette mort
„ ignomineuse que je dois souffrir bien-
„ tôt, à m'armer d'espérance & de résolu-
„ tion, à m'inspirer le courage nécessai-
„ re pour boire avec constance cette cou-
„ pe amère qui me sera bientôt présentée.
„ Mon enfant, tu ne mourras pas. Je
„ suis sûr que tu n'as pas commis de faute
„ qui mérite un supplice honteux. Mon
„ fils n'a pu se rendre coupable d'un crime
„ qui puisse faire rougir sa famille.

„ Je crains, répondit mon fils, que mon
„ crime ne soit pas gracieable. J'ai envoyé
„ un défi, & la peine de mort est pro-
„ noncée pour ce cas par le dernier acte
„ du Parlement. Quand j'eus reçu la let-
„ tre de ma mère, je vins sur le champ
„ pour punir l'auteur de notre déshonneur;
„ je lui envoyai un billet pour me joindre
„ au lieu que je lui indiquois. Il n'y a

„ pas répondu , en venant en personne ,
„ mais en envoyant quatre de ses gens
„ pour me prendre. J'en ai blessé un ; &
„ le reste m'a fait prisonnier. Le lâche
„ est résolu de me poursuivre judiciaire-
„ ment ; les preuves sont sans réplique , &
„ comme je suis le premier transgresseur
„ depuis que la loi est faite , je ne vois
„ pas d'espérance de grâce. Mais vous
„ m'avez souvent charmé par des leçons
„ de courage : inspirez - moi ce courage
„ aujourd'hui par votre exemple.

„ Hé bien ! mon fils , tu retrouveras
„ ces leçons dans mon exemple. Je me
„ sens à présent élevé au dessus du mon-
„ de & de tous les plaisirs qu'il peut pro-
„ curer. Dès ce moment , mon cœur
„ rompt les liens qui le tenoient attaché
„ à la terre , & va nous préparer l'un &
„ l'autre pour l'éternité. Oui , mon fils ,
„ je te montrerai le chemin , mon ame
„ guidera la tienne dans le passage ; car
„ elles prendront leur élan toutes deux
„ ensemble. Je vois & je suis convaincu
„ que tu n'a pas de pardon à espérer ici
„ bas. Je t'exhorte donc à chercher à
„ l'obtenir à ce grand Tribunal , où bien-
„ tôt nous serons jugés l'un & l'autre :
„ mais ne soyons pas avares dans nos ex-
„ hortations ; que nos compagnons de pri-
„ son les partagent. Honnête Geolier ,
„ voulez - vous bien leur permettre de ve-
„ nir

„ nir ici pour que je tâche de les rendre meilleurs ? ” En disant ces mots, je fis un effort pour me lever de dessus ma paille, mais je n'en eus pas la force, & tout ce que je pus faire, fut de me tenir appuyé contre la muraille. Les prisonniers s'assemblèrent, suivant mon désir, car ils aimoient à entendre mes conseils ; mon fils & sa mère me soutenoient des deux côtés ; je regardai mon auditoire, & ayant vu que personne ne manquoit, je leur adres-
sai l'exhortation suivante.

CHAPITRE X.

Egalité de la conduite de la Providence à l'égard des heureux & des malheureux, ici-bas démontre: que par la nature du plaisir & de la peine, les malheureux seront récompensés dans l'autre vie en proportion de leurs souffrances ici.

Mes amis, mes enfans, mes compagnons d'infortune, quand je réfléchis sur la distribution du bien & du mal ici-bas, je trouve que l'homme a reçu beaucoup à jouir, mais encore plus à souffrir.

Que nous cherchions dans le monde entier, nous ne trouverons pas un homme si complètement heureux qu'il ne lui reste quelque chose à désirer ; mais nous en voyons tous les jours des milliers qui par le suicide, nous font voir qu'il ne leur reste rien à espérer. Il paroît donc que dans cette vie nous ne pouvons être parfaitement heureux, mais que nous pouvons être complètement misérables.

Pourquoi l'homme est-il ainsi sujet à la douleur ? Pourquoi notre malheur est-il nécessaire dans la composition de la félicité générale ? Pourquoi les autres systèmes étant parfaits seulement par la perfection de leurs parties subordonnées, le grand système a-t-il besoin pour sa perfection de parties qui sont, non-seulement subordonnées à d'autres, mais imparfaites en elles-mêmes ? Ce sont des questions qu'on ne peut résoudre, & dont la connoissance feroit inutile. La Providence a jugé à propos de tromper notre curiosité sur ces matières en se contentant de nous accorder des motifs de consolation.

Dans cet état, l'homme a appellé à son secours la Philosophie, & ayant reconnu l'impuissance des consolations qu'elle pouvoit lui fournir, il l'a aidée de la Religion. Les consolations de la Philosophie sont fort amusantes, mais souvent trompeuses. Elle nous

nous dit que la vie est remplie de douceurs, si nous savions nous en servir. D'un autre côté, elle nous dit que si nous sommes sujets à des malheurs inévitables, la vie est courte, & notre misère finira bientôt.

Ainsi, ces deux consolations se détruisent l'une & l'autre; car si la vie est un lieu d'agrément, sa brièveté doit être un malheur; & si elle est longue, nos malheurs sont prolongés. Ainsi la Philosophie est foible, mais les consolations de la Religion sont beaucoup plus élevées. L'homme est ici, nous dit-elle, pour préparer son ame, & la rendre propre à habiter une autre demeure. Quand l'homme de bien quitte son corps & devient tout esprit glorieux, il trouve qu'il s'est formé ici-bas un Ciel de félicité, pendant que le méchant, qui est souillé de vices, quitte son corps avec frayeur, & trouve qu'il a anticipé la vengeance du Ciel. C'est donc à la Religion que nous devons nous attacher dans toutes les occasions de la vie, pour nous procurer des plaisirs vrais; car si nous sommes déjà heureux, c'est une augmentation de plaisir de penser que nous pouvons rendre ce bonheur éternel, & si nous sommes malheureux, il est bien consolant de penser que nous avons ailleurs une place de repos. Ainsi la Religion présente à l'homme heureux une continuité de

de bonheur; au malheureux, un changement de misère en bonheur.

Mais, quoique la Religion soit pleine de bonté pour tous les hommes, cependant elle a promis des récompenses particulières aux malheureux. Les pauvres, les malades, les affligés, les prisonniers, sont ceux à qui notre loi sacrée fait les promesses les plus fréquentes. L'auteur de notre Religion fait lui-même profession par-tout d'être l'ami des malheureux, &, bien différent des faux amis du monde, il donne toutes ses caresses à ceux qui sont abandonnés de tous. Des gens sans réflexion ont censuré cette conduite comme partielle, comme une préférence donnée sans que rien la méritât; mais il n'ont pas fait réflexion qu'il n'est point au pouvoir du Ciel même, de faire qu'une félicité éternelle soit un aussi grand présent à l'homme heureux qu'au malheureux. Pour le premier, l'éternité n'est qu'un simple bonheur, puisqu'elle ne fait tout au plus qu'augmenter ce qu'il possédoit déjà. Pour le dernier, c'est un double avantage; car il fait cesser la peine qu'il souffroit, & le récompense par le bonheur céleste pour l'avenir.

Mais la Providence est encore plus favorable au pauvre qu'au riche à un autre égard: car en même temps qu'elle rend à celui-là la vie qui suit la mort plus désirable, elle lui adoucit le passage qui y conduit.

DE WAKEFIELD. XII

duit. L'infortuné est devenu familier avec tous les objets terribles. L'homme, accablé de chagrins, se couche tranquillement dans le lit de la mort; il n'a point de possession à regretter & bien peu de liens à rompre. Il ne sent que l'angoisse de la nature dans son départ, & celle-là n'est pas plus considérable que celles qui lui ont fait souvent perdre connoissance auparavant; car, après un certain degré de peine, chaque brèche que la mort ouvre dans notre constitution, la nature compatisante la couvre avec l'insensibilité.

Ainsi la Providence a donné aux misérables deux avantages au-dessus de ceux qui sont heureux dans la vie: plus de douceurs dans la mort; & dans le Ciel, cette supériorité de plaisir que produit le contraste d'état. Et cette supériorité, mes amis, n'est pas un petit avantage, elle semble être un des plaisirs du pauvre Lazare dans la parabole: car, quoiqu'il fût déjà dans le Ciel, & qu'il goûtât tous les ravissemens qu'on y doit attendre; cependant la parabole remarque, comme une addition à son bonheur, qu'il avoit été autrefois malheureux, & qu'actuellement il étoit consolé; qu'il avoit connu ce que c'étoit que d'être misérable, & qu'à présent, il sentoit ce que c'étoit que d'être heureux.

Ainsi, mes amis, vous voyez que la
Re-

Religion fait ce que la Philosophie ne pouvoit jamais faire ; elle fait voir l'égalité de la conduite du Ciel envers les heureux & les malheureux , & met presque au même niveau tout ce dont les hommes peuvent jouir. Elle donne aux riches comme aux pauvres le même bonheur futur , & une espérance égale de l'obtenir ; mais si les riches ont l'avantage de jouir des plaisirs ici-bas , le pauvre a dans l'autre vie , quand il y est couronné d'une félicité éternelle , la satisfaction également éternelle , de savoir ce que c'étoit que d'être misérable ; & quand on pourroit appeler cela un petit avantage en soi , son éternité fait compensation en durée avec le bonheur temporel , dans lequel les riches l'ont surpassé *en intensité*.

Voilà donc les consolations que les malheureux ont pour eux en particulier , & au-dessus des autres hommes , au-dessous desquels ils sont à d'autres égards. Pour bien connoître tous les malheurs de la pauvreté , il faut la souffrir ; déclamer sur les avantages temporels dont jouissent les pauvres , c'est répéter ce que personne ne croit ni ne pratique. Ceux qui ont les nécessités de la vie ne sont point pauvres , & ceux qui en manquent sont nécessairement misérables. Oui , mes amis , nous ne pouvons pas nous dissimuler que nous sommes misérables. Tous les rafinemens de l'ima-

gi-

gination, ne peuvent adoucir les besoins de la nature, ni donner une agréable élasticité aux vapeurs humides d'un cachot, ou soulager les sanglots d'un cœur usé par la souffrance. Laissons le Philosophe sur son lit de duvet nous dire que nous pouvons résister à tout cela. Hélas! les efforts que nous faisons pour y résister, sont notre plus grande peine. La mort est peu de chose, & tout homme peut la supporter; mais les tourmens sont terribles, & il n'y a point d'homme qui puisse les endurer.

C'est donc à nous, mes amis, que les promesses du bonheur dans le Ciel doivent être particulièrement chères; car si notre récompense n'est que dans ce monde, nous sommes en vérité les plus misérables de tous les hommes. Quand je regarde ces démeures ténèbreuses faites pour épouvanter, autant que pour nous renfermer, cette foible lumière qui ne sert qu'à nous faire voir les horreurs de ce séjour; ces fers que la tyrannie a inventés, ou que le crime a rendus nécessaires; quand je vois ces visages amaigris par la faim, & que j'entends ces gémissements, mes amis, quel changement glorieux le Ciel feroit pour ces objets! Voler dans des régions aussi illimitées que l'air; se réchauffer au soleil d'un bonheur éternel; chanter sans fin des hymnes & des cantiques, n'avoir point de maître qui nous menace ou nous insulte; mais à voir

voir pour toujours devant les yeux le modèle de la bonté même ; quand je pense à toutes ces choses, la mort me paroît un messager qui apporte les plus heureuses nouvelles. Quand j'y pense, son trait le plus aigu me devient un bâton pour m'appuyer ; quand j'y pense, qu'est-ce qu'il y a dans la vie qui me paroisse désirable ? quand j'y pense, qu'est-ce que la vie peut offrir qui ne soit pas méprisable en comparaison ? Les Rois dans leur palais devroient soupirer pour de pareils avantages ; & nous, dans l'état malheureux où nous sommes, nous devons exprimer ce désir par des cris.

Mais, posséderons-nous toutes ces choses ? Oui, nous les posséderons certainement, si nous voulons faire nos efforts pour les obtenir, & ce qui est un avantage, nous sommes soustraits à un grand nombre de tentations qui pourroient retarder notre félicité. Essayons seulement de les acquérir, & elles seront bientôt à nous, & bientôt, ce qui est encore mieux ; car si nous jettons les yeux sur ce qui est passé de notre vie, il paroît bien peu de chose, & quelqu'idée que nous nous fassions du temps qui nous reste à vivre, nous trouverons qu'il sera encore plus court. A mesure que nous vieillissons, les jours semblent devenir plus courts, & la familiarité que nous contractons avec le temps, en diminue la perception. Consolons-nous donc

à

à présent, car nous serons bien-tôt à la fin de notre voyage. Nous serons bientôt déchargés du fardeau pesant que le Ciel nous avoit imposé ; & quoique la mort, le seul ami des malheureux, se moque pour quelque temps du voyageur fatigué, en s'éloignant, comme l'horison, de sa vue, à mesure qu'il s'en approche, cependant, le temps viendra certainement & bientôt, où tous nos travaux finiront, où les grands superbes du monde ne nous foulent plus aux pieds, où nous nous rappellerons avec plaisir nos souffrances d'ici-bas, où nous serons environnés de tous nos amis, ou de gens qui méritoient notre amitié, où notre félicité sera ineffable, & pour couronner le tout, éternelle.

CHAPITRE XI.

Lueurs d'espérance. Ne nous laissons point abattre, & la fortune changera à la fin en notre faveur.

Quand j'eus fini mon exhortation, & que mon auditoire se fut retiré, le geolier, qui étoit un des plus humains de sa profession, me pria de ne pas pren-
Il. Part. H drs

dre en mauvaise part ce qu'il alloit faire, m'observant que son devoir l'obligeoit de renfermer mon fils dans une chambre plus forte; mais qu'il lui permettroit de venir me voir tous les matins. Je le remerciai de sa complaisance; & serrant la main de mon fils, je lui dis adieu, & lui recommandai de penser au grand œuvre qu'il avoit àachever.

Je me recouchai donc sur ma paille, & un de mes petits lisoit à côté de mon lit, quand M. *Jenkinson* entra, & me dit qu'on avoit des nouvelles de ma fille; qu'une personne l'avoit vue environ deux heures auparavant à la compagnie d'un étrange monsieur; qu'ils s'étoient arrêtés au village voisin, pour se rafraîchir, & qu'ils sembloient revenir à la ville. A peine avoit-il achevé, que le geolier entra avec un air d'empressement & de satisfaction, pour m'informer que ma fille étoit retrouvée. *Moïse* accourut un moment après, en criant que sa sœur *Sophie* étoit en bas, & qu'elle montoit avec notre ancien ami M. *BurcHELL*.

Comme il m'apprenoit cette nouvelle, ma chere enfant entra avec les yeux presqu'égarés par le plaisir, & elle accourut pour m'embrasser dans le transport de son amitié. Les pleurs & le silence de sa mère montroient aussi sa joie. „ Voici, mon „ papa, voici, s'écria l'aimable enfant, „ le

„ le brave homme auquel je dois ma délivrance ; c'est à l'intrépidité de monsieur, „ que je suis redévable de mon honneur & „ de ma liberté. ” Un baiser de M. Burchell, dont le plaisir paroifsoit encore plus grand que le sien, interrompit ce qu'elle alloit ajouter.

„ Ah! M. Burchell, m'écriai-je, vous „ nous voyez dans une bien misérable dé- „ meure ; & nous sommes actuellement „ bien différens de ce que nous étions la „ dernière fois que vous nous avez vus. „ Vous avez toujours été notre ami. Il y „ a long-temps que nous avons découvert „ l'erreur dans laquelle nous sommes tom- „ bés à votre égard, & que nous nous „ sommes repentis de notre ingratitudo. „ Après la manière indigne dont je vous „ ai traité, j'ai honte de vous regarder en „ face: cependant j'espère que vous serez „ assez généreux pour me pardonner, puis- „ que j'ai été induit en erreur par un vil & „ lâche misérable, qui, sous le masque de „ l'amitié, m'a ruiné.

„ Il est impossible, répondit M. Burchell, que je vous pardonne, parce que „ vous n'avez jamais mérité mon ressenti- „ ment. Je vis alors votre erreur en par- „ tie; mais comme il n'a pas été en mon „ pouvoir de vous en tirer, je n'ai pu qu'en „ avoir pitié.

„ J'ai toujours pensé, m'écriai-je, que

H 2 „ vous

„ vous aviez l'ame généreuse; mais à présent j'en suis convaincu. Dis-moi, ma chere fille, comment tu as été délivrée, & quels étoient les scélérats qui t'enlevaient?

„ En vérité, reprit ma fille, quant au scélérat qui m'a enlevée, j'ignore encore qui il est; car comme nous nous promenions maman & moi, il vint derrière nous; & avant que j'eusse eu le temps de crier au secours, il me fit entrer de force dans une chaise de poste, & à l'instant les chevaux partirent au grand galop. J'aperçus plusieurs personnes sur le chemin, que j'appellai à mon secours; mais elles ne tinrent aucun compte de mes prières. En même temps le scélérat employoit toutes sortes de moyons pour m'empêcher de crier. Il me flattoit & me menaçoit tour-à-tour, & juroit que si je voulois me taire, il n'avoit nul dessein de me faire aucun mal. Pendant tout cela, j'avois crevé la toiture du stors qu'il avoit levé; & la première personne que j'aperçus à quelque distance, fut notre ancien ami M. *Burchell*, marchant avec sa vîtesse ordininaire, & tenant en main le grand bâton pour lequel nous avions coutume de tant le plaisanter. Aussitôt que je fus à portée d'être entendue, je l'appellai par son nom, & j'implorai son secours. Je ré- „ pé-

„ pétais mes exclamations plusieurs fois:
„ sur quoi, il crio au postillon, d'une voix
„ menaçante, de s'arrêter; mais celui-ci,
„ loin d'obéir, fouetta plus fort. Je crus
„ alors que M. *Burchell* ne pourroit jamais
„ nous atteindre, quand, en moins de
„ quatre minutes, je le vis à côté des che-
„ vaux, & d'un coup de bâton, jeter le
„ postillon par terre. Les chevaux, s'ar-
„ rêtèrent d'eux-mêmes, après la chute
„ de leur conducteur; & mon ravisseur
„ sautant de la voiture, en jurant & en
„ menaçant, tira son épée, & lui com-
„ manda de se retirer. Mais M. *Burchell*
„ vint sur lui, & après avoir brisé son
„ épée en pièces, il le poursuivit près d'un
„ quart de mille; mais il s'échappa. J'é-
„ tois alors moi-même fortic de la voi-
„ ture, dans le dessein d'aider mon libé-
„ rateur, mais je le vis bientôt revenir à
„ moi triomphant. Le postillon, qui étoit
„ revenu de son étourdissement, vouloit
„ aussi s'échapper; mais M. *Burchell* lui
„ ordonna de remonter, & de nous con-
„ duire à la ville. Comme il ne se trou-
„ voit pas en état de résister, il fut obli-
„ gé d'obéir, quoique la blessure qu'il
„ avoit reçue, me parût dangereuse. Il
„ se plaignit le long du chemin, de la dou-
„ leur qu'il ressentoit, ensorte qu'à la fin
„ il excita la compassion de M. *Burchell*,
„ qui, à ma prière, en prit un autre à sa

„ place, à l'hôtellerie où nous nous sommes arrêtés en revenant.

„ Soyez donc les bien-venus, m'écriai-
„ je! toi, ma chère enfant, & vous, son
„ brave libérateur, soyez mille fois les
„ bien-venus. Quoique nous n'ayons qu'u-
„ ne pauvre chère à vous donner, nos
„ cœurs sont prêts à vous recevoir. À pré-
„ sent donc, M. *Burchell*, que vous avez
„ sauvé ma fille, si vous la regardez com-
„ me pouvant être une récompense de
„ votre service, elle est à vous. Si vous
„ pouvez consentir à une alliance avec
„ une famille aussi pauvre que la mienne,
„ prenez ma fille, obtenez son consentement:
„ comme je fais que vous avez déjà
„ son cœur, je vous prie d'accepter le
„ mien; & permettez-moi de vous dire,
„ monsieur, que ce n'est pas un petit pré-
„ sent que je vous fais. On la regarde
„ comme une beauté, cela est vrai; mais
„ ce n'est pas là ce que je veux dire: je
„ vous donne un trésor dans son ame.

„ Mais je suppose, répondit M. *Bur-*
„ *chell*, que vous savez l'état de mes affai-
„ res, & mon impuissance de la soutenir
„ dans l'état qu'elle mérite. Si cette ob-
„ jection que vous me faites, repliquai-
„ je, est une évasion de mon offre, je
„ m'en désiste; mais je ne connois pas
„ d'homme si digne de la posséder que
„ vous; & si j'étois en état de donner à

„ ma

„ ma fille des millions, & que des millions
„ me la demandassent en mariage, l'hon-
„ nête & brave M. *Burchell*, seroit celui
„ que je choisirois de préférence.

Son silence à cette proposition me sembla un refus mortifiant; & sans repliquer à ma dernière offre, il demanda si nous ne pourrions pas avoir des rafraîchissements de l'hôtellerie voisine. Sur ce qu'on lui dit qu'oui, il ordonna qu'on apportât le meilleur dîner qu'on pourroit préparer sur un ordre aussi prompt. Il ordonna aussi une douzaine de bouteilles du meilleur vin, & quelques cordiaux pour moi; ajoutant, avec un sourire, qu'il vouloit faire, une fois au moins, de l'extraordinaire; & que, quoique dans une prison, il n'avoit jamais été disposé à être si joyeux. Le garçon de l'hôtellerie parut bientôt avec le dîner: le Geolier prêta une table, & parut extrêmement empressé à servir. Le vin fut rangé sur la table, & on y apporta deux bons plats.

Ma fille n'avoit pas encore entendu parler de la triste situation de son frère, & personne de nous ne vouloit arrêter le cours de sa joie par ce récit affligeant. Mais ce fut en vain que je tâchois de paroître joyeux: la position où se trouvoit mon malheureux fils, laissoit percer mon chagrin à travers tous mes efforts pour le dissimuler; en sorte que je fus obligé, à la fin,

d'attrister notre joie par le récit de ses malheurs, & en désirant qu'on lui permit de partager avec nous ce moment de plaisir. Après que mes convives furent revenus de la consternation que mon récit avoit produit, je priai aussi qu'on voulût bien admettre à notre repas M. *Jenkinson*, un de mes camarades de prison; & le Geolier se chargea de l'aller querir, avec un air de soumission extraordinaire. On n'entendit pas plutôt le bruit des fers de mon fils dans le passage, que sa sœur courut avec impatience à sa rencontre. Pendant ce temps-là M. *Burchell* me demanda si mon fils ne se nommoit pas *Georges*? Sur quoi lui ayant répondu qu'oui, il garda le silence. Aussi-tôt que mon fils entra dans la chambre, j'aperçus qu'il regardoit M. *Burchell* avec des yuex d'étonnement & de respect.

„ Avance, luicriai-je, mon fils: quoique „ nous joyons tombés bien bas, la Providence à la bonté de nous accorder quelque relâche à nos maux. Ta sœur nous „ est rendue, & voilà son libérateur. C'est „ à ce brave homme que nous sommes redévables, moi, d'une fille, & toi, d'une sœur. Donne-lui la main, mon enfant, en signe d'amitié: il mérite notre plus vive reconnaissance. ”

Mon fils paroîsoit, pendant que je parlais, ne pas faire attention à ce que je disois, & continuoit à rester respectueusement

ment éloigné. „ Mon frère , lui dit sa sœur , „ pourquoi ne remerciestu pas mon brave „ libérateur ? Les braves gens sont faits „ pour s'aimer l'un l'autre. ”

Mon fils continuoit toujours à garder le silence & son air d'étonnement , quand notre convive s'appercevant qu'il étoit reconnu par lui , prit son air de dignité naturel , & ordonna à mon fils d'avancer. Jamais je n'ai rien vu de si noble & de si majestueux que l'air qu'il prit en cette occasion. Le plus bel objet dans l'univers , dit un certain Philosophe , est un honnête homme aux prises avec l'adversité. Il y en a cependant un plus bel encore , c'eit l'honnête homme qui vient la soulagier. „ Je vous reprens encore , étourdi , „ dit-il à mon fils , dans la même faute „ qui..... ” Ici il fut interrompu par un des gens du Geolier , qui vint nous avertir qu'une personne de distinction , qui arrivoit à la ville dans son carrosse , avec plusieurs domestiques , présentoit ses respects au monsieur qui étoit avec nous , & le prioit de lui faire savoir quand il pourroit avoir l'honneur de le voir. „ Dis à „ cet homme , repliqua notre convive , „ d'attendre jusqu'à ce que j'aie le temps „ de le recevoir ; & ensuite se tournant „ vers mon fils : je vous trouve donc en- „ core , Monsieur , coupable de la même „ faute pour laquelle je vous ai déjà répri-

„ mandé, & pour laquelle la loi vous pré-
„ pare maintenant ses justes châtimens.
„ Vous pensez, peut-être, que le mépris
„ que vous faites de votre vie, vous don-
„ ne le droit d'ôter celle d'un autre. Mais
„ où est, je vous prie, Monsieur, la dif-
„ férence entre le duelliste qui hasarde une
„ vie qu'il n'estime pas, & l'assassin qui
„ agit plus sûrement? Un escroc diminue-
„ t-il sa friponnerie, quand il allégué qu'il
„ avoit mis un jetton au jeu? "

„ Hélas! Monsieur, m'écriai-je, qui
„ que vous soyez, ayez pitié d'un pauvre
„ malheureux qui a été séduit; car ce
„ qu'il en a fait, n'a été que par une o-
„ béissance aveugle aux ordres d'une mè-
„ re, qui, dans la chaleur de son ressenti-
„ ment, a exigé de lui qu'il vengeât son
„ injure. Voici, Monsieur, la lettre qui
„ servira à vous convaincre de l'impru-
„ dence de la mère, & à diminuer la fau-
„ te du fils."

Il prit la lettre & la lut promptement.
„ Ceci, dit-il, quoique ce ne soit pas
„ une excuse complète, diminue telle-
„ ment sa faute, qu'il me détermine à lui
„ pardonner. Je vois, continua-t-il, en
„ prenant alors obligeamment mon fils par
„ la main, je vois que vous êtes surpris
„ de me trouver ici; mais j'ai souvent visi-
„ té les prisons pour des sujets moins inté-
„ resflans. Je suis venu actuellement pour
„ voir

„ voir rendre justice à un digne & honnête homme pour lequel j'ai l'estime la plus sincère. J'ai été long-temps témoin, sans le faire connoître, de la bienfaisance de votre père. J'ai jouis dans sa petite habitation, d'un respect qui n'étoit point souillé par la flatterie; & j'ai trouvé dans l'amusante simplicité du coin de son feu, un bonheur qui ne se rencontre pas dans les Cours. J'ai fait savoir à mon neveu que mon intention étoit de venir ici, & j'apprends qu'il y est venu. Ce seroit lui faire une injustice, de même qu'à vous, de le condamner sans l'avoir entendu. Si l'on a commis des excès, il y aura réparation; & je puis, sans vanité, me flatter que personne n'a jamais taxé d'injustice le Chevalier *William Tornbill*."

Nous apprîmes alors que le personnage que nous avions si long-temps reçu chez nous, comme une compagnie amusante & sans conséquence, n'étoit autre chose que le fameux Sir *William Tornbill*, dont les vertus & les singularités étoient connues de presque tout le monde. Le pauvre M. *Burchell* étoit dans le fait, un homme d'une grande fortune & d'un grand crédit, qu'on écoutoit avec applaudissement dans le Parlement, & que le parti opposé respectoit, parce qu'il étoit ami de son pays, en même-temps qu'il étoit fidèle à son Roi.

Ma

Ma pauvre femme, en se rappellant la familiarité avec laquelle elle l'avoit traité, sembloit dans les plus cruelles appréhensions. Mais *Sophie*, qui, quelques momens auparavant, le regardoit comme un homme qui pouvoit devenir son époux, voyant alors la distance immense que la fortune mettoit entr'eux deux, ne pouvoit retenir ses pleurs.

„ Ah ! Monsieur, s'écria ma femme,
 „ d'un ton dououreux, comment est-il
 „ possible que j'obtienne jamais mon par-
 „ don ? Les insultes que vous avez reçues
 „ de moi la dernière fois que j'eus l'hon-
 „ neur de vous voir à notre maison, &
 „ ces plaisanteries piquantes que j'eus l'au-
 „ dace de vous faire, je crains, Mon-
 „ sieur, que vous ne me les pardonniez
 „ jamais.

„ Ma chère Madame, répondit-il, avec
 „ un sourire, si vous avez fait des plaisan-
 „ teries, j'y ai répondu, & je laisse à
 „ juger à la compagnie, si ma défense
 „ ne valoit pas bien votre attaque. Pour
 „ vous dire la vérité, je ne connois per-
 „ sonne contre qui je sois disposé à être
 „ fâché à présent, excepté contre le drôle
 „ qui a si fort effrayé ma petite fille ici.
 „ Je n'ai pas eu même le temps d'exami-
 „ ner la figure du coquin assez pour pou-
 „ voir le désigner dans un avertissement.
 „ Pourriez-vous, *Sophie*, ma chère, le re-
 „ , con-

„ connoître, si vous le revoyiez. Je ne
„ suis pas sûre que je le puise, répond
„ dit-elle: cependans je me rappelle qu'il a
„ une grande marque au dessus d'un de ses
„ sourcils..... Je vous demande pardon
„ de vous interrompre, Madame, dit
„ Jenkinson qui étoit auprès d'elle; mais
„ voulez-vous bien me dire si cet hom-
„ me portoit ses cheveux, & s'ils n'é-
„ toient pas rouges! ... Oui, je le crois,
„ dit Sophie.... Et Monsieur, continua-
„ t-il, en se tournant du côté du Che-
„ valier *William*, a-t-il observé la lon-
„ gueur de ses jambes? Je n'ai pas re-
„ marqué leur longueur, répondit le Ba-
„ ronnet; mais je suis sûr de leur vîtesse,
„ car il m'a surpassé à la course; ce que
„ je croyois que peu d'hommes dans le
„ Royaume pouvoient faire.... Sous vo-
„tre bon plaisir, s'écria Jenkinson, je
„ connois l'homme, c'est certainement le
„ même, le meilleur coureur d'Angleter-
„ re. Il a battu le plus fameux à la cour-
„ se: Timothée *Baxter* est son nom. Je le
„ connois parfaitement, & je fais dans
„ quel endroit il est actuellement retiré.
„ Si Monsieur veut ordonner au Geolier
„ de me laisser sortir avec deux hommes,
„ je m'engage de vous l'amener dans une
„ heure au plus. Là-dessus le Geolier
„ fut appellé, & ayant paru aussi-tôt, le
„ Chevalier *William* lui demanda s'il le
„ con-

„ connissoit.... J'ai cet honneur, répondit le Geolier. J'ai l'honneur de connoître très-bien le Chevalier *William Tornbill*; & tous ceux qui ont le même honneur, désireroient le connoître davantage.... Cela étant, reprit le Baronnet, ce que je vous demande, est que vous permettiez à cet homme & à deux de vos domestiques d'aller, de ma part, exécuter une commission que je lui donne; & comme je suis un des Ju- ges du Comté, je me charge de tout ce qui peut en arriver.... Votre parole me suffit, reprit le Geolier, & vous pouvez, quand il vous plaira, les en- voyer par-tout où vous jugerez à pro- pos.

En conséquence, *Jenkinson* fut dépêché pour aller chercher *Timothée Baxter*, pendant que nous nous amusions à rire de la liberté de notre plus jeune enfant qui grimpoit sur la chaise du Chevalier *William* pour l'embrasser. Sa mère alloit le châtier pour sa familiarité; mais ce digne homme la prévint, & prenant l'enfant, tout en hallions, comme il étoit, sur ses genoux. „Et bien! „gros garçon, lui dit-il, te ressouviens- „tu de ton ancien ami *Burchell*? Et ton „frère *Dick*, mon bon ami, est-il là? „Vous voyez que je ne vous ai pas ou- „bliés.” En même-temps qu'il leur parloit ainsi, il leur donna un gros morceau

de

de pain-d'épice que les pauvres enfans mangèrent avidement, n'ayant eu qu'un fort léger déjeûner le matin.

Nous nous mêmes alors à table pour le dîner qui étoit presque froid. Mais auparavant, comme mon bras continuoit à me faire mal, le Chevalier *William* m'avoit écrit une ordonnance ; car il avoit étudié en Médecine pour son amusement, & il étoit assez habile dans cette profession. J'envoyai chercher le remède qu'il m'avoit prescrit, chez un Apothicaire du lieu, & je me sentis soulagé presqu'aussi-tôt que j'en eus fait usage. Nous fûmes servis au dîner par le Geolier lui-même, qui s'empessoit de rendre à notre hôte tous les honneurs qu'il pouvoit. Mais avant que nous eussions achevé de dîner, il arriva un autre domestique de la part de son neveu, qui demandoit permission de paroître pour justifier son innocence, & défendre son honneur. Le Baronnet se rendit à sa demande, & donna ordre qu'on l'introduisit.



CHAPITRE XII.

Bienfait payé avec usure.

Mornbill entra avec un sourire qui lui étoit ordinaire, & s'avança pour embrasser son oncle; mais celui-ci le repoussa avec un air de dédain. „ Point de basseffe à présent, s'écria le Baronnet, „ d'un air sévère. On ne peut arriver à mon cœur que par le chemin de l'honneur; mais je ne vois ici que des preuves de fausseté, de lâcheté & d'oppression. Comment se fait-il, Monsieur, que ce pauvre homme dont vous faites profession d'être l'ami, soit traité si durablement? Sa fille bassement séduite pour récompense de ce qu'il vous a reçu dans sa maison, & lui-même jetté dans une prison, peut-être pour avoir été sensible à l'affront; son fils aussi, à qui vous n'avez pas osé faire face comme un homme.

„ Est-il possible, dit le neveu, en l'interrompant, que mon oncle me reproche, comme un crime, une conduite que ses instructions réitérées m'ont empêché de tenir?

„ Votre refus en cette occasion, reprit l'on-

„ l'oncle, a été juste. Vous avez fort bien
„ agis dans cette occasion, & avec pruden-
„ ce, quoique ce ne fût pas tout-à-fait
„ de même que votre père se feroit com-
„ porté. Mon frère étoit effectivement
„ un homme d'honneur. . . . Cependant,
„ votre conduite a été régulière en ce
„ point, & je vous approuve."

„ Et j'espère, dit le neveu, que le reste
„ de ma conduite ne vous déplaira pas
„ davantage. J'ai paru dans quelques en-
„ droits publics avec la fille de Monsieur:
„ cette indiscretion a été traitée de scan-
„ dale, & on a dit que je l'avois débau-
„ chée. J'allai chez le père, en person-
„ ne, pour éclaircir la chose à sa satisfaction,
„ & je n'ai reçu de lui que des insultes &
„ des injures. Pour le reste, à l'égard de
„ son emprisonnement, mon intendant
„ pourroit mieux vous en rendre compte
„ que moi, parce que c'est à lui que je re-
„ mets le soin de ces sortes d'affaires. Si
„ cet homme a contracté des dettes qu'il
„ ne veuille pas, ou même qu'il ne puis-
„ se pas payer, c'est l'affaire de ceux qui
„ ont soin des miennes, de prendre les
„ voies de droit en pareil cas, & je ne
„ vois point de dureté à user des voies que
„ la loi nous ouvre.

„ Si les choses sont comme vous les
„ présentez, s'écria le Baronnet, je nè
„ vois rien d'impardonnable dans votre

II. Part.

I

,, of

„ offense; & quoique votre conduite eût
„ été plus généreuse, en ne laissant pas op-
„ primer, Monsieur, par la tyrannie de vos
„ gens, au moins elle n'a pas été injuste."

„ Il ne peut pas me contredire dans un
„ mot de ce que je dis, repliqua le ne-
„ veu, je le défie de le faire, & j'ai plu-
„ sieurs de mes gens prêts à attester ce
„ que je dis. Ainsi, Monsieur, continua-
„ t-il, voyant que je gardois le silence
„ (car dans le fait je ne pouvois pas le
„ contredire). ainsi donc mon innocence
„ est justifiée; mais, quoiqu'à votre con-
„ sidération je sois prêt de pardonner à
„ Monsieur tout autre tort, cependant, je
„ ne puis vaincre mon ressentiement contre
„ lui, d'avoir voulu me faire perdre vo-
„ tre estime; & cela dans un temps où
„ son fils cherchoit à avoir ma vie. Cette
„ circonstance est si criante, que je suis
„ déterminé à laisser la Justice avoir son
„ cours. J'ai ici le cartel qui m'a été en-
„ voyé, & deux témoins pour prouver le
„ défi; & quand mon oncle voudroit m'en
„ dissuader, ce que je suis persuadé qu'il
„ ne fera pas, je veux que justice soit fai-
„ te, & qu'il soit puni suivant la rigueur
„ des loix."

„ Monstre que tu es! s'écria ma fem-
„ me, n'es-tu pas déjà assez vengé, sans
„ que mon pauvre enfant éprouve enco-
„ re ta cruauté? J'espére que M. *William*
„ *Tern-*

„ *Tornbill* nous protégera ; car mon fils
„ est aussi innocent que l'enfant qui
„ vient de naître. Je suis sûr qu'il l'est, &
„ qu'il n'a jamais fait de mal à personne."

„ Madame, répondit l'honnête *M. Tornbill*, vos souhaits pour lui ne peuvent
„ être plus sincères que les miens. Mais
„ je suis fâché que sa faute soit si éviden-
„ te; & si mon neveu persiste...." Mais
Jenkinson avec les deux gens du *Geolier*,
qui entrèrent dans ce moment, traînant
un grand homme bien mis, & dont la figure
répondait à la description du coquin qui
avoit enlevé ma fille, attirèrent notre
attention..... Le voici, cria *Jenkinson* ;
nous le tenons ; & si jamais homme fut
destiné à la potence, c'est celui-ci.

A l'instant où *M. Tornbill* apperçut le
prisonnier qu'on amenoit, & *Jenkinson* qui
le tenoit au collet, il sembla saisi de
frayeur, il pâlit, & voulut s'en aller; mais
Jenkinson qui apperçut son mouvement, l'ar-
rêta. „ Comment, Chevalier, lui cria-
„ t-il, vous avez honte de vos deux an-
„ ciennes connoissances, *Jenkinson* & *Bax-
ter*? Voilà comme les Grands oublient
„ leurs amis; mais nous ne vous oublie-
„ rons pas. Notre prisonnier, continua-
„ t-il, en se tournant du côté de *M.
William Tornbill*, a déjà tout avoué. Il
„ déclare que c'est *M. Tornbill* qui l'a en-
„ gagé dans l'affaire de l'enlèvement de la

„ Demoiselle; que c'est lui qui lui a fourni l'habit qu'il a actuellement sur lui, & la chaise de poste. Le complot étoit que *Baxter* emmeneroit la Demoiselle dans un endroit de sûreté; qu'il l'épouvanteroit par des menaces; qu'ensuite M. *Tornbill* arriveroit, comme par hasard; qu'il feindroit de vouloir la délivrer; qu'ils se battroient pendant quelque temps, & que *Baxter* s'enfuiroit; au moyen de quoi M. *Tornbill* auroit l'occasion de gagner l'affection de la Demoiselle, sous le titre de son libérateur."

Le Chevalier *William* se rappella d'avoir vu souvent l'habit à son neveu; & quant au reste de l'histoire, le prisonnier en fit le détail le plus circonstancié, en finissant par dire qu'il avoit souvent entendu M. *Tornbill* dire qu'il aimoit les deux sœurs à la fois.

„ Ciel! s'écria Sir *William*, quelle vi père nourrissois - je dans mon sein? C'est un pareil monstre qui paroît si jaloux que justice publique soit faite; mais on la lui fera. Assurez - vous de lui, Geolier.... Mais non.... Je crains qu'il n'y ait pas de preuves juridiques pour l'arrêter. Il faut examiner l'affaire auparavant."

A ces mots, M. *Tornbill* pria, de la manière la plus humble, que deux coquins tels

tels que ces deux hommes, ne fussent point admis en témoignage contre lui ; mais qu'on interrogeât ses domestiques. (a)

„ Vos domestiques ? dites vous, reprit le „ Chevalier *William*. Ne lesappelez „ pas davantage vos domestiques.... Mais „ voyons cependant ce que ces gens ont „ à dire. Qu'on appelle le maître-d'hô- „ tel. ”

Quand le maître-d'hôtel fut introduit, il vit bien, à l'air de son maître, que son autorité s'évanouissoit. „ Dismoi, lui crio „ Sir *William*, d'un air sévère, as-tu vu „ quelquefois ton maître, & ce drôle que „ tu vois vêtu de ses habits, en compa- „ gnie ensemble ? Oui, Monsieur, „ répondit le maître-d'hôtel, je les y ai „ vus mille fois. C'étoit lui qui avoit „ coutume de lui amener les Demoisel- „ les.... Comment, s'écria le jeune *Torn-* „ *bill*, en l'interrompant, oses tu bien, en „ ma

(a) Par les loix d'Angleterre, non-seulement les domestiques peuvent être témoins pour ou contre leurs maîtres ; mais les enfans même, de quelque âge qu'ils soient, sont appellés & entendus, comme témoins, contre leurs père & mère dans des occasions capitales. Tout récemment, un nommé *Williamson* a été pendu à Tyburn, sur la déposition de sa propre fille âgée de 10 à 12 ans. Combien ce peuple est encore éloigné d'être Philosophe ! La conformité des loix avec l'humanité est un des effets de la Philosophie.

,, ma présence.... Oui, reprit le maître-
,, d'hôtel, en votre présence, & en pré-
,, fence de tout autre.... Pour vous dire
,, vrai, M. Tornbill, je ne vous ai jamais
,, aimé ni approuvé; ainsi, je ne me sou-
,, cie point si ce que je dis vous déplaît....
,, A présent, s'écria Jenkinson, dites à
,, Monsieur, si vous savez quelque chose
,, de moi?.... Je ne puis pas dire grand
,, bien de vous, reprit le maître-d'hôtel;
,, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que la
,, nuit que la fille de M. Primrose fut amé-
,, née chez vous, vous étiez de la par-
,, tie.... Voilà, en vérité, s'écria M.
,, William Tornbill, des témoins bien fa-
,, vorables que vous produisez pour prou-
,, ver votre innocence. Honte de l'hu-
,, manité!.... Mais, poursuivit-il, conti-
,, nuant son examen, vous me dites, Mon-
,, sieur le maître-d'hôtel, que c'est-là
,, l'homme qui amena la fille de Mon-
,, sieur?.... Non Monsieur, je vous de-
,, mande pardon, reprit le maître-d'hôtel,
,, ce ne fut pas lui qui l'amena; car ce fut
,, mon maître lui-même qui se chargea de
,, le faire; mais c'est cet homme qui a
,, amené le Prêtre pour faire le prétendu
,, mariage.... Cela n'est que trop vrai,
,, s'écria Jenkinson, je ne puis le nier; ce
,, fut là ma commission, & je l'avoue à ma
,, honte.

,, Bon Dieu! s'écria le Baronnet, com-
,, bien

bien je suis alarmé à chaque nouvelle
 découverte que je fais de sa méchan-
 ceté! Son crime n'est actuellement que
 trop évident. Je vois à présent que la
 poursuite qu'il a continué, n'a été dic-
 téé que par l'oppression, la lâcheté &
 la vengeance. Monsieur le Geolier, met-
 tez en liberté ce jeune Officier qui est
 actuellement prisonnier; & je prends
 sur moi les conséquences; je me charge
 de représenter l'affaire, dans son vrai
 jour, au Magistrat qui l'a fait emprison-
 ner.... Mais où est cette infortunée
 Demoiselle elle-même? Faites-la venir
 pour la confronter avec ce coquin. J'ai
 envie de savoir quels moyens il a em-
 ployés pour la séduire. Faites-la entrer
 tout-à-l'heure,

Ah! Monsieur, m'écriai-je cette que-
 stion me perce le cœur. J'étois autre-
 fois heureux dans la possession de ma
 fille; mais ses malheurs... " Ici je fus
 interrompu par l'arrivée de Miss *Arabella Wilnot*, qui devoit être mariée le lende-
 main avec M. *Tornhill*. Sa surprise fut
 extrême de rencontrer là M. *William Tornhill* & son neveu; car, elle n'étoit venue
 que par pur hasard. Il étoit arrivé que,
 comme ils traversoient la Ville dans leur
 route pour aller chez une tante qui avoit
 voulu que la célébration du mariage se fit
 chez elle; ils étoient descendus dans une

hôtellerie à l'autre bout de la Ville, pour prendre quelques rafraîchissemens. La jeune Demoiselle ayant apperçu par la fenêtre un de mes petits garçons qui jouoit dans la rue, elle avoit envoyé un laquais pour lui amener l'enfant, qui lui avoit raconté quelque chose de nos malheurs; mais elle ne savoit pas que c'étoit M. Tornbill qui en étoit la cause. Elle avoit pris aussitôt le parti de nous venir voir, malgré les représentations que son père lui avoit faites sur une pareille visite. L'enfant l'avoit conduite; & c'est ainsi qu'elle nous surprit dans une circonstance où on l'attendoit si peu.

Je ne puis aller plus loin, sans faire une réflexion sur ces rencontres accidentelles, qui, quoiqu'elles arrivent tous les jours, excitent rarement notre surprise, si ce n'est dans quelque occasion extraordinaire. A quel concours de circonstances fortuites ne devons-nous par le plaisir & les aisances de la vie? Combien d'accidens doivent se réunir avant que nous soyons vêtus ou nourris! Il faut que le paysan soit disposé à travailler; il faut qu'il y ait des pluies; il faut que le vent enflle les voiles des vaisseaux, sans quoi nous manquerions des nécessités de la vie.

Nous gardâmes tous le silence pendant quelques instans, tandis que ma charmante pupille (c'étoit le nom que je donnois ordi-

dinairement à la jeune Demoiselle) nous regardoit avec des yeux qui annonçoient sa compassion & sa surprise, & qui ajoutoient de nouveaux traits à sa beauté. „ En „ vérité, mon cher M. *Tornhill* (dit-elle au jeune Chevalier, qu'elle supposoit se trouver là pour nous secourir, & non pas pour nous opprimer,) je vous en veux un „ peu d'être venu ici sans moi, & de ne „ m'avoir jamais appris la situation d'une „ famille qui nous est si chère à tous deux. „ Vous devez savoir que je prendrai autant „ de plaisir à contribuer au soulagement „ de mon cher précepteur que j'estimerai „ toujours, que vous pouvez y en pren- „ dre vous même. Mais je vois que vous „ faites comme votre oncle, vous aimez „ à vous cacher pour faire le bien. ”

„ Lui, trouver du plaisir à faire du bien ! „ s'écria Sir *William*. Non, ma chère, „ ses plaisirs sont aussi vils qu'il l'est lui- „ même. Vous voyez en lui, mademoi- „ selle, le plus lâche des coquins qui eût „ jamais deshonoré l'humanité : un mal- „ heureux, qui, après avoir séduit la fil- „ le de ce pauvre homme, après avoir „ comploté contre l'innocence de la se- „conde, a jetté le père en prison, & „ le fils ainé dans les fers, parce qu'ils „ ont eu le courage de ressentir l'injure „ faite à leur famille. Permettez-moi, „ mademoiselle, de vous féliciter de ce

„ que vous échappez aux embrassements
„ d'un tel monstre. ”

„ Ciel! s'écria l'aimable fille, combien
„ j'ai été trompée! M. Tornbill m'a assu-
„ rée que le fils aimé de monsieur le Ca-
„ pitaine Primrose, étoit parti pour l'A-
„ mérique avec la femme qu'il avoit é-
„ poussée. ”

„ Ma chere demoiselle, s'écria ma fem-
„ me, tout ce qu'il vous a dit sont au-
„ tant de mensonges. Mon fils Georges
„ n'est jamais sorti du Royaume, & n'a
„ jamais été marié. Quoique vous l'ayez
„ oublié, il a toujours conservé trop d'at-
„ tachement pour vous, pour penser à
„ une autre; & je lui ai entendu dire
„ qu'il mourroit garçon, puisqu'il ne
„ pouvoit pas vous être uni. ” Elle
continua à s'étendre sur la sincérité de la
passion de mon fils; elle repréSENTA son
duel avec M. Tornbill dans son vrai jour,
& elle fit une digression rapide sur les dé-
bauches & les faux mariages du Chevalier,
& finit par la peinture la plus piquante de
sa lâcheté & de sa perfidie.

„ Grand Dieu! s'écria Miss Wilmot,
„ combien j'ai été près de ma perte! com-
„ bien j'ai de joie d'y avoir échappé! Ce
„ monsieur m'a dit mille fauffetés. Il a
„ eu, à la fin, l'art de me persuader que
„ la promesse, que j'avois faite au seul
„ homme que j'estimois, ne m'engageoit
„ plus,

„ plus, puisqu'il m'avoit été infidèle. Ses
„ mensonges m'avoient amenée au point
„ de détester un homme également brave
& généreux. " Pendant cette conversa-
tion, mon fils fut délivré de ses fers M.
Jenkinson lui avoit, en cette occasion,
servi de valet de chambre: il avoit accom-
modé ses cheveux, & l'avoit mis en état
de paroître honnêtement. Il entra, bien
mis, avec son habit d'ordonnance; & sans
vanité, quoique ce soit mon fils, je puis
dire qu'il parut un aussi bel homme que
jamais il y ait eu dans le militaire. En en-
trant, il fit une profonde révérence à Miss
Wilmot, en se tenant éloigné d'elle; car
il ne favoit pas encore l'heureux change-
ment que l'éloquence de sa mère avoit
produit en sa faveur. Mais il n'y eut point
de cérémonies qui pussent arrêter l'im-
patience de sa maîtresse pour obtenir son
pardon. Ses pleurs, ses regards confus, tout
concourroient à découvrir les sentimens de son
cœur pour avoir oublié sa première pro-
messe, & s'être laissée tromper par un im-
posteur. Mon fils parut confus de sa com-
plaisance, & ne pouvoit la croire réelle.
„ Sûrement, mademoiselle, s'écria-t-il,
„ tout ceci n'est qu'une illusion. Je n'ai ja-
„ mais pu mériter une telle faveur. Mon
„ bonheur est trop grand, puisque vous
„ prenez encore quelque intérêt à ce qui
„ me regarde.... Non, monsieur, reprit-
„ elle,

„ elle. J'ai été trompée, bassement trom-
 „ pée: autrement rien n'auroit pu me fai-
 „ re violer ma promesse. Vous connois-
 „ sez mon amitié pour vous: il y a long-
 „ temps que vous devez en être persuadé.
 „ Mais pardonnez-moi ce que j'ai fait;
 „ & comme vous avez eu autrefois les
 „ assurances les plus fortes de ma constan-
 „ ce, je vous les répéterai ici. Soyez
 „ sûr que si votre amie ne peut être à
 „ vous, elle ne sera à aucune autre per-
 „ sonne..... Vous ne serez à nul autre
 „ qu'à lui, s'écria Sir *William*, si j'ai quel-
 „ que crédit sur l'esprit de votre père."

Ce mot fut suffisant pour donner à mon
 fils *Mise* l'idée de courir aussi-tôt à l'hô-
 tellerie où étoit le vieux gentilhomme,
 pour l'instruire de tout ce qui venoit de
 se passer. Mais en même temps M. *Torn-
 bill*, voyant qu'il étoit perdu sans ressour-
 ce, & qu'il n'avoit plus rien à attendre
 de la flatterie ni de la dissimulation, con-
 clut que le meilleur parti qui restoit, étoit
 de se retourner & de faire face à ceux qui
 le poursuivoient. Ainsi mettant bas toute
 honte, il se montra ouvertement pour un
 coquin. „ Je vois, s'écria-t-il, que je ne
 „ puis attendre de justice ici; mais je suis
 „ résolu de l'obtenir. Vous savez, mon-
 „ sieur, se tournant vers Sir *William*,
 „ que je ne dépend plus de votre géné-
 „ roisé. Je la méprise. Rien ne peut me
 „ pri-

„ priver de la fortune de Miss *Wilmot*,
 „ qui, graces à l'avarice du père, est as-
 „ sez considérable. Les articles sont fi-
 „ gnés, sa fortune m'est assurée par une
 „ bonne obligation, & elle ne peut m'é-
 „ chapper. C'étoit à sa fortune, & non
 „ à sa personne, que j'en voulois, en l'é-
 „ pouvant; & ayant l'une, prenne lau-
 „ tre qui voudra. ”

Ce coup étoit alarmant. Sir *William* fentoit la justice de ses prétentions; car il avoit été partie lui-même pour dresser les articles du mariage. Miss *Wilmot* voyant donc que sa fortune étoit perdue sans ressource, se tourna vers mon fils, & lui demanda si cette perte pouvoit diminuer de son prix à ses yeux. „ Quoique je n'aie plus de fortune, dit-elle, à vous offrir, j'ai au moins ma main à vous donner. ”

„ Et c'est-là, mademoiselle, s'écria son véritable amant, tout ce que j'ai jamais ambitionné; & je vous proteste, ma chere *Arabella*; par tout ce qu'il y a de plus sacré, que votre manque de fortune augmente à présent mon plaisir, parce qu'il me met à portée de convaincre ma chere amie de ma sincérité. ”

M. *Wilmot* entra, & parut très-content de ce que sa fille étoit échappée au danger où elle étoit prête à tomber. Il consentit aisément à l'alliance avec mon fils; mais

apprenant qu'on ne vouloit pas se départir de sa fortune qu'il avoit assurée par une obligation à M. *Tornbill*, rien ne put égaler son chagrin. Il voyoit que tout son bien devoit servir à enrichir un homme qui n'avoit rien par lui-même. Il pouvoit bien endurer l'idée que son gendre futur étoit un coquin; mais qu'il n'eût pas une fortune équivalente à celle de sa fille, c'étoit un tourment cruel pour lui. Il resta quelque temps enfoncé dans ces spéculations accablantes, jusqu'à ce que Sir *William* entreprît de diminuer ses chagrins. „ J'a-
„ vouerai, monsieur, s'écria-t-il, que la
„ circonstance présente ne m'afflige pas
„ absolument. Votre passion immodérée
„ pour le bien est à présent justement punie. Mais, quoique la jeune personne
„ ne puisse être riche à présent, elle a
„ encore assez pour vivre contente. Vous
„ voyez devant vous un jeune militaire
„ qui veut bien la prendre sans fortune.
„ Ils s'aiment depuis long-temps; & l'amitié
„ que je porte à son père, fera que je
„ ne manquerai pas de m'intéresser pour
„ son avancement. Quittez donc cette
„ ambition qui vous trompe, & recevez
„ une fois le bonheur qui se présente à
„ vous.”

„ Sir *William*, repliqua le vieux gentilhomme, soyez sûr que je n'ai jamais
„ gêné ses inclinations, & que je ne veux
„ point

„ point les gêner à présent. Si elle aime
„ encore monsieur, qu'elle l'épouse, j'y
„ confens de tout mon cœur. J'ai enco-
„ re, graces au Ciel, quelque bien à lui
„ donner; & votre protection augmentera.
„ Que mon ancien ami seulement (en par-
„ lant de moi,) me donne une promesse
„ d'assurer six cent livres sterlings à ma
„ fille, si jamais il recouvre sa fortune, &
„ je suis prêt à les unir ensemble dès ce
„ foir."

„ Comme il ne dépendoit plus que de moi
de rendre le jeune couple heureux, je n'hé-
sitai point à lui donner la promesse qu'il
demandoit; ce qui n'étoit pas une grande fa-
veur de la part d'un homme qui avoit aussi
peu d'espérances que moi. Nous eûmes donc
alors la satisfaction de les voir se jeter
avec transport dans les bras l'un de l'autre.

„ Après tous mes malheurs, s'écrioit mon
„ fils Georges, me voir ainsi récompensé,
„ c'est plus que je n'aurois jamais espéré.
„ Posséder l'objet le plus estimable, après
„ tant de peines, ma présomption n'avoit
„ point été jusques-là. Oui, mon cher
„ Georges, répondit sa charmante future,
„ que le malheureux prenne ma fortune,
„ puisque vous êtes content sans elle, je
„ le suis aussi! Quel heureux échange j'ai
„ fait du plus vil des hommes contre le
„ plus honnête, le plus cher!
„ Qu'il jouisse de notre fortune! je sens
„ qu'a-

„ qu'avec vous je pourrois être heureuse,
„ même dans l'indigence..... Je vous pro-
„ mets, répondit le Chevalier, d'être fort
„ heureux avec ce que vous méprisez.....
„ Un moment, un moment, s'écria *Jen-
„ kinson*, il y a quelque chose à dire à ce
„ marché; car pour la fortune de cette
„ demoiselle, vous n'en toucherez jamais
„ un liard.... Permettez-moi, je vous
„ prie, de vous demander, (s'adressant à
„ Sir *William*) le Chevalier peut-il avoir
„ la fortune de cette demoiselle, s'il est
„ marié à une autre? Comment pou-
„ vez-vous me faire une question si folle?
„ répondit le Baronnet. Certainement il
„ ne le peut pas..... Je suis fâché de ce-
„ la, reprit *Jenkinson*, car comme mon-
„ sieur & moi sommes d'anciens camara-
„ des, j'ai de l'amitié pour lui. Mais en
„ même temps je ne puis m'empêcher de
„ déclarer que son contrat avec *Miss Wil-
„ mot*, ne vaut pas une pipe de tabac; car
„ il est déjà marié..... Tu en as menti,
„ coquin, tu en as menti, (reprit *M. Torn-
„ bill*, qui sembla outré de l'insulte) „, je
„ n'ai jamais été marié valablement avec
„ aucune femme..... Je vous demande
„ pardon, reprit *Jenkinson*, vous l'êtes,
„ & j'espère que vous reconnoîtrez l'ami-
„ tié de votre honnête *Jenkinson* qui vous
„ amene une femme; & si la compagnie
„ veut bien suspendre sa curiosité pour quel-
„ ques

„ ques minutes, je vais la leur faire voir. ”
 A ces mots il sortit avec sa promptitude ordinaire, & nous laissa tous hors d'état de former aucune conjecture probable sur son dessein. „ Qu'il aille! dit le Chevalier.

„ Quelqu'autres choses que je puisse avoir faites, pour celle-ci, je le défie de rien prouver. On ne m'effraye pas à présent avec des fusées. ”

„ Je ne conçois pas, dit le Baronnet, ce que cet homme prétend par-là. C'est quelque tour de mauvaise plaisanterie, je suppose.... Peut-être, pris-je, monsieur, il est sérieux dans ce qu'il dit. Car quand on réfléchit aux différens moyens que monsieur a mis en usage pour séduire l'innocence, peut-être quelque fille plus adroite que les autres, aura pu le tromper lui-même. Quand on réfléchit sur le nombre de celles qu'il a séduites, sur le nombre des pères & mères qui sont actuellement dans l'affliction pour le deshoneur qu'il a porté dans leurs familles, je ne serois pas surpris si quelqu'une de ces infortunées... Mais quelle surprise! Est-ce ma fille que j'avois perdue, que je vois? Est-ce elle que je ferre dans mes bras? Oui, c'est ma vie, c'est mon bonheur. Je croyois t'avoir perdue, ma chere *Olivia*; & cependant c'est toi que j'embrasse.... Et tu vis en-

II. Part.

K

,,core

„ core pour me rendre heureux ! ” Les transports les plus ardents de l'aimant le plus sincère n'égalent pas ceux que je ressents, en voyant Jenkinson introduire ma fille. Je la tenois dans mes bras, & elle ne pouvoit exprimer son ravissement que par son silence. „ Es - su rendu à ton père, ma chere enfant, m'écriai - je pour faire la consolation de sa vieillesse ? Oui , s'écria Jenkinson : & ayez pour elle l'estime qu'elle mérite ; car elle est votre fille, honnête, & aussi honnête femme qu'aucune qui soit ici, sans faire injure à personne. Pour vous , Chevalier, il est aussi sûr, comme il est sûr que vous voilà , que cette jeune demoiselle est votre femme légitime ; & pour vous convaincre que je ne dis que la vérité ; voilà la licence en vertu de laquelle vous avez été mariés ensemble. ” En disant cela il remit le papier entre les mains du Baronnet , qui le lut & le trouva en très - bonne forme. „ A présent , messieurs , continua - t - il , je vois que vous êtes surpris de tout ceci ; mais peu de mots vont vous mettre au fait. Ce Chevalier fameux , que j'aime de tout mon cœur , (mais cela est entre nous) m'a souvent employé dans des commissions un peu chatouilleuses. Entr'autres il me chargea de lui procurer une fausse licence , & un faux Prêtre , pour tromper

per cette jeune demoiselle, par l'apparence d'un mariage; mais, comme j'étois l'ami du Chevalier, qu'ai-je fait? J'ai obtenu une licence en forme, & j'ai procuré un vrai Prêtre, qui les a mariés ensemble, aussi solidement que jamais on puisse l'être. Peut-être pensez-vous que c'est par honnêteté que j'ai fait cela. Mais j'avoue, à ma honte, que mon dessein étoit de garder la licence par devers moi, & d'instruire le Chevalier, que je pourrois prouver son mariage contre lui, quand je jugerois à propos, afin de l'amener à me donner de l'argent quand j'en aurois besoin." A cette nouvelle, la joie & le plaisir remplirent l'appartement; notre contentement parvint jusqu'à la chambre commune de la prison; les prisonniers eux-mêmes y prirent part; &, pour me servir de l'expression du poëte, *dans les transports de leur joie, ils seçouèrent leurs chaînes, & firent une horrible harmonie.* Le bonheur se peignit sur tous les visages, & les joues d'Olivia elles-mêmes semblèrent se colorer du vermillon du plaisir. Recouvrer ainsi, tout-à-la-fois, sa réputation, ses parens, & acquérir une fortune, étoit une satisfaction suffisante pour arrêter les progrès de la langueur, & lui rendre sa santé & sa première vivacité. Mais dans toute la compagnie il n'y avoit peut-être personne

qui éprouvât un plaisir plus sincère que moi. Continuant à serrer cette chère enfant dans mes bras, j'interrogeois mon cœur pour savoir si ses transports n'étoient pas une illusion. „ Comment avez-vous „ pu, disois-je à M. *Jenkinson*, com- „ ment avez-vous été assez cruel pour „ ajouter à mes malheurs par l'histoire de „ sa mort ? Mais peu m'importe à présent : „ le plaisir que je ressens, en retrouvant „ ma chère fille, me dédommage ample- „ ment de la douleur que vous m'avez „ causée.

„ La réponse à votre question, est sim- „ ple, dit *Jenkinson*. Je croyois que le „ seul moyen d'obtenir votre liberté, é- „ toit de vous soumettre à ce que le Che- „ valier désiroit de vous, & de consentir „ à son mariage avec *Miss Wilmot*. Mais „ comme vous aviez juré de n'y jamais „ consentir, tandis que votre fille feroit „ vivante, je n'ai pas trouvé d'autre „ moyen d'arranger les affaires, que de „ vous faire croire que votre fille étoit „ morte. J'ai engagé votre femme à m'ai- „ der à vous tromper; & nous n'avions „ pas eu, jusqu'à présent, d'occasion de „ vous détromper.

Il n'y avoit plus dans la compagnie, que deux figures qui ne parussent pas montrer de la joie. M. *Tornhill* avoit perdu son air d'assurance: il voyoit ouvert devant lui

le gouffre de l'infamie & de l'indigence, & il étoit effrayé d'y tomber. Il se jeta donc aux genoux de son oncle, & il implora sa pitié avec les cris perçans de la douleur. Sir *William* alloit le traiter à coups de pied; mais, à ma prière, il le releva; & après un moment de silence: „ Tes vi-
„ ces, tes crimes, ta noire ingratitude,
„ lui dit-il, ne mériteroient point de pitié.
„ Cependant tu ne seras pas totalement
„ abandonné. Tu auras le simple nécessai-
„ re pour fournir à tes besoins, mais non
„ pas à tes folies. Cette jeune dame, ta
„ femme, aura le tiers de cette fortune
„ dont je t'ai laissé jouir ci-devant; & c'est
„ de sa tendresse seule que tu pourras at-
„ tendre quelque secours par la suite. . . .”
Il alloit faire une harangue pour remercier son oncle de sa faveur; mais le Baronnet le prévint, en lui ordonnant de ne point aggraver sa basseesse qui n'avoit déjà que trop paru. Il lui commanda en même temps de s'en aller, & de choisir parmi ses domestiques celui qu'il jugeroit à propos, ajoutant que ce seroit le seul qui lui seroit accordé pour le servir.

Aussi-tôt qu'il fut sorti, Sir *William* s'approcha fort poliment de sa nouvelle nièce; &, avec un air gracieux, il lui fit ses complimentens sur l'honneur qu'il avoit d'être allié avec elle. Miss *Wilmot* & son père suivirent son exemple. Ma femme

embrassa aussi sa fille avec un redoublement d'affection, & lui témoigna la joie qu'elle avoit de ce qu'elle étoit devenue à présent une honnête femme. *Sophie* & *Moïse* firent la même chose à leur tour. M. *Jenkinjōn*, notre bien-faiteur, demanda qu'il lui fût permis d'avoir le même honneur. Il sembloit qu'il n'y avoit plus rien à ajouter à notre satisfaction. Sir *William*, qui n'avoit pas de plus grand plaisir qu'à faire du bien, regardoit autour de lui d'un air content, & ne voyoit que joie dans les yeux de toute la compagnie, excepté de ma fille *Sophie*, qui, par quelque raison que nous ne pouvions concevoir, ne paroissoit pas si parfaitement satisfaite.

„ Il me paroît, dit-il, à présent que toutes la compagnie, excepté une ou deux personnes, est parfaitement contente.

„ Il me reste un acte de justice à faire.

„ Vous savez, Monsieur, en m'adressant la parole, toutes les obligations que nous avons l'un & l'autre à M. *Jenkinjōn* pour le zèle qu'il a montré à nous découvrir un misérable. Votre fille cadette, Miss *Sophie*, peut, j'en suis sûr, faire son bonheur, & je donnerai au futur 500 liv. sterlings de dot, avec quoi ils pourront vivre ensemble avec aisance. Allons, Miss *Sophie*, que dites-vous de mon arrangement ? ” Ma pauvre fille parut prête à s'évanouir dans les bras de

sa mère, à cette odieuse proposition. " L'é-
" pouser ? Monsieur, s'écria-t-elle d'une
" voix douloureuse. Non, Monsieur, ja-
" mais. Comment, reprit-il, ne point
" vouloir de M. *Jenkinson* votre bienfai-
" teur, un jeune garçon bien fait, avec
" 500 liv. sterlings & des espérances ? Je
" vous prié, Monsieur, répondit-elle d'u-
" ne voix étouffée, de vouloir bien aban-
" donner ce projet, & de ne me pas ren-
" dre si malheureuse.... Y eut-il jamais
" une pareille obstination ? reprit-il. Refu-
" ser un homme à qui la famille a tant
" d'obligations, qui a préservé votre
" sœur ? Pourquoi ne voulez-vous pas de
" lui ? Non, Monsieur. Jamais.... ,
" répondit-elle avec courroux. J'aimerois
" mieux mourir.... Cela étant ainsi, re-
" prit-il, si vous ne voulez pas de lui....
" Pour moi, je crois que je veux bien de
" vous. , En disant ces mots, il la pressa
" contre son sein avec ardeur. , Ma chère
" amie, s'écria-t-il, comment avez-vous
" pu croire un moment que votre ami
" *Burchell*, voulût vous tromper, ou que
" Sir *William Tornhill* pût jamais cesser
" d'admirer une personne qu'il n'a aimée
" que pour elle-même ? J'ai, pendant
" quelques années, cherché une femme
" qui, sans égard pour ma fortune, pût
" m'aimer pour moi-même. Après avoir
" tenté vainement d'en trouver une, mè-
" me

„ me parmi les fottés & les laides , quelle
„ doit être énfin ma satisfaction d'avoir
„ fait la conquête d'une personne qui réunit
„ tant d'esprit à tant de beaute !

Se tournant ensuite vers *Jenkinson* :
„ Comme je ne puis , Monsieur , me dé-
„ tacher moi-même de cette jeune demois-
„ elle , & que je suis sûr que ses sentimens
„ sont conformes aux miens , tout ce que
„ je puis vous donner , c'est la dot que je
„ lui destinois ; & vous pouvez aller de-
„ main demander , de ma part , 500 liv.
„ sterlings à mon Intendant .

Par ce moyen , nous eûmes à recommencer nos complimens , & Ladi *Turnbill* effuya les mêmes cérémonies que sa sœur avoit effuyées auparavant. A l'instant , l'Ecuier de Sr. *William* vint l'avertir que les équipagés étoient prêts pour nous conduire à l'hôtellerie , où tout étoit disposé pour notre réception. Ma femme & moi nous menions la bande , & nous quittâmes cette ténébreuse demeure d'affliction. Le généreux *Baronnet* fit distribuer aux prisonniers 40 liv. sterlings. M. *Wilnot* , à son exemple , en donna 20. Nous fûmes reçus avec les acclamations des habitans , & je serrai la main de deux ou trois de mes paroissiens qui se trouvèrent dans le nombre. Ils nous suivirent jusqu'à l'hôtellerie , où nous trouvâmes un repas somptueux , & où nous fîmes distri-

tribuer des provisions à la populace.

Après souper, comme j'étois fatigué par les alternatives de plaisir & de peines que j'avois éprouvés dans la journée, je demandai la permission de me retirer, & je quittai la compagnie au milieu de la joie qui y régnoit. Si tôt que je me trouvai seul, je remerciai celui qui donne la joie aussi bien que l'affliction, & je reposai d'un sommeil tranquille jusqu'au lendemain matin.

CHAPITRE XIII.

Conclusion.

En m'éveillant, je trouvai mon fils assis à côté de mon lit, où il étoit venu pour augmenter ma satisfaction par la nouvelle d'une autre révolution heureuse dans ma fortune. D'abord il me déchargea de l'obligation que j'avois faite en sa faveur le jour précédent; ensuite il m'apprit que le marchand qui avoit mes fonds, & qui avoit fait faillite, avoit été arrêté à Anvers, où il avoit laissé des effets pour plus que ses dettes ne montoient. La générosité de mon fils me fit presqu'autant de plaisir, que cette bonne fortune inattendue; mais j'eus quelques doutes si je pouvois

II. Part.

L

hon-

honnêtement accepter son offre. Tandis que je réfléchissois là-dessus, Sir *William* vint à entrer, & je lui communiquai mes doutes. Son opinion fut que, comme mon fils se trouva déjà maître d'une grande fortune par son mariage, je pouvois accepter son offre sans balancer. L'objet cependant qui l'amenoit, étoit pour m'apprendre que comme il avoit envoyé la nuit précédente chercher les licences nécessaires, & qu'il les attendoit à chaque moment, il espéroit que je ne me refuserois pas à rendre toute la compagnie heureuse dans la matinée. Pendant que nous parlions, un domestique entra pour nous dire que le courrier étoit arrivé; & comme j'étois alors habillé, je descendis, & je trouvai la compagnie pleine de la gaieté que l'aisance & l'innocence inspirent. Cependant, comme ils se préparoient pour une cérémonie importante, leurs ris ne me plurent pas. Je leur parlai de l'air grave & réservé qu'ils devoient prendre pour cette cérémonie mystique, & je leur lus deux homélies & une exhortation de ma composition, pour les préparer à recevoir le sacrement. Cependant, je ne pus venir à bout de les rendre plus sérieux. Même en allant à l'Eglise, à laquelle je marchois à leur tête, il ne me fut pas possible de les contenir dans un air de gravité, & je fus plusieurs fois tenté de me

retourner pour leur en faire des réprimandes. Quand nous fûmes à l'Eglise, il arriva une autre difficulté dont la solution parut assez facile: ce fut de savoir qui seroit marié le premier. La future de mon fils insistoit fortement pour que Lady *Tornbill*, ou du moins celle qui alloit l'être, passât la première; mais l'autre refusoit aussi fortement, protestant qu'elle ne voudroit pas commettre une telle impolitesse pour toutes choses au monde. La contestation se soutint entr'elles deux pendant quelque temps, avec autant d'opiniâtreté que de politesse. Mais comme pendant toute cette dispute, j'étois debout, mon livre ouvert, je me laissai d'attendre, & en le fermant:
 „ Je vois bien, m'écriai-je, que ni l'une
 „ ni l'autre ne veulent être mariées, &
 „ que nous ferons aussibien de nous en
 „ retourner, car il n'y aura rien de fait
 „ aujourd'hui.... ” Ma vivacité les mit à la raison: le Baronnet & sa future furent mariés les premiers; mon fils & son aimable future ensuite.

J'avois eu la précaution d'envoyer le matin un carrosse pour amener mon honnête voisin le Fermier *Flamborough* & sa famille: au moyen de quoi, à notre retour à l'hôtellerie, nous eûmes le plaisir de trouver les deux Miss *Flamborough* arrivées. M. *Jenkinson* donna la main à l'aînée; mon fils *Moïse* à la cadette; & je me suis

apperçu depuis qu'il a pris une inclination sincère pour elle; ensorte qu'il aura mon consentement & un établissement de moi, quand il voudra me les demander. Nous ne fûmes pas plutôt dans l'hôtellerie, qu'un grand nombre de mes paroissiens qui avoient appris la bonne fortune qui m'étoit arrivée, vinrent pour me complimenter. Dans ce nombre étoient ceux qui s'étoient mis en devoir de me délivrer des archers, & que j'avois réprimandés avec sévérité. Je contai leur histoire à mon gendre Sir *William* qui sortit, & leur fit des reproches très-vifs sur leur faute; mais voyant qu'il les avoit tout-à-fait affligés, il leur donna à chacun une demi-guinée pour boire à sa santé, & se consoler.

Ensuite on nous appella pour le dîner qui fut somptueux, & qui avoit été préparé par le cuisinier de M. *Tornbill*. Il ne sera pas hors de propos de remarquer au sujet de M. *Tornbill*, qu'il demeure actuellement en qualité de gentilhomme ce compagnie chez un de ses parens, où il est fort goûté, & où il mange ordinairement à la table, excepté fort ordinairement à la table, excepté fort rarement, quand il n'y a pas de place. Son temps est employé à faire compagnie à son parent qui est un peu mélancolique, à l'égayer, & à apprendre à donner du cors de chasse. Ma fille aînée cependant, je le rappelle encore avec regret, & elle m'a même dit

dit en secret, que s'il se réformoit, elle pourroit lui pardonner. Pour revenir au dîné, quand il fut question de s'asseoir à table, les cérémonies alloient recommencer. Il fut question de savoir si ma fille aînée, en qualité de dame, ne seroit pas assise au dessus des deux nouvelles mariées ; mais mon fils *Georges* coupa court à la contestation, en proposant que chaque homme se placât à côté de sa dame. La proposition fut reçue avec grande approbation de tout le monde, excepté de ma femme qui ne me parut pas tout-à-fait contente, parce qu'elle s'attendoit à avoir le plaisir d'être au haut bout de la table, & de couper pour toute la compagnie. Malgré ce petit chagrin, il est impossible de décrire la bonne humeur qui régnâ durant notre repas. Je ne fais si nous eumes plus d'esprit qu'à l'ordinaire, mais je fais que nous rimes davantage; ce qui revient au même. Je me ressouviens entr'autres, d'une plaisanterie du bon M. *Wilmot*. Comme il buvoit à la santé de mon fils *Moïse* qui regardoit d'un autre côté, mon fils répondit: Madame, je vous remercie. A quoi M. *Wilmot*, faisant signe des yeux au reste de la compagnie, dit que mon fils pensoit à sa maîtresse : sur quoi je crus que les deux Miss *Flamborough* alloient étouffer de rire. Après que le dîner fut fini, je demandai, suivant mon ancienne coutume, qu'on

qu'on ôtât la table, pour avoir le plaisir de voir encore une fois toute ma famille réunie agréablement autour du feu: mes deux petits étoient sur mes genoux, tandis que le reste de la compagnie, chacun avec sa moitié, s'amussoient innocemment. Sur le bord de mon tombeau, je n'ai plus rien à désirer à présent: tous mes chagrins sont finis; ma satisfaction est inexprimable. Il ne me reste plus qu'à tâcher d'être encore plus reconnoissant dans ma bonne fortune, que je n'ai été soumis dans mes adversités.

Fin de la seconde & dernière Partie.

